

JEAN DESPOIS
Agrégré d'Histoire et Géographie

**LA
COLONISATION ITALIENNE
EN LIBYE**

Problèmes et méthodes

THÈSE

complémentaire pour le Doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

LAROSE-ÉDITEURS
11, Rue Victor-Cousin, 11
PARIS

1935



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551626_0012

**LA COLONISATION ITALIENNE
EN LIBYE**

Problèmes et méthodes

DU MÊME AUTEUR :

La Tunisie, 1 vol. in-8° de 208 pages, avec 127 héliogravures, 7 cartes dont une en couleurs hors texte. Larousse « Collection coloniale », Paris [1930].

Le Djebel Nefousa (Tripolitaine), Etude géographique, 1 vol. in-8° de 349 pages, avec 17 planches photographiques, 3 cartes hors texte et 29 figures et croquis. Larose, Paris, 1935.

EN PRÉPARATION :

Le Sahel et les steppes orientales de la Tunisie.

JEAN DESPOIS

Agrégé d'Histoire et Géographie

**LA
COLONISATION ITALIENNE
EN LIBYE**

Problèmes et méthodes

THÈSE

complémentaire pour le Doctorat ès lettres

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

LAROSE-ÉDITEURS

11, Rue Victor-Cousin, 11

PARIS

—
1935

* 37070



AU COLONEL
DE AGOSTINI

AU DOCTEUR
A. FANTOLI

AVERTISSEMENT

Il peut sembler paradoxal de consacrer une étude géographique à la colonisation agricole des Italiens en Libye. Bien que les premières troupes de la péninsule aient abordé « le quatrième rivage » en 1911, c'est seulement depuis dix ans que la Tripolitaine du Nord est pacifiée et depuis trois années qu'on peut circuler sans danger dans le Djebel de Cyrénaïque

Cependant l'effort considérable qui s'accomplit sous nos yeux et les méthodes originales qui sont employées par un pays très riche en hommes pour mettre en valeur et peupler une colonie assez ingrate méritent notre attention. Les causes de la conquête de la Libye, dernier pays de l'Afrique méditerranéenne qui s'offrit aux ambitions de la jeune Italie, sont essentiellement politiques. Sa colonisation ne pouvait être *une affaire*, et une connaissance plus exacte de ses diverses régions a montré, qu'à défaut d'un commerce transsaharien qui n'est plus guère qu'un souvenir et de richesses minières dont l'absence s'avère de plus en plus certaine, on ne peut compter que sur les ressources médiocres de l'agriculture. La mise en valeur rapide et le peuplement précipité d'une telle colonie sont fonction du régime de l'Italie d'aujourd'hui, de la politique de réalisation, de prestige et d'expansion qui est celle du fascisme. Exemple qui met en pleine lumière l'importance du facteur politique en géographie coloniale.

Ce livre est aussi objectif que possible et résulte, avant tout, d'une enquête soigneuse menée sur place auprès des colons. Un séjour déjà long en Tunisie et l'étude de régions qui présentent d'évidents rapports avec la Libye septentrionale me préparaient à comprendre, mieux que d'autres peut-être, les problèmes de géographie libyenne. Autant que possible je me suis abstenu de porter des jugements qui fussent prématurés. Cependant des appréciations étaient souvent utiles sinon indispensables. Ma seule ambition est d'avoir réussi à don-

ner un reflet aussi exact que possible de la réalité, de l'avoir expliquée, sans attacher aux critiques, aux défauts ou aux échecs de certains colons une importance qu'ils ne méritent pas, sans non plus accepter en bloc les dires de publications officielles ou officieuses dont le rôle est d'être optimistes.

Que tous les colons auprès desquels j'ai librement mené cette enquête, et particulièrement ceux qui m'ont offert une sympathique hospitalité, trouvent ici le témoignage de ma vive reconnaissance. Je remercie respectueusement S. E. le Maréchal Badoglio, gouverneur de Libye jusqu'en décembre 1933, et S. E. le Général Graziani qui m'a grandement facilité mes déplacements en Cyrénaïque : j'ai trouvé auprès d'eux un bienveillant et discret appui et auprès de leurs collaborateurs des Directions de la Colonisation et des Services agricoles de Tripoli et de Benghazi le plus cordial accueil. Je remercie tout particulièrement le Docteur Fantoli qui fut pour moi un guide précieux et un ami très dévoué.

J. D.

Août 1934.

PREMIÈRE PARTIE

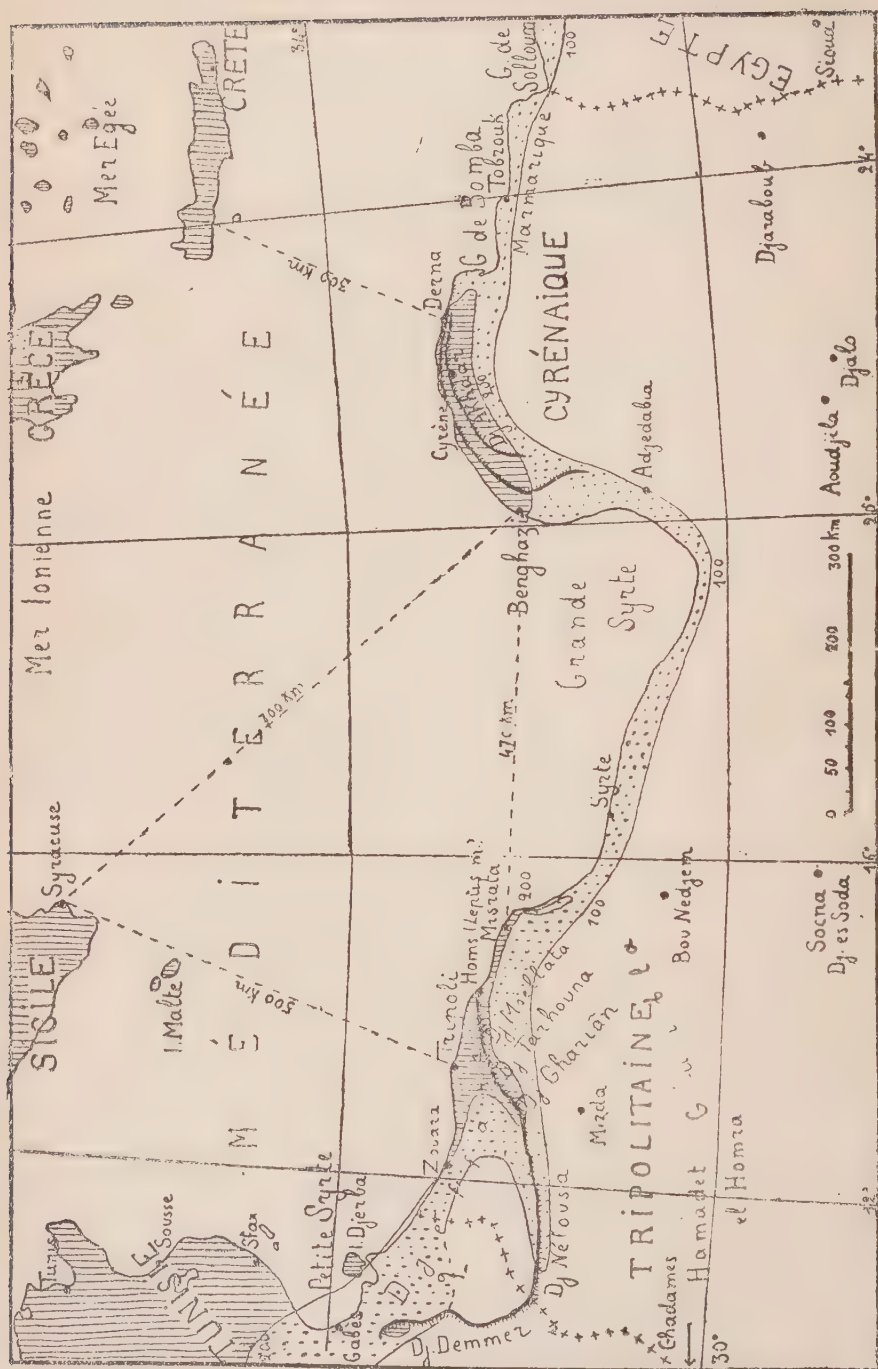
LES CONDITIONS NATURELLES ET HUMAINES

La Libye italienne est, avec l'Egypte voisine, la seule région méditerranéenne où le Sahara soit parfois en contact direct avec la mer. En cela l'Afrique du Nord orientale se distingue nettement du Maghreb français dont les hautes terres forment écran entre le désert et la mer. Toutefois la Tripolitaine et la Cyrénaïque septentrionales sont encore méditerranéennes (carte 1).

En Tripolitaine, la ligne du Djebel, portion orientale du croissant montagneux qui s'élève de Gabès, en Tunisie, jusqu'à Homs, près des ruines de Leptis Magna, et les collines qui s'abaissent vers Misrata limitent une plaine côtière appelée Djeffara où les influences maritimes combattent les influences continentales : la Djeffara est une steppe et le Djebel, rebord de la plateforme saharienne, porte par endroits une végétation buissonnante méditerranéenne.

La Cyrénaïque est un plateau calcaire qui s'avance vers la mer, une île isolée de tout par la Méditerranée et le Sahara : on ne peut jouir de l'aspect verdoyant et frais de ses maquis et des bois du Djebel Akhdar, ou Montagne verte, qu'après avoir péniblement parcouru les 700 kilomètres de désert et de steppes désertiques qui la séparent du delta du Nil, ou les 650 kilomètres de Sahara qui contournent la Grande Syrte ; mais 300 kilomètres seulement la séparent de la Crète et 400 du Péloponèse.

Au Sud du Djebel tripolitain et de l'étroit plateau de Cyrénaïque commencent les étendues désolées du Sahara oriental. A l'Ouest, on passe des steppes désertiques de la Guibla à la terrible Hamadet el Homra ou plateau rouge, et de là aux oasis clairsemées du Fezzân. Plus effroyablement désolées encore sont les surfaces immenses qui s'étendent vers Aoudjila, Djalo ou Djaraboub et, de là, vers les lointaines petites oasis de Koufra. Dans toutes ces régions sans fin où la



CARTE 1. — LA POSITION DE LA LIBYE SEPTENTRIONALE

On a porté les courbes pluviométriques de 200 et de 100 millimètres, la première limitant grossièrement les régions cultivables (en hachures) et la seconde les régions désertiques (en blanc).

Noter la proximité de la Tripolitaine et de la Sicile, l'éloignement de la Cyrénaïque par rapport à la Sicile et même à la Tripolitaine, et son voisinage des pays grecs.

vie des indigènes même est si précaire, il ne peut être question de colonisation, mais seulement d'un encadrement administratif et militaire qui coûte cher et ne rapporte rien.

La Libye *utile*, celle dont l'Italie pourra tirer quelques produits et où elle peut songer à placer une fraction du surplus de sa population, est réduite aux étroites régions de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque septentrionales. Leur climat encore maritime les rend utilisables, mais elles sont très diverses : les steppes tripolitaines rappellent la Tunisie orientale et le plateau de Cyrénaïque s'apparente aux pays grecs par son climat et sa végétation ; de plus elles sont séparées par la Grande Syrte et 650 kilomètres de désert : il est indispensable de les étudier l'une après l'autre.

CHAPITRE PREMIER

LA TRIPOLITAINE

LE CLIMAT ⁽¹⁾

La Tripolitaine et la Cyrénaïque septentrionales sont les vestibules du Sahara : elles l'avoisinent immédiatement et sont comprises entre les 32° et 33° degrés de latitude nord. Cependant elles participent encore du climat méditerranéen. D'octobre à avril ou mai, elles sont plus ou moins soumises à l'influence des dépressions barométriques d'origine atlantique qu'attire la masse tiède de la Méditerranée et qui provoquent des changements de temps parfois rapides et quelques pluies. En été, l'anticyclone dit des Açores envahit la région méditerranéenne, et dans la Libye du Nord comme ailleurs le baromètre est haut, le temps calme, chaud et sec ; la chaleur est cependant tempérée sur les côtes par la brise de mer.

La Tripolitaine doit à sa position particulière des caractères climatiques originaux. Par rapport à celle du Maghreb, sa situation est très méridionale. Aussi les dépressions barométriques qui séjournent à la saison froide sur le Golfe du Lion ou la Mer Tyrrhénienne sont-elles parfois sans action sur elle ou tout au plus capables d'attirer des vents desséchants du Sahara. Seules les dépressions qui passent à proximité du littoral, par la Sicile ou Malte, sont capables de troubler le temps de la Tripolitaine et parfois de lui apporter des pluies. Mais ces dépressions, dont l'importance est généralement secondaire, passent vite et sont le plus souvent en voie de comblement. Aussi la pluie est-elle rare et le temps généralement beau.

La sécheresse du pays est également causée par le voisinage et la position de la Tunisie. Dans le Maghreb français, les vents pluvieux les plus fréquents soufflent du Nord-Ouest ; or la Tunisie vient s'interposer comme un écran entre le bassin occidental de la Méditer-

(1) [A. FANTOLI], II.

ranée et la rive méridionale du Golfe de Gabès où les vents du Nord-Ouest arrivent secs ou peu chargés d'humidité.

La sécheresse est aggravée par les chaleurs souvent torrides qui sont provoquées par le voisinage immédiat du Sahara. Ce n'est pas tant la latitude basse qui donne à la Tripolitaine des températures si fréquemment élevées, mais sa position au Nord et à l'Est de vastes étendues de désert : le *guibli*, l'équivalent de notre sirocco, peut souffler aussi bien de l'Ouest et du Sud-Ouest que du Sud et du Sud-Est; et lorsqu'il descend du Djebel dans la plaine de la Djeffara, il prend les caractères d'un *foehn* brûlant qui embrase toute la plaine et y fait monter chaque année le thermomètre à 50 degrés.

Enfin, du contact presque immédiat de la Méditerranée et du Sahara — l'une, masse d'eau qui adoucit les températures, en affaiblit les écarts, apporte de l'humidité et des pluies, l'autre, grande surface continentale très sèche à grands écarts de températures, toutes deux agissant en sens contraire sur la distribution des pressions — résulte une grande instabilité du climat et des changements brusques de temps.

Sécheresse, fortes chaleurs d'été, instabilité du temps, tels sont les caractères essentiels du climat de la Tripolitaine septentrionale.

Le tableau suivant résume les données principales concernant les températures et l'humidité des stations les plus caractéristiques ⁽²⁾.

STATION ET ALTITUDE APPROXIMATIVE	TEMPERATURE MOYENNE			HUMIDITE MOYENNE	
	DU MOIS le plus chaud	DU MOIS le plus froid	ANNUELLE	estivale	hivernale
<i>Tripoli</i> 15 mètres (littoral).....	26°4 (août)	12°2 (janvier)	19°7	69	66
<i>Azizia</i> 120 mètres (Djeffara).....	30°1 (juillet)	11°4 —	21°4	40	62
<i>Ghariân</i> 720 mètres (Djebel).....	27°3 —	8°3 —	18°2	32	71
<i>Mizda</i> 520 mètres (Guibla).....	28°8 —	10°3 —	19°8	32	51

(2) D'après A. FANTOLI, 13, tirage à part, p. 7.

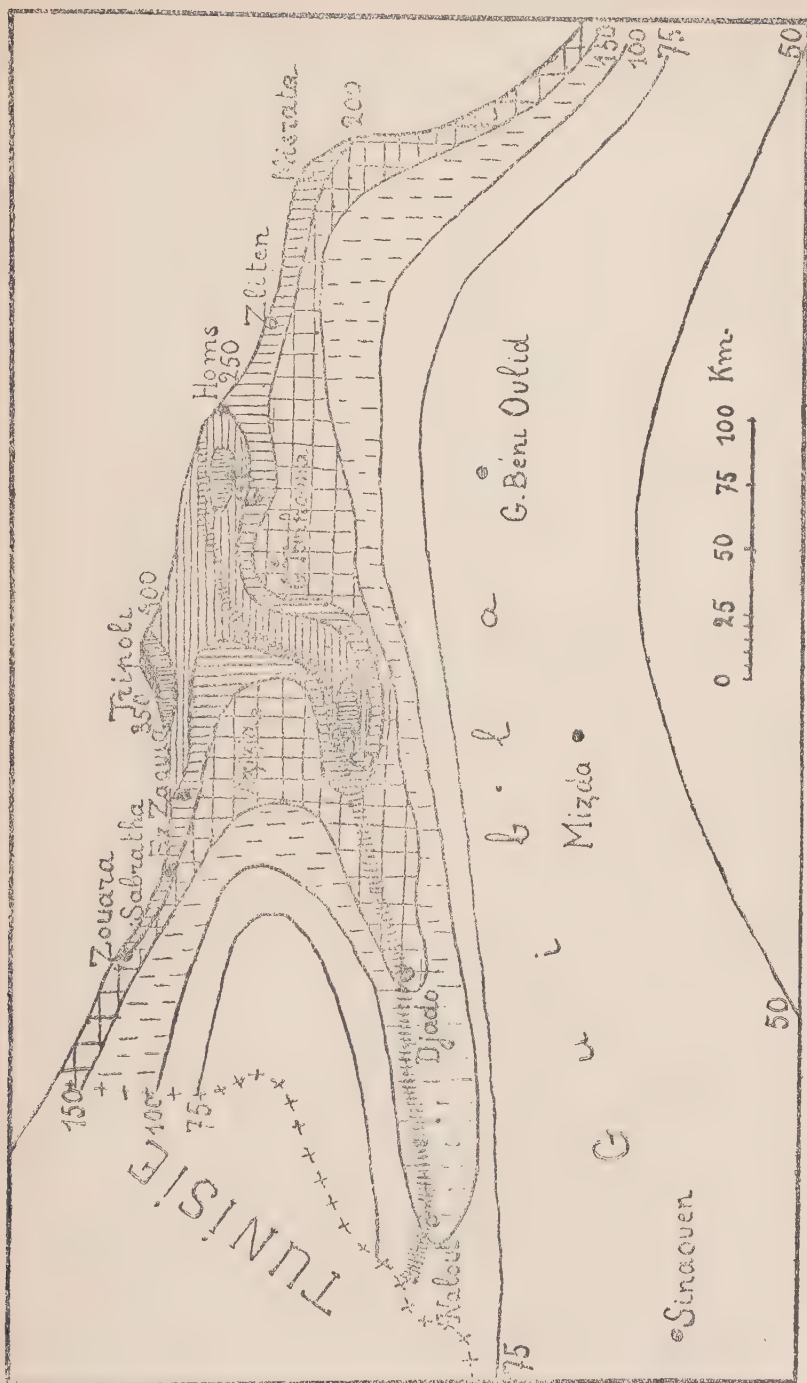
Ce tableau met en lumière l'influence de la mer sur la zone littorale : elle en tempère les chaleurs de l'été, elle lui donne une forte humidité et le mois le plus chaud est août et non juillet. Mais cette influence ne dépasse pas quelques kilomètres. Azizia, située à moins de 35 kilomètres du littoral, a un climat déjà nettement continental, plus froid en hiver et surtout beaucoup plus chaud en été que celui de Tripoli : ses températures d'été sont absolument sahariennes lorsqu'un fort guibli souffle du Sud et descend du Djebel : 53°, 54°, 55° même sont parfois atteints et on a enregistré jusqu'à 58° !

L'altitude abaisse les températures, surtout en hiver : les jours de gelée ne sont pas rares sur le Djebel. En été le thermomètre monte plus haut dans la journée que sur la côte, bien que la brise de mer s'y fasse parfois un peu sentir ; mais les nuits plus sèches y sont plus fraîches. L'humidité n'est forte qu'en hiver : les brouillards sont assez fréquents et il arrive que les nuages poussés par les vents du Nord masquent le haut de l'escarpement. Mizda, dans la Guibla, a déjà des caractères sahariens mais atténués par l'altitude ; Ghadamès, dont la situation n'est pas beaucoup plus méridionale, a une moyenne de juillet de 34°2.

Le littoral et le Djebel sont donc relativement favorisés par les températures et l'humidité. Ils le sont plus encore par la pluviométrie comme le démontre clairement la carte ci-jointe (carte 2).

Cette carte souligne un fait essentiel : la faible portion de la Tripolitaine septentrionale susceptible d'être mise en culture. Moins de la moitié du pays a une moyenne pluviométrique annuelle supérieure à 200 millimètres, chiffre que l'on peut admettre comme limitant les zones où la culture sèche est possible. Seules la région de Tripoli et une faible partie du Djebel central et oriental reçoivent plus de 300 millimètres de pluie. Toute la Djeffara occidentale est au-dessous de l'isohyète 200 et les confins tunisiens ne reçoivent même pas 75 millimètres. L'isohyète 100 passe très près en arrière du Djebel et limite l'extension du désert.

La carte ne donne aucune notion de l'irrégularité extraordinaire des pluies qui sont le plus souvent torrentielles. Seuls les environs de Tripoli et la moitié orientale du Djebel ont plus de 40 jours de pluie par an. La partie utilisable de la Djeffara n'en a que 30 à 40, parfois même 25 à 30 ; et les chiffres tombent au-dessous de 20 dans la Djeff-



CARTE 2. — CARTE DES PLUIES EN TRIPOLITAINE

D'après une carte communiquée par le Dr A. Fantoli.

G : Chariân; G' : El-Gusbat. En hachures : l'escarpement du Djebel. Les chiffres expriment des millimètres.

fara occidentale et au Sud du Djebel. De plus, ces trop rares jours de pluie sont le plus souvent très mal répartis : théoriquement la saison pluvieuse va d'octobre à avril ; en fait elle dure souvent beaucoup moins et les pluies d'automne ou de printemps peuvent manquer presque totalement ; or les premières sont indispensables pour les labours et les semailles, et le développement des céréales et l'épiaage ne peuvent se faire sans les secondes, celles qui justement sont les plus capricieuses. Enfin d'une année à l'autre la pluviométrie est très variable, surtout à l'intérieur : Azizia, par exemple, qui a reçu 274 millimètres d'eau en 82 jours en 1929, n'en avait eu que 127,8 en 31 jours en 1927 ; Ghariân a eu 488,6 millimètres en 71 jours en 1929 et seulement 193,2 en 28 jours en 1927.

Aussi l'agriculture est-elle difficile en Tripolitaine : on ne saurait trop insister sur cette irrégularité mensuelle et annuelle des pluies qui si souvent compromet les récoltes ou les anéantit complètement. Aussi dangereux est le ghibli dont la seule utilité est de détruire les parasites et les cryptogames, mais qui provoque une évaporation exagérée ; sa précocité est très mauvaise pour les organes de reproduction des plantes. D'autre part les étés longs et secs empêchent nombre de cultures tempérées et toutes les cultures tropicales de s'adapter au pays ; et la chaleur est trop grande et l'insolation trop forte pour que l'irrigation puisse permettre des cultures estivales, car les plantes poussent trop vite et fleurissent trop tôt. Enfin les brusques changements de température ne sont pas sans faire souffrir bien des espèces. On passe brusquement de l'hiver à l'été, presque sans printemps, mais non sans quelques retours brutaux de vent froid. En octobre et novembre on assiste avec joie, après un long été sec, à la reprise de la végétation ; mais elle est quelquefois trop rapide avec floraison et nouaison des fruits tout à fait hors de saison ⁽³⁾.

LES SOLS

Les conditions climatiques sont donc très défavorables en Tripolitaine. Elles sont heureusement un peu corrigées par la grande légè-

(3) LEONE, *Rass*, 1931, pp. 596-605.

reté de presque tous les sols cultivables; presque partout la terre est sablonneuse, en grande partie d'origine éolienne; elle est pauvre et les vents violents la soulèvent facilement; mais elle est capable d'absorber le maximum d'eau de pluie et d'humidité atmosphérique et ceci est essentiel ⁽⁴⁾.

Seule une partie des terrains du Djebel est rocheuse. Le Djebel n'est en réalité que le rebord, rongé par les oueds, du *Dahar* ou dos, partie septentrionale des pays prédésertiques et désertiques de la Guibla qui s'inclinent vers le Sud ou la Grande Syrte; c'est la retombée méridionale d'un large et vaste dôme qui se bombait sur l'emplacement de l'actuelle Djeffara. Sa falaise de terrains crétacés, que couronne une corniche remarquablement rectiligne de calcaire résistant d'âge turonien, barre l'horizon de la plaine; vers Ghariân quelques masses noires d'origine volcanique en altèrent un peu la monotonie, tandis que des collines « prédjebéliennes » émergent de la plaine comme un archipel. La roche en place est constituée par des argiles, des grès, des marnes ou des calcaires qu'il est d'autant plus difficile de cultiver qu'ils présentent souvent un aspect rocheux et qu'ils sont couverts d'éboulis caillouteux. Mais presque toute la surface du Djebel et du Dahar est noyée sous une couverture parfois épaisse de terre rose ou rouge, sablonneuse ou sablo-argileuse; ces sols de couverture ne forment plus que des lambeaux dans le Djebel Nefousa oriental qui est plus sec et disparaissent complètement dans les régions arides qui avoisinent la frontière tunisienne.

Du Djebel à la mer, s'étendent les surfaces plates et monotones de la Grande et de la Petite Djeffara, avec, à l'Est de Homs, la Dafnia, étroite plaine côtière qui s'allonge jusqu'à Misrata. Dans les deux Djeffara, des terrains de transport d'origine fluviale ou éolienne masquent partout le sous-sol. De molles ondulations arides et caillouteuses alternent avec des cuvettes limoneuses très évasées qui portent le nom de *garaa* et de *bahira* (petite mer), où se rassemblent les eaux des oueds qui descendent du Djebel; çà et là, de petites étendues couvertes de dunes; au Sud et au Sud-Est de Tripoli apparaissent

(4) *La Tripolitaine sett.*, I, ch. VII et VIII; FRANCHETTI, chapitre VI; A. COMEL, 7^{bis}, p. 319.

même de véritables mers de sable qui donnent au voisinage de la capitale de fausses impressions de désert. Sur le littoral, d'anciennes dunes consolidées forment parfois une banquette qui domine la mer de quelques mètres; ailleurs et surtout à l'Ouest s'étendent de larges *sebkha* ou lagunes littorales; à l'Est s'élèvent de petits massifs de dunes blanches d'origine marine.

Dans l'ensemble, les terrains fluvio-éoliens des deux Djefara et de la Dafnia ont des caractères physiques et chimiques identiques à ceux qui recouvrent le Djebel et le Dahar et se laissent ranger dans la même classification.

Éliminons d'abord les sols impropres à l'agriculture. Ce sont les terrains rocheux ou caillouteux du Djebel et aussi ces affleurements calcaires, véritables croûtes rocheuses (le *hardpan* des Américains) qui se forment à la suite de la forte évaporation d'eaux chargées de chaux: on les rencontre à diverses profondeurs et un peu partout dans les terrains de transport, parfois aussi dans les marnes. S'ils sont épais et affleurent en surface ils rendent toute culture impossible. Les dunes sont également inutilisables. Les dunes continentales sont formées d'un sable roux et fin, essentiellement quartzeux et d'origine éolienne. Les dunes maritimes sont blanches; leur sable est plus grossier et plus calcaire et les grains en sont arrondis. Les unes et les autres sont souvent gênantes par leur voisinage, les vents pouvant soulever des masses de sable appréciables sans qu'il s'agisse vraiment de dunes mobiles. Enfin les cultures fuient les sols salés qui encadrent les lagunes littorales et les *sebkha* continentales qui se multiplient vers la frontière tunisienne.

La terre *hamri* ou *trab*, le sable roux à *Helix* des géologues, est le sol arable par excellence et le meilleur de la Tripolitaine, celui dont la légèreté permet au pays de n'être pas un désert. Son grain est fin, généralement inférieur à un demi-millimètre; les éléments quartzeux y dominent dans la proportion de 50 à 90 %; dans la masse, quelques grains ou concrétions calcaires. Sa profondeur est très variable et peut aller de quelques centimètres à plusieurs mètres; mais il est souvent coupé, lardé de croûtes calcaires et repose généralement sur des terrains plus argileux. Les éléments d'origine éolienne dominant. En somme cette terre *hamri* est proche parente du sa-

ble des dunes et l'on passe insensiblement de l'un à l'autre ; mais elle est plus fine, un peu plus calcaire et plus cohérente : elle se laisse tasser en talus ou *tabia*.

L'air et l'eau circulent très bien dans cette terre légère, homogène et généralement profonde : la capillarité étant faible, l'eau ne s'évapore qu'en surface. De plus elle se laisse travailler très facilement et ne colle jamais aux outils. Mais sa surface se dessèche vite et, trop fréquemment, le vent la soulève en nuages ; de plus elle est pauvre en calcaire et surtout en humus, et les matières organiques qu'on pourrait y mettre disparaissent rapidement en profondeur. C'est en effet un sol chimiquement très pauvre, aussi bien en azote qu'en acide phosphorique et en potasse. Ses seules qualités tiennent donc essentiellement à la nature physique et au fait que fréquemment le sous-sol plus argileux retient l'eau et l'empêche de descendre trop profondément.

Les terres dites argileuses (*ard kebira*, ou bien *tin*) sont rarement compactes : leur cohérence résulte plus de la teneur en calcaire que de la proportion d'argile pure qui n'est jamais bien forte. Leur couleur est ocre et plus souvent rouge. Leur origine est variable : elles résultent à la fois de la décomposition des roches, du transport par le vent et surtout du ruissellement. Aussi leur composition n'est-elle pas partout la même : dans la montagne elles sont mêlées de cailloux ; dans la plaine, les éléments sont tous très fins, car ils proviennent du ruissellement sur des terres *hamri*, des marnes et des argiles du Djebel et aussi du lavage des terrains calcaires qui le couronnent. Mais ce n'est pas une « terra rossa », une terre de décomposition de terrain calcaire comme on en rencontre fréquemment dans les pays méditerranéens et en particulier en Cyrénaïque. Ces sols sont plus calcaires et chimiquement moins pauvres, notamment en potasse, que les terres *hamri*. Mais ils sont trop lourds pour le climat : ils exigent trop de pluie, ne retiennent pas l'eau et se fendillent en se desséchant. Ils sont fertiles quand ils sont irrigués ou inondés ; ils ne valent pour les cultures sèches que les années exceptionnellement pluvieuses. Somme toute, une grande extension de ces terres relativement riches serait une calamité. Il est heureux qu'elles soient généralement masquées par une épaisseur variable de terre *hamri*.

L'EAU

Favorisée — relativement — par la nature de son sol, la Tripolitaine l'est aussi, du moins localement, par sa richesse en eau ⁽⁵⁾.

Il ne s'agit pas, bien entendu, des eaux superficielles qui sont difficilement utilisables. Sans doute peut-on, dans la montagne, retenir les eaux de ruissellement par de rustiques barrages de terre comme le font les montagnards de l'aride Nefousa occidental; sans doute peut-on aussi essayer d'utiliser les eaux des oueds qui s'épanchent dans la plaine. Mais il ne pleut qu'en hiver, et rarement, et les crues sont trop brutales pour qu'on ait la possibilité d'en utiliser rationnellement les eaux. Une société a construit un barrage de maçonnerie sur l'Oued el Hira, au Sud d'Azizia : elle a eu de sérieux déboires. Dans la plaine, l'eau de pluie stagne ou s'infiltre sur place selon la perméabilité des terrains.

Or des installations agricoles nécessitent de l'eau toute l'année, particulièrement en été, et ne sauraient se contenter des provisions des citernes, si grandes soient-elles. C'est par des puits que depuis des siècles les indigènes ont résolu le problème de l'eau : les milliers de puits qui parsèment les oasis littorales et ceux, beaucoup plus rares et espacés, que signalent dans la plaine quelques maigres bouquets d'arbres, atteignent une nappe phréatique qui est assez riche. Cette eau du sous-sol est appelée *eau morte* par les indigènes par opposition à l'*eau vive*, celle qui court à la surface du sol. Les sondages accomplis par les Italiens ont révélé l'existence, sous la nappe phréatique, d'une et parfois de plusieurs nappes d'eau excellente et plus abondante. C'est une découverte capitale qui augmente sensiblement les possibilités du pays.

La nappe phréatique se trouve dans les dépôts plus ou moins sablonneux à *Helix*. Dans les légères dépressions qu'occupent généralement les oasis littorales, elle n'est qu'à quelques mètres du sol : 8.000 puits en remontent l'eau dans les seules oasis de Tripoli et de Tadjoura. Plus on s'éloigne de la côte, plus la profondeur de la nappe phréatique augmente : elle est, par exemple, de 40 mètres à Azi-

(5) FANTOLI, 17.

zia et de 80 mètres à Fondouq Chebani. C'est la conséquence de la montée assez régulière de la Djeffara qui est de 2 à 3 ‰. Partout l'eau est bonne et potable mais les puits sont assez vite épuisés et leur débit diminue en été.

La nappe sous-jacente est assez régulièrement à 15 ou à 20 mètres au-dessous de la première. L'eau de cette deuxième nappe — c'est parfois un ensemble de deux ou trois couches — est à la fois très abondante, fraîche et d'excellente qualité. Jusqu'à présent elle semble inépuisable malgré la multiplication des puits; d'autre part elle est légèrement artésienne et remonte dans les tubes des forages jusqu'au niveau de la nappe phréatique, réduisant ainsi les frais de pompage. Il est raisonnable d'admettre que cette eau, comme celle de la nappe phréatique, a pour origine principale sinon unique les oueds du Djebel qui viennent s'infiltrer dans la plaine et circulent dans les alluvions postpliocènes et quaternaires.

Mais l'existence de la deuxième nappe n'est pas générale : elle paraît circonscrite, jusqu'à plus ample informé, par le triangle Sabratha-Azizia-Tadjoura. Elle ne semble pas exister à l'Est de Homs mais reparait dans la région de Misrata. A l'Ouest de Sabratha, d'autre part, commence une zone de sebkha où l'on ne rencontre que des eaux salées.

Enfin, des sondages ont révélé l'existence de nappes artésiennes profondes, à Sidi Mesri (aux portes de Tripoli), à Zouara et près de Pisida. Leur température est assez élevée et elles n'ont jusqu'à présent aucune importance pratique.

Dans le Djebel, les conditions hydrographiques sont différentes. Sur la tranche de terrains mise à nu par les oueds qui ruissellent vers la Djeffara, des sources assez nombreuses mais pauvres apparaissent : quelques-unes, dans la région centrale, sortent du Turonien supérieur; les plus nombreuses sourdent au pied de l'épaisse corniche calcaire du Turonien inférieur; il en est aussi qui viennent des marnes wealdiennes qui forment le pied de l'escarpement du Djebel, tandis que d'autres, de débit faible et irrégulier, suintent des cônes de déjection des oueds. Dans le Tarhouna et le Msellata, une nappe phréatique existe parfois au contact de l'épais manteau des terrains fluvio-éoliens et des calcaires assez massifs qu'ils recouvrent; mais souvent l'érosion trop profonde des oueds la fait disparaître. La pro-

fondeur de cette nappe peut être très grande : un puits récemment creusé dans le Tarhouna, près du Gasr-Doga, l'atteint à 76 mètres. Avec des sources médiocres et situées sur l'escarpement et une nappe phréatique profonde et souvent interrompue, le problème de l'eau dans le Djebel central et oriental, le seul qui puisse intéresser la colonisation, est plus complexe qu'au voisinage du littoral.

LA VÉGÉTATION ET LES RÉGIONS NATURELLES

C'est du climat surtout, et en particulier de la répartition des pluies, que dépendent la végétation et la différenciation des régions naturelles ⁽⁶⁾.

La région naturelle la plus favorisée est la *région côtière*. Lorsqu'on la suit des yeux, du haut d'un avion, quatre éléments se distinguent aisément : de longues oasis aux palmiers clairsemés forment des traînées sombres ; les lagunes littorales, aux contours incertains, dessinent de larges surfaces blanchies par des efflorescences salines ; des taches ou de larges surfaces de dunes, blanches sur la côte, ocre à l'intérieur, semblent de petites mers agitées ; enfin de vastes espaces vides plus ou moins jaunes ou rosâtres encadrent l'ensemble et s'étendent vers l'intérieur : eux seuls intéressent directement la colonisation.

Les oasis se suivent le long du littoral. La première en venant de Tunisie est celle de Zouara ; puis c'est le chapelet serré des oasis d'El Adjelat, Sormân, Zaouïa, Touébia, Zanzour et l'on arrive aux vastes palmeraies de Tripoli-Tadjoura. Puis, après un vide d'une centaine de kilomètres, l'oasis du Sahel allonge son ruban de verdure à l'Est de Homs et se soude à l'oasis de Zliten dont la forme tentaculaire souligne le relief ; encore un vide de 30 kilomètres et l'on arrive aux palmeraies de Misrata. Toutes ces oasis à végétation clairsemée sont alimentées par des puits qui, à cinq ou quinze mètres de profondeur, atteignent la nappe phréatique. A l'ombre claire des palmiers espacés poussent des céréales, des arbres fruitiers, et quelques cultures maraîchères avoisinent les puits. La population est dense, la propriété très divisée et l'habitat mi-dispersé et mi-agglo-

(6) WITTSCHELL, 4 ; DE CILLIS, 39, 4^e partie, chapitre II ; FANTOLI, 13.

méré. Il est impossible à la colonisation de mordre sur ces oasis : le terrain est hors de prix et d'ailleurs l'oasis est une réserve appréciable de main-d'œuvre.

Les oasis sont parfois menacées par les dunes de sable blanc que les vents violents poussent vers le Sud-Est, notamment à Zouara, à Zliten et à Misrata : ce sont elles qui ont masqué pendant des siècles les magnifiques ruines de Leptis Magna. Elles sont à peu près sans végétation et forment des surfaces absolument désertiques. De même les lagunes littorales que parfois elles isolent de la mer. Celles-ci occupent d'immenses espaces entre El Adjelat et Ben Gardane en Tunisie, isolant presque complètement Mellita et Zouara. Elles sont bordées de larges surfaces couvertes d'une végétation de salsolacées et de salicornes où dominent *Salicornia fruticosa* et *Suaeda fruticosa*, plantes appréciées des chameaux ; le sol, riche en sel, est naturellement incultivable.

Partout ailleurs s'étend une steppe sablonneuse que n'utilisait guère, sinon comme pâturage, la population des oasis. Elle est constituée assez uniformément par de la terre *hamri* ou *trab*, qui recouvre même en partie les dunes et plages consolidées de la côte. L'*Artemisia campestris*, le « chaal » des indigènes, en mouchette les parties les plus sablonneuses avec l'*Ononis falcata*, tandis que les asphodèles (*Asphodelus microcarpus*) se multiplient partout ailleurs avec quelques scylles (*Urginea maritima*). L'*Imperata cylindrica* tapisse les fonds humides.

Le voisinage de la mer entretient une humidité assez forte sur une profondeur d'une dizaine de kilomètres : c'est là que les pluies sont les moins rares et les moins irrégulières ; la fixation de l'humidité par le sol doit être assez considérable ; de plus le guibli est moins fréquent et moins brûlant qu'à l'intérieur et l'évaporation n'est relativement pas très forte. C'est en même temps la région la plus favorisée de Tripolitaine au point de vue de l'eau du sous-sol, la première nappe se trouvant, selon les pointes, entre dix et trente mètres de profondeur et la seconde entre trente et cinquante mètres. Mais cette zone, relativement bonne, n'est pas seulement très étroite, notamment vers l'Ouest, elle est aussi morcelée, coupée par les oasis et parfois par les sebkha et les dunes maritimes ou continentales.

A l'Est, la Dafnia et la région de Misrata sont une steppe à asphodèle aux terres un peu lourdes. La meilleure partie est occupée par les oasis du Sahel et de Zliten; au delà, la teneur en argile du sol semble un peu forte pour une pluviométrie médiocre et qui va s'affaiblissant : il n'est pas sûr que la culture sèche des arbres y soit à recommander.

Aucune limite ne marque le passage de la région côtière aux plaines intérieures de la *Grande* et de la *Petite Djeffara*. Ces plaines monotones et tristes, d'une nudité et parfois d'une aridité désolantes, ont souvent découragé les premiers Italiens de Tripolitaine. En réalité la végétation, les observations météorologiques et un examen attentif des lieux permettent de distinguer, du point de vue qui nous occupe ici, une steppe cultivable et une steppe non cultivable.

J'appelle steppe cultivable celle où, grâce aux procédés du dry-farming, la culture sèche, — la culture arbustive notamment — peut permettre à des Européens de vivre tant bien que mal. Sa limite correspond en gros avec le tracé de la courbe pluviométrique de 200 millimètres; des nuances apparaîtront sans doute à l'expérience et qu'on n'a pu noter encore. Elle ne s'étend qu'au Sud et au Sud-Est de Tripoli, vers Souani ben Adem, Castel Benito et en direction du Djebel Tarhouna. Vers l'Ouest, on arrive rapidement à des steppes trop sèches qui commencent à la région d'Azizia et à celle que traverse le tronçon méridional de la voie ferrée de Tripoli à Ghariân.

Cette zone « utile » de la Djeffara, en somme peu étendue, est encore restreinte par les fréquents massifs de dunes continentales qui forment une ceinture à peu près continue au Sud et au Sud-Est de la capitale, et surtout par le véritable petit *erg* qui s'étend au delà de Tadjoura et qui a longtemps coupé les communications entre Tripoli et la Tripolitaine orientale.

Les terres cultivables sont les mêmes que celles de la côte, mais avec une teneur en argile généralement un peu moins faible. En année pluvieuse, une belle végétation herbacée, plus riche en légumineuses que celle de la côte, couvre le sol. Il y a encore d'assez vastes surfaces à *Artemisia campestris*. Mais la steppe se caractérise surtout par l'asphodèle et, là où la terre est plus fraîche, par le jujubier (*Zizyphus lotus*); l'un et l'autre indiquent une steppe très dégradée.

Les énormes monticules de terre sablonneuse qu'arrêtent les racines et les branches épineuses du jujubier bossellent curieusement la surface horizontale de la Djeffara.

Les terres souvent un peu plus argileuses et un peu plus riches que celles de la côte auraient besoin d'une pluviométrie légèrement supérieure. Or, non seulement celle-ci diminue un peu, mais son irrégularité augmente : et l'on se souvient des écarts et des sautes de température, des froids et des chaleurs suffocantes, de la violence des vents et de l'intensité de l'évaporation que l'on enregistre dans ces plaines. Il devient en même temps de plus en plus onéreux de s'alimenter en eau. La profondeur des nappes en augmente le prix dans une région où justement, les conditions climatiques sont plus mauvaises.

Ces conditions s'aggravant, on passe aux steppes non cultivables, puis aux steppes nettement prédésertiques des confins tunisiens. Il est fort douteux que l'on puisse jamais tirer parti de la Djeffara occidentale à l'Ouest d'Azizia, du moins par la culture sèche. Ce ne sont pas les bonnes terres qui manquent : la Gattis, au Nord-Ouest de Ghariân, jouit d'une bonne réputation chez les indigènes ; mais ceux-ci utilisent les eaux de ruissellement du Djebel ou se contentent d'une récolte passable tous les trois ans. La culture est de plus en plus inséparable des points d'eau, des lits d'oued ou de leurs zones d'épanchement : *garaa* et *bahira*. La steppe est de plus en plus aride : les touffes maigres et grisâtres du « chih » (*Artemisia herba alba*) se dispersent sur les surfaces caillouteuses tandis que le « retam » (*Retama Retam*) et l'arfège (*Rhanterium suaveolens*) signalent les terrains sablonneux. Les conditions naturelles contraignent les indigènes à une vie plus ou moins nomade.

Le Djebel, dont les pentes ravinées dominent la Djeffara, apparaît comme une région naturelle bien distincte : son relief, sa végétation, ses sources, sa population de villageois et ses cultures arbustives lui donnent un cachet tout à fait particulier. Mais, comme dans la Djeffara, il faut en éliminer une partie qui est trop aride pour que les Italiens puissent jamais songer à l'utiliser eux-mêmes. Le Ne-fousa occidental est prédésertique vers Nalout ; sa moitié orientale, un peu moins sèche, reçoit cependant moins de 250 millimètres de

pluie; pourtant cette région de garrigues, de steppes d'alfa et de steppes de « chaal » ou d'asphodèles porte de beaux oliviers; mais leur production est très irrégulière et la population, trop dense pour la région, demande au Dahar et à la Djeffara les vastes espaces qui lui sont nécessaires pour la culture des céréales et surtout le pâturage. Il est bien difficile que la colonisation puisse entamer cette région.

Par contre, la moitié orientale de la partie montagneuse, les Djebel Ghariân, Tarhouna et Msellata sont nettement plus favorisés par une pluviométrie annuelle qui dépasse 250 et parfois même 300 millimètres. Un épais manteau de sols de couverture analogues à ceux de la plaine masque une grande partie de la surface rocheuse et porte, à Ghariân et à El Gousbat, de magnifiques olivettes. Partout ailleurs c'est une steppe à asphodèles et à jujubiers ou, sur les pentes, un pseudo-maquis. Malheureusement la bande pluvieuse ne suit que la région marginale du Djebel, celle, précisément, que l'érosion a découpée en vallons et en éperons et où les surfaces cultivables sont très morcelées. Dès qu'on avance de quelques kilomètres au Sud de l'escarpement, la pluviométrie descend au-dessous de 200 et bientôt de 150 millimètres. Or, il ne faut pas oublier que les conditions hydrographiques sont médiocres et que les coups de guibli du printemps sont particulièrement préjudiciables à des cultures qui, par suite de l'altitude, sont en retard d'une quinzaine de jours sur celles de la plaine. Néanmoins la moitié orientale du Djebel est sans doute la meilleure région agricole de la Tripolitaine; mais elle est très limitée, elle est loin de la côte et sa population, notamment dans le Ghariân et dans le Msellata, est relativement dense.

Au Sud du Djebel et du Dahar, à l'Est comme à l'Ouest, la sécheresse augmente très rapidement: on arrive vite à la région présaharienne, puis saharienne de la Guibla.

Ainsi, de cette Tripolitaine septentrionale qui est elle-même peu étendue, une très faible partie seulement est propre à la colonisation et à une colonisation forcément extensive dans l'ensemble. La Tripolitaine occidentale est de beaucoup la plus défavorisée: la bande côtière, cultivable, est coupée par les immenses surfaces salées des

sebkha, la Djeffara est prédésertique et le Djebel Nefousa est à la fois trop sec et trop peuplé pour intéresser la colonisation.

La Tripolitaine orientale, celle qui s'étend au delà d'El Gousbat et de Homs, ne peut être mise en culture que sur un étroit ruban côtier d'une vingtaine de kilomètres de large; or les oasis du Sahel et de Zliten, avec leur population dense, occupent la meilleure région de la Dafnia; au delà de Zliten, il n'est pas bien certain que la culture sèche donne des résultats intéressants et le sous-sol n'apparaît pas, jusqu'ici du moins, bien riche en eau.

Seule la Tripolitaine centrale présente d'assez vastes espaces susceptibles d'être mis en valeur et c'est la région la mieux arrosée. Le littoral à l'Ouest et à l'Est de Tripoli et les plaines qui s'étendent au Sud, malgré les grandes surfaces occupées par les dunes; le rebord des Djebel Ghariân et Tarhouna et le Msellata, malgré le morcellement des parties cultivables et la densité de la population; la région côtière de Gasr Garaboulli et de Gasr Khiaïr, malgré les dunes et les petits jardins indigènes qui en occupent une notable superficie: telles sont les seules régions où une colonisation italienne d'enracinement puisse espérer des résultats appréciables.

Mais les différences régionales ne sont pas assez fortes, avec un climat qui garde partout les mêmes caractères et des sols cultivables qui sont toujours à peu près identiques, pour poser à la colonisation des problèmes régionaux. Ce sont des questions d'ensemble, techniques, économiques, démographiques qu'ont à résoudre les colons italiens qui cultivent le sol de la Tripolitaine et l'administration qui les encadre et qui les aide.

CHAPITRE II

LA CYRÉNAÏQUE

LE CLIMAT ⁽¹⁾

Grâce à son relief de plateau, grâce à sa forme de péninsule qui s'avance dans la mer entre le golfe profond de la Grande Syrte et le golfe de Bomba, la Cyrénaïque septentrionale a un climat plus favorable que celui de la Tripolitaine : l'influence de la mer et l'altitude abaissent ses températures d'été et lui valent une pluviométrie relativement élevée.

Le régime des vents est assez différent de celui de la Tripolitaine. La Cyrénaïque partage évidemment avec tous les pays méditerranéens l'influence des hautes pressions d'été : l'atmosphère est alors chaude et calme ; la chaleur est adoucie par la brise de mer et les vents étésiens qui souvent soufflent du Nord-Est. Mais en hiver l'action des dépressions qui traversent la Méditerranée est assez faible. La plupart de celles qui franchissent l'Italie ou la Sicile vont se combler au fond de la Grande Syrte ou passent trop au Nord, en direction de la Mer Noire. Peu fréquentes sont les dépressions qui se déplacent vers la Mer Egée ou le fond de la Méditerranée orientale et qui seules amènent sur la Cyrénaïque des vents parfois pluvieux d'Ouest ou du Nord-Ouest. Les pluies cycloniques sont assez rares et, si ce n'étaient son relief et sa forme, la Cyrénaïque serait une steppe semi-aride.

Les relevés de températures et d'humidité des principales stations sont les suivants ⁽²⁾ :

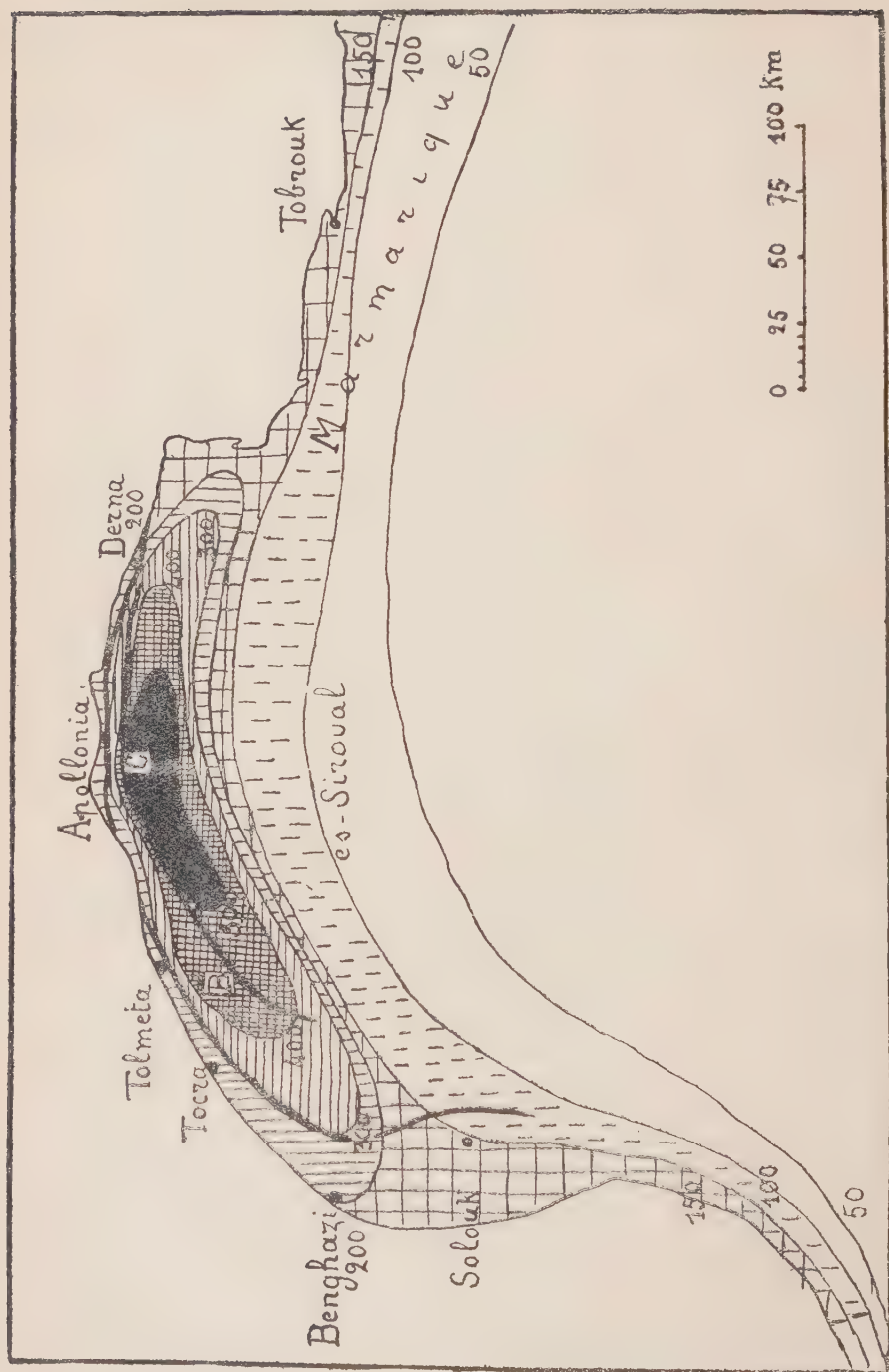
(1) [FANTOLI], *II*.

(2) D'après FANTOLI, *13*, p. 7 du tirage à part.

STATION ET ALTITUDE APPROXIMATIVE	TEMPERATURE MOYENNE			HUMIDITE MOYENNE	
	DU MOIS le plus chaud	DU MOIS le plus froid	ANNUELLE	estivale	hivernale
<i>Benghazi</i> 10 mètres (littoral O).....	26°3 (août)	13°5 (janvier)	20°5	60	63
<i>Solouk</i> 60 mètres (plaine littorale O).	26°9 (juillet)	11°6 —	20°1	39	70
<i>Barkè</i> 290 mètres (premier plateau; NO).....	24°0 (août)	10°7 —	17°9	45	73
<i>Cyrène</i> 625 mètres (second plateau; Centre).....	22°4 (juillet)	8°5 —	15°8	52	79

Ce tableau sommaire suffit à faire ressortir l'influence de la mer, sensiblement plus forte et plus générale ici qu'en Tripolitaine : les températures d'été sont peu élevées, les amplitudes sont moins grandes, l'humidité est un peu supérieure et le mois le plus chaud à Benghazi et même à Barkè est août et non pas juillet. Le caractère tempéré des mois d'été est dû surtout à l'absence presque totale de guibli ; c'est encore une des conséquences de la forme du pays : le guibli souffle sur la Grande Syrte, parfois aussi sur la plaine de Solouk-Benghazi, mais il épargne presque entièrement le plateau. L'influence du relief est non moins évidente que celle de la mer. L'été est tempéré à Barkè et surtout à Cyrène qui est caressée presque quotidiennement par les vents légers qui viennent de la mer ; par contre l'hiver est froid : la neige couvre parfois la partie haute des plateaux, les vents très violents y sont glacés. Souvent aussi les vents marins arrivent chargés d'humidité et les nuages encapuchonnent le Djebel.

C'est encore la mer, qui l'entoure de presque trois côtés, et le relief qui donnent à la Cyrénaïque une pluviométrie relativement abondante (carte 3). Les deux plateaux qui s'étagent en gradins au-dessus de la plaine côtière reçoivent, au Nord-Ouest et au Nord, plus de 300 millimètres ; Barkè et tout le Djebel Akhdar en ont plus de 400 et la région de Cyrène atteint même une moyenne annuelle de 500 à 600 millimètres. Par contre la plaine littorale de l'Ouest est peu pluvieuse et cela confirme bien le fait que la plupart des pluies de la Cyrénaïque sont des pluies de relief ; elle reçoit moins de 200 millimètres au Sud de Benghazi. Au Sud du Djebel Akhdar la pluviomé-



CARTE 3. — CARTE DES PLUIES EN CYRÉNAÏQUE

D'après une carte communiquée par le Dr A. Fantoli.

B : Barké; C : Cyrène. Les traits épais marquent l'escarpement de deux plateaux. Les chiffres expriment des millimètres.

trie diminue très vite et l'on arrive rapidement aux isohyètes 200 et 100.

La pluviométrie, moins faible qu'en Tripolitaine, est cependant à peu près aussi irrégulière, et l'on pourrait enregistrer les mêmes variations annuelles que de l'autre côté de la Grande Syrte. Cependant les précipitations y ont un caractère un peu moins torrentiel : le nombre des jours de pluie en est la preuve. La partie haute du plateau a plus de 60 jours de pluie par an, on arrive à 70 et 75 dans la région de Cyrène, et partout où la pluviométrie paraît suffisante, on enregistre au moins 40 journées pluvieuses.

Ainsi le climat de la Cyrénaïque apparaît nettement plus favorable que celui de la Tripolitaine. Mais il n'est pas exempt de gros défauts. Il est très irrégulier et les étés y sont longs et secs; sur la côte, les vents marins imprégnés de sel sont néfastes à la végétation, et si le Djebel ignore à peu près le guibli, sa surface en partie dénudée est balayée durant la saison froide par des vents parfois très violents et très froids dont souffrent les arbres. Enfin et surtout les sols argileux de la Cyrénaïque sont beaucoup plus exigeants en eau que les terres sablonneuses de la Tripolitaine.

LES SOLS

Le relief et les sols font de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine deux pays presque étrangers l'un à l'autre : la Cyrénaïque est formée essentiellement par des plateaux calcaires de nature karstique, et la terre cultivable est une « terra rossa », terre argileuse rouge foncé provenant de la décomposition des calcaires.

Les divers terrains qui s'empilent les uns au-dessus des autres sont grossièrement horizontaux. Sur le Crétacé supérieur, qui n'apparaît qu'au voisinage de Tocra, reposent les calcaires généralement compacts de l'Eocène qui forment la masse principale des plateaux de la Cyrénaïque; eux-mêmes sont surmontés de terrains oligocènes qui constituent le Centre et l'Est du plateau supérieur; les calcaires marneux du Miocène terminent localement la série. L'ensemble de ces terrains plonge doucement vers le Sud où ils disparaissent sous des alluvions récentes, tandis qu'au voisinage de la mer leur pendage vers le Nord est plus marqué. Ils forment donc un dôme évasé mais

dissymétrique, en tout semblable au vaste dôme qui occupait la Tripolitaine septentrionale. Mais la ressemblance s'arrête là, puisque le dôme tripolitaïn est presque complètement érodé.

Le dôme de la Cyrénaïque a lui-même été modifié par l'érosion, notamment dans sa partie nord-occidentale. Au-dessus de la plaine de Benghazi, qui est formée par un plan calcaire incliné vers la mer, s'étendent un premier plateau, haut de 300 mètres, qu'on peut appeler plateau de Barkè, puis un deuxième plateau, celui du Djebel Akhdar, qui s'élève à plus de 600 mètres et atteint même 868 mètres dans sa partie centrale. Ces trois plans superposés sont séparés par des falaises qui laissent voir la tranche des couches de terrains. Le Djebel Akhdar présente l'aspect d'une pénéplaine un peu modifiée par l'érosion karstique; le premier plateau et la plaine côtière ont très vraisemblablement été aplanis par l'abrasion marine, et c'est l'assaut des vagues qui serait la cause de la formation des deux falaises superposées⁽³⁾. Une étude précise du relief serait d'ailleurs nécessaire pour expliquer les différences notables d'altitude de chaque plan, l'action de l'érosion fluviale et karstique, la direction de certains oueds, etc... Il nous suffira d'indiquer ici que la distinction entre les deux plateaux supérieurs, nette vers l'Ouest, devient impossible vers Derna, et que, dans l'ensemble, le relief s'abaisse vers le Sud, les différences d'altitude s'atténuant puis se confondant progressivement. Par suite de cette inclinaison générale, la ligne de partage des eaux court à une assez faible distance de la mer. Les oueds septentrionaux, comme l'Oued el Kouf ou l'Oued Derna, s'enfoncent souvent dans de sauvages gorges, tandis que les oueds méridionaux, de pente plus faible, viennent finir dans de très larges dépressions fermées, le Siroual par exemple, qu'ils fertilisent de leurs eaux

La superposition de plateaux karstiques fait de la Cyrénaïque un pays rocheux mais en partie couvert d'une belle terre argileuse, une contrée de circulation souterraine active et une colonie où les différences d'altitude entraînent d'importantes différences régionales.

Le calcaire affleure malheureusement sur une grande partie de la superficie de la Cyrénaïque. Mais souvent de simples poches ou de larges surfaces disparaissent sous une épaisseur variable de « terra

(3) MARINELLI, 10, pp. 1-8 (géologie) et 9-23 (relief).

rossa » dont la teinte est l'une des caractéristiques du pays. C'est une terre fortement argileuse : elle est peu perméable, colle aux instruments de travail quand elle est mouillée et se fendille en se desséchant ; mais elle est assez riche malgré l'insuffisance d'azote et d'acide phosphorique. Surtout elle a besoin d'une pluviométrie beaucoup plus importante que les sols de la Tripolitaine.

La terre de la Cyrénaïque présente d'ailleurs quelques variétés : purement karstique et formée sur place, elle est généralement assez peu profonde, mais la présence de cailloux calcaires lui assurent une certaine richesse en chaux ; transportée par les eaux et accumulée sur de grandes épaisseurs, comme dans la région de Barkè, elle est naturellement profonde mais trop pauvre en calcaire ; exposée aux vents parfois violents du Sud, elle se mêle de quelques éléments sablonneux éoliens qui peuvent l'alléger un peu. Assez différents de la « terra rossa » sont les sols plus ou moins gris ou noirs qui forment de larges plaques de terre profonde dans les régions situées immédiatement au Sud et à l'Est de Cyrène : ils doivent être, en partie au moins, des dépôts résiduels de pénéplaine enrichis depuis des millénaires par la forte végétation herbacée qui y pousse. Ils correspondent en effet à de véritables clairières dans le maquis et ont sans doute été les premières régions de culture. Ces sols sont lourds, argileux comme la « terra rossa », mais plus riches en humus. Enfin vers le Sud on passe à des régions de terres blanches plus légères et beaucoup plus faciles à travailler. Mais la limite des terres rouges et des terres blanches est déjà nettement au Sud des régions qui peuvent être utilisées par une agriculture régulière.

Les terres de la Cyrénaïque sont donc nettement plus riches mais beaucoup plus exigeantes en eau que les terres sablonneuses de la Tripolitaine.

L'EAU

Les formes karstiques typiques ne sont pas très abondantes en Cyrénaïque ; cependant on rencontre assez fréquemment des grottes, des gouffres ou des dolines qui témoignent de l'activité de la circulation et de l'érosion souterraines. La pluviométrie est plus forte dans l'ensemble qu'en Tripolitaine, mais il est rare qu'on puisse utiliser les eaux de ruissellement. Les seuls oueds partiellement pérennes

comme les Oueds Derna, Glaa, Latroun, ech Chouear, qui d'ailleurs sont encaissés, sont alimentés par une ou plusieurs bonnes sources ⁽⁴⁾.

Celles-ci sont généralement groupées au pied des escarpements. Elles sont très rares — et c'est normal — sur le Djebel Akhdar qui est la région la plus fortement pluvieuse : les ruines des citernes géantes de Safsaf indiquent bien qu'il en fut toujours ainsi. Au pied des falaises, les sources sont généralement riches, régulières et leur eau est de bonne qualité ; malheureusement leur site est souvent encaissé.

Il est difficile, d'autre part, d'utiliser par des puits les eaux souterraines ; elles sont le plus souvent trop profondes, infiltrées dans des roches trop dures et leur niveau n'est pas constant. Cependant des recherches faites dans la plaine de Benghazi ont révélé l'existence de riches nappes d'eau ou plus exactement d'un véritable système hydrographique souterrain. Les grottes qui se creusent dans le calcaire de la plaine, celle du Lété et celles de la région de Coeffia, mettent à jour de fortes réserves d'eau dont l'origine n'apparaît pas clairement. Les expériences de pompage que l'on a faites tout récemment semblent bien en démontrer la richesse. Mais les eaux sont un peu saumâtres et leur utilisation pour l'irrigation demandera certaines précautions ⁽⁵⁾.

En somme la Cyrénaïque septentrionale est suffisamment riche en eau pour les besoins de sa mise en valeur et de l'alimentation des gens et du bétail. Mais la position des sources est souvent défec-tueuse et ne permet pas l'irrigation qui, de toute façon, resterait très limitée. Même il est fréquent que ces sources se trouvent à cent ou cent cinquante mètres au-dessous de la région à laquelle elles pourraient être utiles : c'est là une des grosses difficultés de la mise en valeur du Djebel Akhdar.

LA VÉGÉTATION ET LES RÉGIONS NATURELLES

La Tripolitaine du Nord est déjà une steppe africaine. La « verte Cyrénaïque » est, tout au moins dans sa partie septentrionale, un pays

(4) DE AGOSTINI, 18.

(5) 58, pp. 58 et suivantes ; carte pp. 64-5.

de forêts méditerranéennes et de maquis où poussent encore des conifères de type nordique : elle semble un morceau d'Europe accolé à l'Afrique, à ses steppes et à ses déserts, mais un morceau d'Europe dont des siècles de vie bédouine auraient fortement dégradé la végétation.

Toutefois, la Cyrénaïque n'est pas partout un pays riant et vert, tant s'en faut. Les différences d'orientation et d'altitude introduisent des différences régionales qui sont assez fortement marquées ⁽⁶⁾.

La partie la plus riche et la plus verte est en même temps la plus élevée : c'est le *Djebel Akhdar*, la Montagne verte ; au printemps sa couleur, plus que son relief, frappe le nomade qui remonte des steppes prédésertiques brûlées par le soleil à la recherche de pâturages et d'eau. Le *Djebel Akhdar* est la partie septentrionale de la péninsule supérieure ; il s'allonge du méridien de Barkè à environ 20 kilomètres avant Derna, sur une longueur de 150 à 160 kilomètres, mais avec une largeur qui ne dépasse guère une trentaine de kilomètres. La pluviométrie moyenne annuelle, partout supérieure à 400 et parfois 500 millimètres, en fait à la fois un pays d'arbres, de bons pâturages et de céréales : c'est vraiment le cœur du pays.

Cette région devait être naturellement forestière, avec des clairières de steppe. Aujourd'hui encore on peut admirer de fort beaux cyprès horizontaux (*Cupressus sempervirens*, var. *horizontalis*) ; ceux qui entourent le marabout de Sidi Rafa évoquent vraiment des cèdres. Les essences arbustives les plus communes sont le chêne-vert (*Quercus Ilex*), le genévrier de Phénicie (*Juniperus phaenicea*) et le pin d'Alep (*Pinus halepensis*) ; oliviers sauvages (*Olea europaea*), caroubiers (*Ceratonia Siliqua*) et pistachiers (*Pistacia vera*) croissent çà et là. Un sous-bois souvent épais de lentisques (*Pistacia Lentiscus*) et d'arbusiers (*Arbutus Unedo*) entre lesquels poussent de hautes herbes, gêne la marche.

Mais l'aspect forestier est relativement rare. D'ailleurs les arbres en général ne sont pas très hauts, leur tronc est noueux et les branches inférieures ont un développement exagéré ; il est visible que dès que le bois s'éclaircit — certainement pour une cause humaine — les arbres souffrent, gênés surtout par le vent. La forêt forme des

(6) TERLIZZI, 20, et FANTOLI, 13.

taches ou, le long des ravins, de longues traînées. Le paysage normal est celui du maquis, haut maquis et surtout bas maquis, qui ne déroge pas les horizons lointains et monotones des hautes surfaces.

Dans les clairières le paysage se dénude complètement et le sol est à peine masqué par une steppe à asphodèles (*Asphodelus microcarpus*) ou à *Phlomis floccosa*; le *Poterium spinosum* trahit les terres noires; le ciste à feuilles de sauge (*Cistus salviaefolius*) et le genêt épineux (*Calycotome intermedia*), la roche toute voisine.

Au total le Djebel Akhdar, avec ses riches terres qui reçoivent une pluviométrie suffisante, est une belle région d'agriculture et d'élevage. L'eau y est malheureusement rare: les sources comme Aïn Mara ou Aïn Messa sont d'autant plus appréciées qu'elles sont exceptionnelles: elles étaient toujours un centre de tribu.

Autour de l'ellipse du Djebel Akhdar se déroule une ceinture de régions assez différentes les unes des autres, de plateaux moins favorisés par une pluviométrie qui n'est, bon an mal an, que de 300 à 450 millimètres: celle-ci serait suffisante si elle était moins irrégulière et si la terre argileuse était moins avide d'eau. On n'y rencontre plus de vraies forêts ni de cyprès horizontaux; le maquis, composé des mêmes espèces que sur le Djebel Akhdar, mais avec des lentisques moins beaux et plus de genévriers, est plus bas et plus maigre. Il se déchire souvent pour laisser la place à de maigres garrigues ou à de larges surfaces de steppes.

Au-dessus de la plaine de Benghazi s'élève le *Dahar el Homra*, le plateau rouge (plus exactement le dos rouge) qui s'oppose par sa couleur au plateau blanc, *Dahar el Abiod*, qui s'étend plus au Sud. C'est la partie du premier gradin qui s'étend de la conque de Barkè un peu au Sud du parallèle de Benghazi. Le sous-sol rocheux apparaît fréquemment, sur le rebord notamment. Mais il y a d'immenses surfaces de terre rouge tachetées de touffes de jujubiers et piquetées de passerine ou de sparte vers le Sud-Ouest, de *Phlomis floccosa* et de *Cistus salviaefolius* un peu plus au Nord. Mais la pluie est déjà un peu trop irrégulière et insuffisante pour assurer des récoltes annuelles de céréales, notamment vers El Abiar et à plus forte raison plus au Sud.

Plus fertile parce qu'un peu plus pluvieuse dans l'ensemble (400 millimètres) et tapissée d'une belle surface continue et profonde de terre rouge accumulée par le ruissellement, apparaît la conque d'*El Merdj* (Barkè). Au centre la dépression d'*El Garig* est une *garaa* pleine d'eau en hiver. Cette conque est une assez bonne région agricole : les indigènes y cultivaient beaucoup de céréales et avaient planté quelques jardins autour de la petite agglomération d'*El Merdj*.

Le premier gradin se rétrécit de plus en plus au Nord-Est de Barkè ; sous Cyrène il n'a plus que cinq à dix kilomètres de large, puis il va se confondre avec le second plateau. De plus il est fréquemment traversé par de profondes vallées et coupé de ravins : les espaces cultivables sont morcelés et la roche à nu apparaît trop souvent. Mais le maquis y reste en maints endroits assez haut et la région est assez bien arrosée. A l'Est de Tolmeta le plateau domine directement la mer et ne laisse qu'exceptionnellement place à d'étroites plaines côtières comme celles de Marsa Sousa (Apollonia) ou de Derna.

Derna est une charmante petite oasis qui doit son existence à deux sources situées en amont de l'oued homonyme qui en traverse la palmeraie. Mais au-dessus de l'escarpement aride qui la surplombe, s'étend un vaste plateau qu'on peut appeler plateau d'*El Feteyah* ; il est haut d'environ 250 mètres et reçoit un peu plus de 300 millimètres d'eau. C'est une steppe assez médiocre d'asphodèles, de *Phlomis floccosa* et de *Thapsia*. Mais la pluviométrie est un peu trop insuffisante et irrégulière pour y assurer la levée normale des céréales et le vent est un ennemi terrible pour les arbres qu'on voudrait y planter ⁽⁷⁾. Vers le Sud et vers l'Est la situation s'aggrave : déjà vers la Zaouïet Martouba le paysage est plus aride et les environs du golfe de Bomba annoncent les maigres steppes de la Marmarique.

La dernière région qui puisse intéresser la colonisation est la *plaine de Benghazi*. C'est, on l'a vu, une surface calcaire nivelée. Elle n'est que partiellement recouverte de « terra rossa » formée sur place ou amenée par les oueds. Vers Tocra et Tolmeta, où la pluviométrie moyenne annuelle approche 300 millimètres, on rencontre encore un bas maquis de lentisque, de sumac épineux, de génévrier de Phénicie et de genêt épineux. Mais aux approches de Benghasi, la plu-

(7) ROMAGNOLI, 71, pp. 4-8.

viométrie diminue, il n'y a plus de lentisque et c'est une maigre steppe à *Asphodèle* et à *Pituranthos tortuosus* qu'on rencontre aux environs de la capitale; la roche affleure sur des espaces qui vont croissant, et la monotonie du paysage n'est interrompue que par quelques jardins indigènes qui profitent de la terre et de l'humidité des dolines, ou qui suivent le cordon de dunes blanches, assez riche en eaux douces, qui longe la côte voisine. Cette plaine profite de l'humidité de la mer, mais les vents violents du Nord-Ouest, chargés de sel et d'iode, brûlent les plantes qui sont trop près du littoral; et en été le ghibli souffle son haleine desséchante sur ces maigres steppes.

La capitale est sans aucun doute située dans la plus mauvaise région de la Cyrénaïque septentrionale. Toutefois, il sera possible d'en améliorer localement les environs car le sous-sol, on l'a vu, paraît riche en eau.

Au Sud des diverses régions que l'on vient de parcourir, la sécheresse augmente rapidement et l'on passe, presque sans transition, à des steppes prédésertiques où la culture n'est plus possible qu'autour des points d'eau ou dans les terres inondées. Malgré le climat maritime, la steppe au Sud de Benghasi n'est plus guère utilisable que par l'élevage des moutons et on arrive vite aux steppes désolées qui bordent le fond de la Grande Syrte. Au Sud du plateau d'El Abiar, la pluie se fait de plus en plus rare et bientôt commence le Dahar el Abiod dont les terres légères présentent un aspect aride. Les mêmes terres légères et de teinte claire se retrouvent au Sud du Djebel Akhdar; mais déjà au Sud de Maraoua ou de Slonta, les terres rouges ne sont plus guère cultivables, car en l'espace d'environ 25 kilomètres, la pluviométrie paraît tomber de 500 à 150 millimètres: on passe presque sans transition du maquis et de la forêt aux steppes prédésertiques; seules les zones d'épandage des oueds peuvent être encore cultivées. Enfin, du golfe de Bomba au golfe de Solloum, s'étend le plateau de Marmarique qu'échancre le beau golfe de Tobrouk; la Marmarique est une steppe aride et monotone qu'interrompent cependant les *sghifa*, dépressions longitudinales où s'accumulent les eaux et qu'ensemencent les rares habitants de la région. Il n'y a guère que des indigènes qui puissent s'accommoder de toutes ces régions où la vie nomade est une nécessité.

Tripolitaine, Cyrénaïque... qu'ont de commun ces deux pays qui encadrent la large échancrure de la Grande Syrte ? Toutes deux jouissent d'un climat méditerranéen, ont une surface utile restreinte et sont influencées par le voisinage du Sahara ; toutes deux aussi — mais cela a peu d'intérêt ici — ont ou avaient la forme d'un large dôme dissymétrique et peuvent être considérées comme une transition entre les chaînes plissées de l'Europe et du Maghreb et la plateforme saharienne. Mais le rapprochement s'arrête là, et les différences, les contrastes même, apparaissent aveuglants.

Pays élevé, la Cyrénaïque septentrionale a des températures notablement inférieures à celles de la Tripolitaine ; elle est beaucoup plus épargnée par le guibli et sa pluviométrie est très nettement supérieure. Sa belle terre rouge et ses sols noirs sont fertiles, mais exigeants en eau, alors qu'au delà de la Syrte les terres sablonneuses se contentent de faibles précipitations. D'un côté, des maquis, des forêts même, et des clairières de steppes parfois couvertes de hautes herbes ; de l'autre, de maigres steppes et, sur le rebord du Djebel, un peu de garrigue ou de pseudo-maquis. A l'Est, un pays karstique aux sources pas très nombreuses mais abondantes ; à l'Ouest deux nappes souterraines dont l'une apparaît très riche mais semble localisée et, le long du Djebel, de nombreuses mais pauvres sources. La Cyrénaïque s'annonce comme un pays très favorable à l'élevage, souvent à l'élevage du gros bétail, aussi bien qu'aux cultures annuelles et arbustives ; la Tripolitaine apparaît comme un pays de *dry-farming* et de culture arbustive très extensive, mais où l'irrigation pourra prendre, localement et progressivement, une importance non négligeable. La première est naturellement plus favorable à une colonisation démographique que la seconde.

Ainsi les conditions naturelles ne posent pas du tout les mêmes problèmes à la colonisation en Tripolitaine et en Cyrénaïque. D'ailleurs ce sont des problèmes d'ensemble qu'il faut résoudre en Tripolitaine tandis que, par la variété de son relief et de ses ressources, la Cyrénaïque exigera des solutions régionales. Enfin, ces deux pays si différents et comme étrangers l'un à l'autre sont séparés par un vide immense : 450 kilomètres de mer séparent Misrata de Benghazi et il faut parcourir 650 kilomètres de désert pour contourner la Grande Syrte.

CHAPITRE III

LES CONDITIONS HUMAINES

Très différentes par leurs conditions naturelles, la Tripolitaine et la Cyrénaïque s'opposent aussi par leurs populations et leurs genres de vie. La Cyrénaïque, région relativement pluvieuse, souvent fertile et par endroits naturellement boisée, est peuplée par des bédouins, habitants de la tente et vivant plus de l'élevage que de la céréaliculture. La Tripolitaine, pays de steppes plus sèches, a au contraire deux chapelets de villages qui s'égrènent le long de la côte et du Djebel et qui limitent des espaces nus parcourus par les semi-nomades de la Djeffara et les grands nomades de la Guibla. Un tel contraste tient du paradoxe : il ne peut provenir que de conditions historiques très particulières dont il est indispensable de dire au moins quelques mots.

La vie et l'aspect actuels des deux pays résultent essentiellement des grandes invasions arabes du XI^e siècle. Cependant il me paraît utile, indispensable même, de remonter plus haut dans le passé. Si l'on veut se rendre compte des possibilités et de la véritable originalité des deux contrées libyennes, qui sont restées très mal connues jusqu'aux premières années du XX^e siècle, il apparaît nécessaire de caractériser rapidement leur fonction à travers les siècles et de préciser pourquoi elles ont toujours mené une existence si différente (carte 1).

L'ANTIQUE CONTRASTE ENTRE LA TRIPOLITAINE
ET LA CYRÉNAÏQUE

Dès l'aube des temps historiques, nous voyons la Libye septentrionale partagée entre deux influences totalement différentes : la Cyrénaïque est grecque et la Tripolitaine phénicienne ⁽¹⁾. Les Phé-

(1) Le contraste est bien marqué, pour la période antique, par HOMO, 24, 2^e partie, ch. I et II.

niciens et les Grecs, peuples qui se sont partagé la domination de la plus grande partie du littoral méditerranéen, avaient une civilisation et des méthodes de colonisation fort différentes : on sait que les premiers, essentiellement marins et commerçants, ne cherchaient guère qu'à fonder des comptoirs dont quelques-uns seulement devenaient de véritables villes, et que les autres installaient des noyaux de population dans des centres nouveaux appelés colonies ; les colonies grecques vivaient surtout du commerce de l'arrière pays mais aussi de l'agriculture de la région. C'est cette opposition que nous rencontrons dans les premiers siècles de l'histoire libyenne, bien que les Phéniciens comme les Grecs aient certainement appris l'arboriculture aux indigènes qui, jusqu'alors, avaient vécu d'un élevage plus ou moins nomade et de la culture aléatoire des céréales.

Les trois villes de la « Tripolis », Sabratha, Œa et surtout Leptis Magna, de même que Gigthis et Tacapas, l'actuelle Gabès, dépendent de Carthage et semblent avoir eu un développement tardif. Elles paraissent surtout avoir vécu de la mer et du commerce avec le Fezzân et le Soudan, commerce sur lequel nous n'avons d'ailleurs presque aucune indication. Les échanges avec Ghadamès expliquent sans doute le développement de Sabratha, celui de Leptis étant lié à la voie qui, par Sokna, menait au pays des Garamantes, c'est-à-dire au Fezzân ; c'est sans doute pour protéger cette route orientale que les Phéniciens ont porté leur frontière jusqu'au fond de la Grande Syrte, au légendaire autel des frères Philène⁽²⁾. Seule Leptis Magna devint le centre d'une petite région fertile en oliviers, l'actuel Msel-lata. La Tripolitaine punique est restée essentiellement un pays d'entrepôts et d'« emporia ».

La Cyrénaïque fut l'unique annexe africaine du monde grec : la Crète et le Péloponèse sont ses voisins les plus immédiats. Les Doriens qui, d'après la tradition, fondèrent Cyrène au VII^e (?) siècle n'étaient pas dépayés dans une nature peu différente de celle du Péloponèse. Ils le furent même si peu que Cyrène, leur première colonie, ne fut pas un port : l'exemple est, je crois, unique. Mais à 600 mètres d'altitude, elle dominait un panorama magnifique qui s'étend jusqu'à la mer et surtout elle était au cœur de la plus riche

(2) GSELL, 22, tomes II et III passim.

région agricole du pays. A ses pieds, Apollonia devint son port. Un peu plus tard un autre centre agricole naquit plus à l'Ouest : ce fut Barkè dont Ptolémaïs (Tolmeta) sera plus tard le débouché maritime et peut-être le successeur. Les autres villes de la « Pentapolis » furent des ports : Euhespéride qui devint Bérénice (aujourd'hui Benghazi), Teuchira qui s'appela ensuite Arsinoë (Tocra). Aucun n'eut la renommée de Cyrène qui fut l'unique grande ville et dont les environs, riches de bons pâturages, de terres à céréales et d'arbres fruitiers faisaient la fortune. A défaut d'un commerce saharien dont les auteurs anciens ne parlent à peu près pas, la Cyrénaïque fut donc surtout un pays agricole et l'exportation du *silphium*, plante mal déterminée et qui produisait un tonique très apprécié, ajoutait à sa richesse. La Cyrénaïque septentrionale fut donc un pays à la fois agricole et commerçant. L'empreinte grecque y fut forte et, lorsqu'elle perdit son indépendance, c'est à l'Egypte des Ptolémée qu'elle fut rattachée.

La domination romaine, malgré l'uniformité des cadres administratifs, laissa subsister le contraste des deux pays. La Tripolitaine resta liée à l'Afrique du Nord-Ouest, puis suivit les destinées de l'empire d'Occident ; la Cyrénaïque continua à faire partie du monde grec et fut rattachée ensuite à l'empire d'Orient. Limite entre les pays de colonisation phénicienne et de colonisation grecque, la Grande Syrte devint la frontière méridionale des deux grands empires romains.

L'économie des deux provinces évolua très diversement. En Tripolitaine on assista à un développement modeste de l'agriculture et de la vie sédentaire : sur la côte, dans une partie de la Djeffara et dans le Djebel oriental, les ruines sont nombreuses qui attestent une certaine prospérité agricole ; même dans le Nefousa on rencontre quelques restes de fermes. Les agriculteurs vécurent à l'abri du *limes* qui, à partir du III^e siècle, courut le long du Dahar et les protégea des grands nomades de la Guibla ⁽³⁾. Mais c'est le commerce surtout qui continue à faire la prospérité du pays. Avec l'huile, seul produit agricole de forte production, et les pierres précieuses qu'on ramassait dans le désert, ce sont l'ivoire et la poudre d'or du Soudan qu'exportent Leptis Magna et Sabratha. Entre les voies qui, par Ghadamès et

(3) GSELL, 23, pp. 152 et suivantes.

Sokna, s'enfoncent dans le désert, une voie plus courte mais plus difficile gagna le Fezzân par l'actuelle Mizda et la Hamadet el Homra. Des postes fortifiés les surveillent. Sabratha et surtout Leptis, que l'empereur Septime Sévère fit colonie, deviennent de grands ports.

La Cyrénaïque, par contre, semble avoir peu profité de la domination romaine malgré des travaux publics dont les ruines attestent l'importance. Le pays, protégé contre les nomades du Sud par un *limes* fortifié qui ne circonscrivait que la zone cultivable, aurait pu rester calme et prospère. Mais il a eu à souffrir des rivalités entre Juifs et Grecs et de troubles qui, sous Trajan, prirent les proportions d'une véritable insurrection juive. D'autre part le magnifique développement d'Alexandrie nuisait à Cyrène et à Apollonia. Enfin la disparition du mystérieux *silphium* passe pour le plus sûr indice d'appauvrissement du pays ⁽⁴⁾.

Après le IV^e siècle les Romains, pas plus que les Byzantins, ne purent plus contenir les grands nomades rendus plus mobiles par l'emploi du dromadaire, et les deux pays eurent alors beaucoup à souffrir de leurs attaques et de leur pillage. A la veille de la conquête arabe l'agriculture était en décadence très nette. Elle avait fait la fortune de la Cyrénaïque alors que la Tripolitaine avait conservé son caractère essentiel de façade saharienne et de pays d'échange. Entre elles deux, la Grande Syrte était toujours restée un vide : sur la piste romaine qui les joignait, Macomades, l'ancêtre de Syrte, n'était qu'une étape.

LES CONSÉQUENCES DES CONQUÊTES ARABES

La conquête arabe du VII^e siècle, l'islamisation de la Libye et surtout les terribles invasions de ces grands nomades pillards que furent les Arabes Beni Hilal et Beni Solaym, au XI^e siècle, ont transformé profondément la face des deux pays de la Libye septentrionale.

Une grande conséquence des conquêtes arabes du VII^e siècle et de l'islamisation de l'Afrique du Nord et de l'Espagne fut non seulement d'établir un élément d'unité entre la Tripolitaine et la Cyrénaïque, mais surtout de les rapprocher en les plaçant sur la grande

(4) HOMO, 24, pp. 217 à 228.

voie, plus politique, religieuse et militaire que commerciale, qui unissait le Maghreb et l'Espagne à l'Égypte et à l'Orient musulman. Les routes restent les mêmes qu'autrefois mais deviennent beaucoup plus fréquentées : c'est la route désertique qui, par Sioua et Djaraboub, gagne Aoudjila et, de là, bifurque vers les oasis du Fezzân et le littoral ; ou c'est la voie plus longue mais plus aisée qui suit les régions côtières. Au fond de la Grande Syrte, l'antique Macomades, devenue Sort ou Syrte, est décrite comme un centre relativement riche : l'étape a gagné en activité ⁽⁵⁾. Malgré tout, la Cyrénaïque reste plus orientale : son sort suit celui de l'Égypte et elle dépend de Damas et de Bagdad avant d'être englobée dans les possessions des Fatimides du Caire. De son côté la Tripolitaine continue à dépendre de l'ancienne Africa, l'Ifriqya, et des gouverneurs, puis des dynasties qui, du VII^e au XI^e siècle, se succèdent à Kairouan et Mahdia.

De part et d'autre de la Grande Syrte le développement, peu accentué encore, du nomadisme, ne permet pas aux campagnes de se relever de leur déclin. En Tripolitaine les luttes furent nombreuses entre les armées d'Ifriqya et les tribus locales, et le développement du schisme ibâdite, dont le Djebel Nefousa fut le cœur, les rendit parfois féroces. La vie sédentaire en souffre ; cependant les villes de la côte restent prospères : Tripoli, l'ancienne Cea, remplace Leptis dont le port s'ensable ; elle vit de ses industries et surtout du commerce : pendant trois siècles la Méditerranée est une mer musulmane, et l'extension de l'islam vers le Sud accroît l'activité du trafic transsaharien. La Tripolitaine est, comme à l'époque punique, une façade maritime et Tripoli est un *emporium* ⁽⁶⁾.

En Cyrénaïque, malgré le développement du nomadisme et l'installation de quelques groupes arabes, la campagne garde une certaine activité : on y signale encore de belles cultures fruitières, notamment aux environs de Barkè. Mais c'est l'élevage qui en fait la richesse et les exportations de bétail vers l'Égypte sont appréciables. Comme en Tripolitaine, le commerce maritime reste important et la circulation

(5) EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, pp. 17 à 19 ; IBN HAUQAL, trad. de Slane, *Journal asiatique*, 1842, pp. 164-6.

(6) IBN HAUQAL, *op. cit.*, pp. 166-169 ; EL BEKRI, pp. 20-25.

par terre est sans doute plus active que jamais. Les oasis du Sud se développent et Adjedabya est tête de ligne d'une voie vers le Soudan ⁽⁷⁾.

L'invasion des Beni Hilal et des Beni Solaym qui, vague par vague, submergent la Libye septentrionale avant de déferler sur le Maghreb, au XI^e siècle, va effacer partout les dernières traces de l'antique prospérité. Ces grandes migrations ont encore plus profondément troublé l'actuelle Libye italienne, la Cyrénaïque surtout, que l'Afrique du Nord française. L'antique et riche Pentapole est devenue le domaine de bédouins farouches et sauvages; en Tripolitaine la vie agricole s'est péniblement maintenue, par plaques, le long de la côte et du Djebel ⁽⁸⁾.

L'anarchie la plus profonde règne dans les deux pays jusqu'au XVI^e siècle. La Cyrénaïque dépend toujours de l'Égypte et la Tripolitaine de l'Ifrîqya; mais ces liens de dépendance sont purement théoriques. A partir du XVI^e siècle, les gouverneurs turcs installés à Tripoli exercent une autorité plus nominale que réelle; la Cyrénaïque, à peu près abandonnée à elle-même et livrée à l'anarchie bédouine, devient une dépendance et jusqu'à un certain point une colonie de la Tripolitaine; il faut attendre les Karamanli et surtout le deuxième gouvernement turc (1835-1911) pour voir une tentative d'organisation de ces deux malheureux pays.

En Tripolitaine, l'accroissement du nomadisme, qui résulta surtout du long séjour de nombreuses hordes de Beni Solaym, dont plusieurs restèrent sur place et se mêlèrent aux Berbères nomades, rendit insupportable la vie des cultivateurs. Les tribus turbulentes et indépendantes profitent de toutes les occasions pour provoquer des troubles et leur insoumission à Tripoli est la règle.

Aussi la vie agricole survit difficilement. Dans le Djebel, certaines régions, celle de Tarhouna en particulier, livrées aux populations bédouines, sont transformées en pâturages à moutons et en champs de céréales comme du temps des Libyens. Le Djebel Nefousa est en

(7) IBN HAUQAL, *op. cit.*, pp. 160-163; EL BEKRI, pp. 14-17.

(8) G. MARÇAIS, 30, *passim.*, notamment pp. 152-155; EL EDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. Dozy et de Goeje, pp. 142-165.

partie dévasté et dépeuplé, et les Berbères ibâdites qui s'y cramponnent sont devenus les serfs des nomades de la Djeffara ou de la Guibla.

Les cultures côtières ont également beaucoup souffert et n'ont subsisté que dans d'étroites oasis; celles-ci, rongées dans les siècles qui suivent l'invasion hilalienne ⁽⁹⁾, se sont un peu étendues depuis. Les environs de Tripoli, rasés et dévastés, sont redevenus une belle oasis qui s'allonge au bord de la mer. C'est la mer qui a certainement permis à ces oasis et à leurs villages d'arboriculteurs de résister au chancre bédouin et de ne pas disparaître tout à fait : elle les protégeait au moins d'un côté, tout comme elle a protégé les olivettes et les agglomérations du Sahel tunisien.

Tripoli seule survit parmi les trois villes qui caractérisaient l'antique « Tripolis ». En elle se résume toute la vie urbaine. Mais avec un gouvernement dont l'autorité ne dépasse souvent pas les murs de la ville, Tripoli est généralement coupée de son arrière-pays et paraît plus méditerranéenne qu'africaine. Lorsque les Normands l'occupent au XIII^e siècle, quand les Espagnols et les Turcs se la disputent au XVI^e, on ne voit pas qu'ils provoquent de véritable réaction des tribus de l'intérieur. Devenue capitale turque ⁽¹⁰⁾, elle vit de la course beaucoup plus que du commerce avec l'arrière-pays : ce n'est même plus un « emporium ». Cependant, avec les Karamanli au XVIII^e siècle et le second gouvernement turc au XIX^e, la vie de l'intérieur est un peu plus calme, et tandis que la course décline, le commerce transsaharien reprend une activité assez régulière : c'est surtout comme port du Sahara, comme tête de ligne de caravanes, que Tripoli apparaît durant les deux derniers siècles. Mais quand les Italiens l'ont conquise en 1911, le commerce transsaharien était à peu près mort, ruiné par la pénétration anglaise et française dans le golfe de Guinée et l'Afrique occidentale. Privée de ses voies de pénétration vers l'intérieur, la Tripolitaine septentrionale n'est plus cette façade maritime d'un lointain *hinterland*, fonction qui semblait sa raison d'être séculaire : elle n'est plus qu'un médiocre, un très médiocre pays agricole

(9) ET TIDJANI, *Rihla*, trad. Rousseau, Journal asiatique, 1853, I, pp. 119-166.

(10) FÉRAUD, 31, passim; P. MASSON, *Histoire des établissements et du commerce français dans les Etats barbaresques*, pp. 177-8 et 605-611.

De l'autre côté de la Grande Syrte, la Cyrénaïque, première proie offerte aux envahisseurs du XI^e siècle après la traversée du désert égyptien, a beaucoup plus souffert encore que la Tripolitaine. Les tribus Solaym y ont assez longuement séjourné avant de reprendre leur marche vers l'Ouest et elles y ont laissé des noyaux suffisamment nombreux de familles pour transformer ethnographiquement une partie au moins de la population. L'arabisation a été complète : la langue berbère a disparu, sauf dans la méridionale oasis d'Aoudjila, alors qu'en Tripolitaine septentrionale, Zouara, sur la côte, et la moitié des villages du Djebel Nefousa sont restées berbérophones en même temps qu'ibâdites.

La ruine de l'antique « Pentapole » s'est d'ailleurs faite progressivement : elle résulte beaucoup plus de la continuité de l'anarchie bédouine que des dévastations des envahisseurs. Au XII^e siècle les campagnes sont dévastées, mais quelques villes, Tocra et Tolmeta, les anciennes Teuchira et Ptolémaïs, sont encore prospères⁽¹¹⁾. Au XIV^e siècle le pays est complètement ruiné et n'a plus d'agglomérations dignes de ce nom : grands et petits nomades se disputent les pâturages du Djebel Akhdar et grattent le sol de leurs mauvaises charrires pour en tirer un peu de blé et d'orge⁽¹²⁾. Tentés et gourbis voisinent avec les ruines de centres prospères, et les tombes grecques de Cyrène sont devenues des habitations troglodytes.

Les premiers voyageurs qui, comme della Cella, se risquent dans ce pays inconnu, au début du XIX^e siècle, relèvent seulement l'existence de deux petites agglomérations qui sont de très médiocres ports. Encore doivent-elles leur renaissance à une « colonisation » étrangère⁽¹³⁾ ; un pauvre petit centre avait survécu à l'antique Bérénice, mais Benghazi doit en somme son existence à une immigration de Tripolitains qui, depuis 450 ans, l'a peuplée : Musulmans et Juifs de Misrata y dominent aujourd'hui. Derna, sans doute d'origine grecque, a été relevée par des Andalous venus d'Espagne au XV^e siècle et développée au XVII^e par un bey qui organisa l'irrigation de cette

(11) EL EDRISI, *op. cit.*, pp. 155 et suivantes.

(12) IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. DE SLANE, 2^e éd., I, pp. 137, 164-5, 197.

(13) DE AGOSTINI, 33, Introduction et pp. 414-443.

jolie oasis; mais la population en est aussi en majorité d'origine tripolitaine.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un rassemblement de la population commença à se faire autour de quelques points de cristallisation. Les uns étaient les zaouïas, centres de la grande confrérie des Senoussya dont la puissance politico-religieuse, assise sur une solide organisation économique, devint peu à peu plus forte que celle des Turcs. Notons en passant que la première zaouïa fondée par les Senoussya fut celle de Zaouïet el Beda, en plein cœur du Djebel Akhdar, à proximité des ruines de Cyrène: ces Sahariens, tout comme les marins grecs, avaient débuté par l'occupation d'un point vraiment central. Mais si forte qu'ait été leur influence, les zaouïas ne provoquèrent pas, comme les monastères de notre Moyen-âge, la naissance de véritables agglomérations. Ce sont les Turcs de la seconde époque qui les ont fait naître: El Merdj, sur l'emplacement de l'antique Barkè, naquit sous la protection d'un fort; Marsa-Sousa est née tout récemment sur les ruines d'Apollonia de l'immigration de musulmans crétois fuyant la conquête grecque (1897). A Tocra, Tolmeta et Tobrouk il n'y avait encore à peu près aucune maison, mais seulement quelques jardins.

Ainsi sur le pourtour d'un pays bédouin s'étaient développées deux petites « colonies » étrangères; les Turcs n'avaient qu'agrandi Benghazi et créé deux modestes centres: El Merdj et Marsa-Sousa.

LES ITALIENS ET LES INDIGÈNES

Lorsqu'en 1911 les Italiens ont débarqué à Tripoli et à Benghazi, ils se sont donc trouvés en présence de deux pays aussi différents par la population et le passé que par la nature.

En Tripolitaine, une fraction assez nombreuse de la population était stable, habitant Tripoli et les villages qui se dispersent dans les oasis littorales: c'étaient des paysans, routiniers sans doute, mais ayant des traditions agricoles et capables de fournir une passable main-d'œuvre. Parmi les habitants de la Djeffara et du Djebel, beaucoup, peu nomades, avaient des jardins secs ou de petites cultures irriguées; chez eux aussi on pouvait espérer trouver des ouvriers agri-

coles. D'autre part les terres cultivables de la Tripolitaine étaient précisément voisines des centres habités et s'allongeaient le long du littoral de part et d'autre de Tripoli. Il n'était pas indifférent que le point de débarquement, peu éloigné d'ailleurs de l'Italie méridionale, fût situé au milieu de la bande de terres cultivables. Et Tripoli, devant évidemment se développer, deviendrait un centre de consommation important pour l'écoulement des premiers produits sortis du sol par des bras italiens. Seulement l'avenir resterait limité : les oasis très peuplées occupent une part importante de la zone littorale et l'agriculture ne peut évidemment gagner sans imprudence l'intérieur, sauf le Djebel ; encore les Djebel Msellata et Ghariân, bien arrosés, sont-ils fortement peuplés.

Un recensement approximatif effectué en 1915 accusait, pour toute la Tripolitaine, une population totale de 569.093 habitants ⁽¹⁴⁾ ; plus précis, et effectué après une dure reconquête, celui de 1931 n'en compte que 522.914 ⁽¹⁵⁾ ; si l'on en retranche 75.000 qui vivent dans le désert, il reste donc un chiffre de 428.000 habitants pour la Tripolitaine septentrionale avec une densité approximative de 14 habitants au kilomètre carré : le chiffre n'est pas négligeable.

En Cyrénaïque, les Italiens trouvaient en face d'eux une population de bédouins farouches et sauvages, sans la moindre tradition agricole, ne sachant et ne voulant que flâner derrière un troupeau ou livrer le grain à un sol mal travaillé. Pas d'agriculteurs, pas de villages. Le recensement approximatif de 1923, avant la répression finale, estimait la population totale de la Cyrénaïque à 185.400 habitants ⁽¹⁶⁾. 160.000 environ vivaient dans les régions cultivables et les steppes voisines à raison d'à peu près 5 personnes par kilomètre carré : la Cyrénaïque était donc très peu peuplée. Or les terres cultivables sont toutes éloignées de la côte et les meilleures commencent seulement à 80 ou 100 kilomètres à l'Est de Benghazi, point de débarquement des troupes italiennes ; de plus, elles sont couvertes d'un maquis parfois épais et coupées de ravins profonds. Or ces terres difficiles à atteindre étaient loin de tout, loin de tout centre d'im-

(14) DE AGOSTINI, 32, pp. 388-9.

(15) *Boll.*, n° 2, p. 39.

(16) DE AGOSTINI, 33, p. 444.

portation, de consommation et d'exportation, très loin de l'Italie qui est à plus de 700 kilomètres.

Malgré l'infériorité naturelle de la Tripolitaine, la Cyrénaïque pouvait donc apparaître plus difficile à coloniser, du moins au début. Or cette différence a été singulièrement accrue par les vicissitudes de la conquête.

On sait que la Libye a été conquise deux fois par les Italiens, la première fois en 1911-15, la seconde, après la Grande guerre et à partir de 1921. Le pays a évidemment beaucoup souffert de ces deux conquêtes militaires et d'un interrègne qui fut anarchique.

Dès 1924 la Tripolitaine septentrionale était calme. Les Italiens avaient pu s'appuyer sur les populations stables de la côte et d'une partie du Djebel contre les bandes rebelles, en particulier les nomades de la Guibla. La Tripolitaine, favorisée par le voisinage de l'Italie, put donc être la première colonisée.

Au contraire la Cyrénaïque vient seulement d'être pacifiée après 20 années de luttes et de rébellion. La résistance extraordinaire d'une poignée de bédouins secondés par la Senoussya et aidés par la nature du terrain a tenu en échec, jusqu'en 1932, les troupes italiennes dans la région du Nord. La pacification définitive par le général Graziani ne s'est faite qu'au prix de la déportation au fond de la Grande Syrte de 80.000 habitants de la Cyrénaïque septentrionale et de tous leurs troupeaux. Beaucoup de gens sont morts, et le cheptel, richesse essentielle de la colonie, a été terriblement décimé comme le montrent les chiffres approximatifs suivants (le recensement de 1910 est turc, ceux de 1926 et 1933 sont italiens).

	1910	1926	1933
Ovins.....	713.000	800.000	98.000
Caprins.....	546.300	70.000	25.000
Bovins.....	23.600	10.600	8.700
Chameaux.....	83.300	75.000	2.600
Chevaux.....	27.000	14.000	1.000
Anes.....	18.600	9.000	5.000

C'est à un pays dépeuplé et ruiné qu'il s'agit maintenant de rendre la vie et la prospérité.

Ainsi jusque dans les plus récents événements, le contraste entre la Tripolitaine et la Cyrénaïque apparaît comme un des traits fondamentaux de la Libye septentrionale. Qu'on envisage les conditions naturelles ou l'économie de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque au cours de leur longue histoire, toujours on a l'impression de se trouver en face de deux pays absolument distincts. La Grande Syrte est sans conteste une des frontières naturelles et humaines les plus marquées qui existent dans le monde.

Depuis le XVI^e siècle, les deux pays étaient théoriquement réunis sous l'autorité turque. L'autorité italienne, surtout en régime fasciste, n'a plus rien de théorique et ne recule pas devant les initiatives les plus hardies. Dans quelle mesure la colonisation italienne rapprochera-t-elle les deux régions ? dans quelle mesure les méthodes de colonisation d'une Italie surpeuplée devront-elles se plier et s'adapter à des conditions naturelles et humaines si diverses ?

DEUXIÈME PARTIE

LA COLONISATION EN TRIPOLITAINE

CHAPITRE PREMIER

LES CONCEPTIONS ET L'AIDE DU GOUVERNEMENT

LE PROBLÈME

La Tripolitaine est certainement la région la plus pauvre de l'Afrique du Nord : elle n'a pas de gisements miniers exploitables ; la mort du commerce transsaharien l'a privée de ce qui a toujours fait sa modeste fortune : ce n'est — et encore très localement — qu'un médiocre pays agricole.

Les conditions climatiques en font un pays de culture extensive et essentiellement arbustive, donc un pays où il faut attendre cinq, dix et même quinze ans pour que la production commence à payer les fortes dépenses engagées. La culture irriguée, possible par endroits, est d'un rendement rapide mais suppose des travaux coûteux.

Mais la Tripolitaine est un pays sain et sa population est d'une densité relativement faible ; les Italiens du Sud ne sont absolument pas dépayés dans les régions qui avoisinent le littoral ; il y a place pour un certain nombre d'entre eux. Cependant la Tripolitaine ne peut absorber qu'une infime fraction de l'excédent de la population italienne et elle ne peut l'absorber, *normalement*, qu'au fur et à mesure d'une mise en valeur qui ne saurait être rapide.

En face d'une colonie qui demande d'abord beaucoup d'argent, puis un peuplement progressif et modéré, l'Italie se présente pauvre de capitaux mais très riche d'hommes qui n'ont que leurs bras à

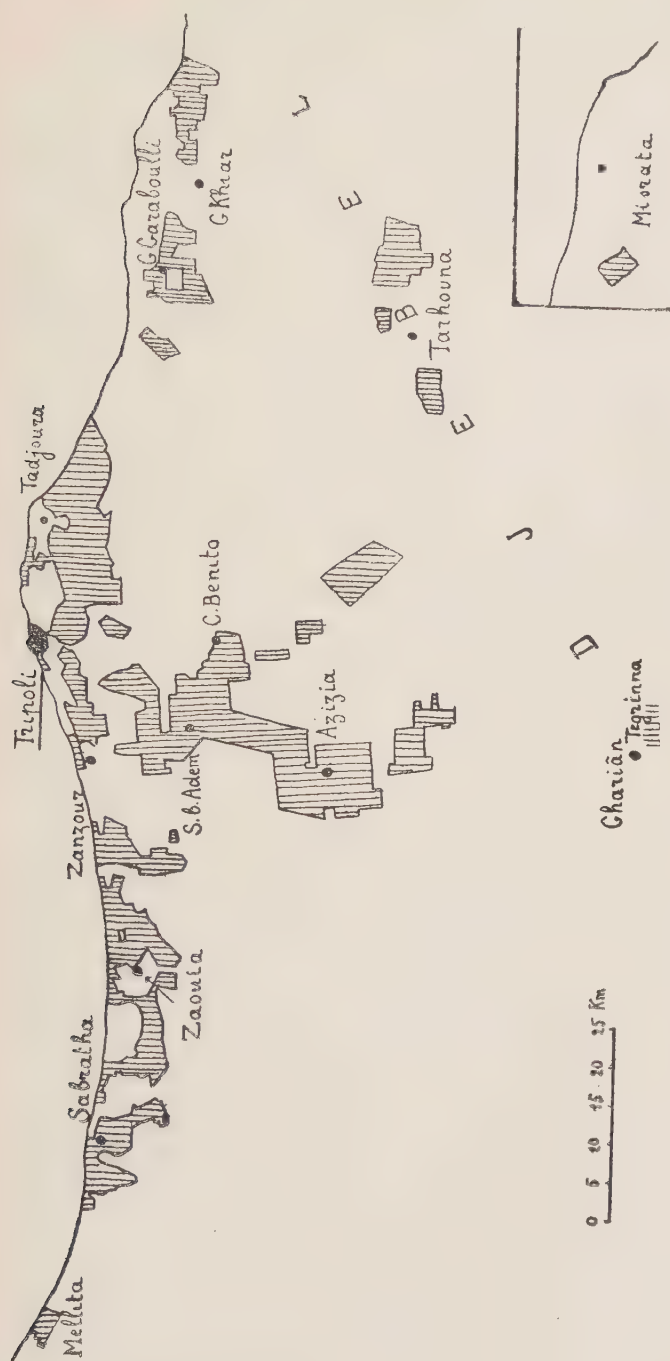
offrir. Or l'occupation de la Libye a été une affaire politique. La colonisation, dans une colonie où l'enracinement d'une fraction de la population métropolitaine est possible, est à la fois un problème économique et un problème démographique. Lequel l'emportera dans l'esprit des gouvernants ?

Si les préoccupations économiques dominent, si la colonisation est considérée comme une affaire, la mise en valeur du pays se fera avec de l'argent et des cadres italiens : les chefs d'entreprise travailleront avec des contre-maîtres et des ouvriers spécialisés de la péninsule, et surtout avec la main-d'œuvre indigène qui est d'un rendement médiocre mais coûte peu. Puis, quand le pays commencera à entrer en production, on pourra organiser une immigration progressive de paysans italiens qui trouveront à vivre dans une région qui ne sera plus un désert et que l'on pourra associer à la vie des entreprises.

Mais l'occupation de la Tripolitaine a été faite pour des raisons politiques et il est évident que la colonie ne paiera jamais les frais énormes de son outillage économique, de l'encadrement d'un immense arrière-pays désertique et de deux coûteuses conquêtes militaires. La colonisation en Tripolitaine ne sera jamais qu'une mauvaise affaire. Aussi peut-on donner le pas à la politique et aux problèmes démographiques sur les questions économiques. Le peuplement marchera de pair avec la mise en valeur qui sera accélérée. Mais cette colonisation sera coûteuse, très coûteuse, et c'est l'Etat qui en fera les frais.

Tel était le dilemme qui se présentait aux dirigeants italiens. Le dilemme d'ailleurs n'avait rien de spécifiquement libyen : la colonisation de l'Algérie a oscillé entre deux conceptions assez semblables et l'Algérie a été une terre d'expérience coloniale qui peut servir à tous. Après une période que l'on peut appeler préliminaire et qui va de 1911 à 1921, les gouvernants italiens ont d'abord adopté la première conception, puis, à partir de 1928, la seconde : il en est résulté, dans les mesures prises et les réalisations, des différences sur lesquelles il faut nous arrêter ⁽¹⁾ : c'est dans les colonies que la théorie et la politique ont l'action la plus forte sur la géographie (carte 4).

(1) [PICCIOLI], 35, 1, 2^e partie, ch. II; SINISCALCHI, 42.



CARTE 4. — CARTE DES TERRAINS CONCÉDÉS AUX COLONS DE TRIPOLITAINE EN 1933

D'après *La Nuova Italia d'Oltremare*, I, pages 414 et suivantes; cette carte-ci a été un peu simplifiée et corrigée. En noir et blanc : terrains concédés.

PÉRIODE PRÉLIMINAIRE (1911-21)

De 1911, date du débarquement des premières troupes italiennes à Tripoli, à 1921, année où le Comte Volpi fut mis à la tête de la Tripolitaine, la colonisation n'a fait que d'insignifiants progrès. La conquête de la colonie a d'abord absorbé tous les efforts; puis sont survenus le repliement des troupes sur la côte et la Grande Guerre; enfin les difficultés politiques de l'après-guerre rendirent difficile la position des gouverneurs.

Cette période n'a cependant pas été aussi stérile qu'on le dit parfois actuellement. Il ne faut pas oublier d'abord que 240 kilomètres de voies ferrées, soit plus des trois quarts des voies actuellement existantes, avaient été construites, qui facilitaient singulièrement les communications. C'est par ailleurs dans les toutes premières années, à l'époque héroïque de la conquête, qu'ont paru les meilleures études agrologiques, œuvre collective de missions de savants envoyées d'Italie. *La Zona di Tripoli*, paru dès 1912, et surtout les deux volumes de *La Tripolitania settentrionale* (1913) et le gros ouvrage collectif : *La missione Franchetti. Il Gebel* (1914). Ces ouvrages, complétés en 1917 par une très précieuse enquête du colonel de Agostini sur *Le popolazioni della Tripolitania*, ont été les bases très sérieuses sur lesquelles les dirigeants ont pu s'appuyer pour prendre d'utiles mesures. Les conditions agrologiques du pays étaient connues avec une suffisante précision et le problème de la colonisation était posé avec justesse. En 1914, d'autre part, l'*Ufficio agrario*, station d'expérimentation agraire, était créé : les études poursuivies par son directeur M. de Cillis, dans des conditions souvent difficiles, confirmèrent les observations des missions.

Malheureusement il n'y avait pas encore de conception nette de la colonisation : en Italie les discussions restaient théoriques et sans portée; on manquait d'expérience et surtout de foi, et à Tripoli les gouverneurs se succédaient beaucoup trop rapidement.

Le problème fondamental de la terre était abordé avec timidité. C'est, on le sait, le problème le plus délicat à résoudre dans les pays occupés par une population dont le nombre est appréciable et dont la civilisation connaît un droit foncier qui, moins précis sans doute que

le nôtre, n'en est pas moins réel. L'administration chercha à délimiter les terres domaniales, celles qui appartiennent à l'Etat, que déjà le gouvernement turc avait partiellement recensées : 9.313 hectares furent délimités de 1912 à 1922, la plupart aux environs immédiats de Tripoli. Là dessus, 3.613 hectares furent allotis, quarante-cinq petits lots furent concédés en 1914-15 (mais par suite des événements on ne put y travailler qu'à partir de 1920), et les autres en 1920-21. Encore les concessions n'étaient-elles que temporaires — pour quatre-vingt-dix ans il est vrai. Le premier décret relatif à la colonisation, pris en 1919, n'eut pas d'effet tangible. On se trouvait en effet dans une impasse : les terres domaniales allaient être épuisées ; on considérait le reste du pays comme propriété privée : dès ses débuts la colonisation serait arrêtée ; certains songeaient même à faire faire des contrats de complant entre des paysans italiens et des propriétaires indigènes.

En 1921 on connaissait solidement les conditions agrologiques du pays, — mais d'un pays qu'il fallait reconquérir, — et le problème de la colonisation paraissait insoluble.

LA COLONISATION ÉCONOMIQUE (1922-1928)

C'est au gouvernement du *Comte Volpi*, débarqué en Libye en juillet 1921, que la Tripolitaine a dû sa « renaissance ». Le Comte Volpi fut vraiment un grand gouverneur : ses vues larges et claires, son esprit d'initiative et de prompt réalisation ont amené à la fois l'occupation d'un pays qu'il fallait reconquérir et l'organisation de la colonie. Pour la première fois le problème de la colonisation fut abordé directement et dans toute son ampleur ⁽²⁾.

Dans l'esprit du Comte Volpi et du Comte Cavazza, alors Directeur de la Colonisation, la colonisation n'était qu'une des faces, la principale, du problème de la mise en valeur de la Tripolitaine, où déjà des indigènes cultivaient intensivement les oasis côtières, tandis que d'autres tiraient un parti plus ou moins grand, par l'élevage et

(2) Sur toute cette période, voir 39, notamment le chapitre 1 de la 3^e partie, et CAVAZZA, 40, pp. 24-41.

la céréaliculture, de vastes surfaces steppiques. La colonisation avait donc un aspect essentiellement économique. La terre serait mise en valeur par des capitalistes italiens aidés de quelques chefs d'équipe et par la main-d'œuvre indigène. La question démographique n'était pas oubliée, mais le peuplement suivrait la création d'un patrimoine agricole : alors seulement on pourrait intéresser les paysans de la péninsule au travail et créer de petites propriétés ; pour l'instant, la petite colonisation n'était possible qu'aux portes de Tripoli, à proximité de son marché et des ressources qu'offrait le voisinage de la ville. D'ailleurs la métropole n'aidant encore presque pas financièrement la colonisation, il ne pouvait être question d'agir autrement. Ces principes administratifs correspondaient avec les conclusions du meilleur agronome de la colonie, M. de Cillis, qui écrivait en 1925 : « L'importation de l'ouvrier agricole italien n'est, ni pour maintenant, ni pour longtemps encore, désirable ni à conseiller » ⁽³⁾.

Mais quelle que fût la théorie, on se trouvait pratiquement dans la nécessité d'avoir de vastes surfaces de terre à mettre à la disposition des Italiens sans heurter trop ouvertement les indigènes. Il n'était pas question de toucher aux oasis ni aux plantations arbustives du Djebel qui faisaient vivre une population relativement dense. Mais dans la Djeffara, des bédouins peu nombreux nomadisaient sur d'immenses espaces. Or, en droit musulman, existe un principe, commode pour les colonisateurs, d'après lequel toute terre non vivifiée, c'est-à-dire qui ne porte ni construction, ni plantations arbustives, appartient à l'Etat : les gens qui y vivent n'en ont que la jouissance. Par décret du 18 juillet 1922 il fut purement et simplement décidé que toutes les terres incultes seraient considérées comme domaniales, sauf preuve du contraire. Et cette décision radicale et habile fut complétée et renforcée par les décrets du 11 avril et du 15 novembre 1923, le premier relatif à la confiscation des propriétés des rebelles et le second à l'expropriation, pour cause d'utilité publique, des terres incultes.

Ainsi le problème foncier était résolu. Une conséquence indirecte de cette solution était de rendre impossible la colonisation libre, tout territoire nu, donc à cultiver, étant proclamé domanial. Le recense-

(3) 39, p. 427.

ment des terres du domaine commença aussitôt : la zone de Tadjoura-Tripoli, la région littorale occidentale, puis l'arrière-pays de Tripoli furent délimités de 1922 à 1925; immédiatement après on procéda au délicat travail de l'allotissement.

La terre trouvée, il fallait établir une charte de la colonisation : ce fut le décret du 10 février 1923. L'Etat concède une terre au colon, soit contre une location annuelle avec possibilité de rachat, soit contre un versement d'une somme équivalente à la moitié du prix de la terre, le colon ne devenant propriétaire qu'après le versement de la seconde moitié et à condition que le bien fût mis en valeur.

La mise en valeur est, en effet, une obligation : « qui a la terre doit la faire produire » ; du reste le prix de vente des terrains domaniaux était inférieur en moyenne à 50 livres l'hectare et les terres concédées n'auraient pas d'impôts fonciers à payer pour une durée de vingt-cinq ans. Ces conditions avantageuses s'expliquent par les difficultés mêmes de la mise en valeur et son intérêt pour la collectivité.

Les candidats durent présenter de sérieuses garanties techniques et financières. On calculait que la mise en valeur d'un hectare coûterait de 1.500 à 3.500 livres et l'on savait que la propriété ne rendrait qu'au bout de dix à quinze ans : des capitalistes seuls pouvaient donc briguer un ou plusieurs lots. D'autre part, le requérant s'engageait à faire certains travaux — puits, logements, écuries, — à planter plus des deux tiers de la superficie en un certain nombre d'années et à employer une ou plusieurs familles italiennes. Dans un nouveau décret du 21 février 1925, on prévoyait la déchéance des concessionnaires qui n'auraient pas rempli leurs obligations et on renonçait aux locations perpétuelles.

La loi de 1923 s'inspirait visiblement des mesures que la France avait prises en Algérie et en Tunisie et qui y avaient fait leurs preuves. Mais il était nécessaire aussi, surtout dans un pays comme la Tripolitaine, de venir en aide aux colons : la mise en valeur du sol de la colonie intéresse la collectivité ; il est juste que celle-ci contribue pour une part au succès. Dans le domaine de l'assistance, rien de spécialement original ne fut créé. Remarquons d'ailleurs qu'il était sage et prudent, du moins pour commencer, d'adopter d'abord des mesures expérimentées ailleurs ; les colonies récentes ont intérêt à ne

pas refaire les coûteuses expériences des autres. Il fut donc décidé que les travaux de lotissement, d'aménagement de pistes ou de construction de routes seraient à la charge de l'Etat. D'autre part l'Ufficio agrario fut réorganisé en 1924 pour que, à côté de son expérimentation agricole, de la propagande fût faite parmi les concessionnaires et parmi les indigènes.

Le plus difficile fut d'aider financièrement les colons par une organisation de crédit. En 1922 il n'existait qu'un comité spécial qui aidait les petits colons malheureux ⁽⁴⁾ : c'était tout à fait insuffisant et un projet de Caisses de colonisation et d'un Crédit agricole et foncier pour la Libye fut présenté à Rome. Il n'eut malheureusement pas de suite. Il fallut alors s'ingénier à trouver une autre formule : le décret du 12 juillet 1923 institua la Caisse d'épargne de Tripoli ; à l'origine cet établissement eut des fonds insuffisants.

Quand, au milieu de 1925, le Comte Volpi quitta la Tripolitaine, la colonisation était organisée. Elle était même déjà en voie de développement : non seulement 58.087 hectares avaient été domania-lisés en plus des 9.313 délimités de 1911 à 1922, mais 31.538 hectares avaient été concédés qui s'ajoutaient aux 3.612 de l'époque antérieure. Malgré des moyens financiers insuffisants l'œuvre était en bonne voie.

Elle fut développée sous la forte impulsion de son successeur, le *Général de Bono* ⁽⁵⁾. Le Comte Volpi avait commencé son œuvre libyenne avant la marche sur Rome d'octobre 1922 et l'avait accomplie, en somme, en dehors du fascisme : le nouveau régime était alors trop absorbé par sa politique intérieure pour pouvoir s'intéresser activement aux colonies et plusieurs parmi les chefs, le Duce en particulier, s'étaient autrefois prononcés contre la politique coloniale. Mais avec le Général de Bono, ancien « quadriumvir » de la révolution, arrivait l'un des grands hommes du fascisme : il put poursuivre en Tripolitaine une politique d'autant plus ferme et hardie qu'il était

(4) Un décret en date du 9 mars 1913 avait déjà autorisé la filiale du Banco di Sicilia à faire des opérations de crédit agraire en Tripolitaine avec le concours de la Banca d'Italia.

(5) *Vigor di Vita in Tripolitania* contient la documentation relative au gouvernement du Général de Bono, actuellement Maréchal et Ministre des Colonies ; cf. *Trip.*

sûr de l'appui du gouvernement central. Celui-ci, d'autre part, maître de la situation en Italie, commençait à s'intéresser d'autant plus à la colonisation qu'il s'y mêlait une question de prestige. La visite de M. Mussolini, en avril 1926, concrétisa cette attitude nouvelle.

Tout en préparant une nouvelle charte, le nouveau gouverneur continua l'œuvre de son prédécesseur et donna un grand développement à la colonisation.

L'organisation du crédit, en particulier, fut améliorée et développée. Les décrets du 18 avril 1926 et du 7 juillet 1927, toujours en vigueur ⁽⁶⁾, prévoient en effet trois types de prêts : le « crédit agricole d'exercice » concerne les cultures annuelles et l'achat de bétail ou de machines ; sa durée est de un à cinq ans et l'intérêt a, selon les années, varié de 6 à 6 1/2 %. Le « crédit pour amélioration agricole », qui a une durée de 15 ans et comporte un intérêt de 6 %, est destiné à faciliter les plantations à rapide cycle de végétation comme la vigne, ou à favoriser des améliorations diverses. Enfin le « crédit foncier-agricole » intéresse les plantations à rendement tardif comme les oliviers et les constructions coûteuses : puits, maisons, etc... ; le crédit a une durée de 30 ans et est remboursable en vingt-cinq annuités au bout de cinq ans : c'est de beaucoup le plus utile ; c'est aussi le plus employé.

D'autre part, l'œuvre de délimitation des terres domaniales s'étendit, durant les trois années 1926-1929 à 95.110 hectares, et 66.615 hectares nouveaux étaient livrés à la colonisation. En même temps les pistes s'amélioraient et tendaient de plus en plus à être remplacées par des routes construites : c'est le long de bonnes routes que presque toujours s'étendaient les concessions ; les colons abandonnaient de plus en plus l'usage des voies ferrées.

En réalité, le bel essor que révélaient les statistiques masquait les grosses difficultés de la colonisation. Les capitaux de la péninsule hésitaient à passer la mer et, en dépit des exhortations de la presse, restaient en Italie.

Ensuite, malgré les progrès de la connaissance du pays, malgré les expériences des directeurs successifs de l'Ufficio agrario, MM. de

(6) Ils ont été seulement complétés — nous le verrons plus loin — et le taux de l'intérêt a légèrement varié. Résumé dans 44, pp. 43-5.

Cillis et Leone, malgré les études du Docteur Fantoli qui conduisaient à une meilleure connaissance agro-météorologique de la colonie, beaucoup de concessionnaires avaient de sérieux déboires : les uns ne présentaient pas les qualités requises, d'autres se trouvaient en face de conditions climatiques et agricoles qui les déroutaient : d'où des tâtonnements, des échecs qui engloutissaient rapidement des capitaux souvent insuffisants. Mais comme les demandes affluaient, le Directeur de la colonisation ⁽⁷⁾ donna la préférence aux Italiens de Tunisie qu'il était allé voir à l'œuvre sur place. L'arrivée en Tripolitaine de gens habitués à des conditions naturelles voisines, sinon semblables, et à la main-d'œuvre indigène a eu, nous le verrons, des conséquences très importantes.

Enfin la découverte de la seconde nappe aquifère et le creusement de puits profonds destinés à utiliser cette nouvelle et remarquable source de richesse n'eut pas, au début, que des résultats heureux. Les dépenses engagées, très fortes et non prévues à l'origine, déséquilibrèrent plus d'un budget.

Ainsi la colonisation se développait au milieu de difficultés très sérieuses et nombreux étaient les colons qui se débattaient dans une situation qui semblait sans issue. Mais c'est le lot de la jeune colonisation de connaître des déboires, et la situation n'était pas tragique. D'ailleurs de nouveaux décrets virent le jour en 1928 qui allaient complètement transformer l'orientation de la colonisation jusque là presque exclusivement tournée vers une mise en valeur lente et difficile. Les lois de 1928 ouvrent une seconde période dans l'histoire de la colonisation italienne en Tripolitaine.

LES LOIS DE 1928 : LA COLONISATION DÉMOGRAPHIQUE

Les décrets fondamentaux du Comte Volpi et les diverses mesures prises ensuite ne portent pas la marque particulière du régime fasciste. Les lois de 1928, préparées, dit-on, à la suite du voyage de M. Mussolini en Tripolitaine, par le « quadriumvir » de Bono et le ministre Federzoni, font entrer la colonie dans un système de concep-

(7) M. Siniscalchi, qui resta à Tripoli jusqu'à la fin de 1933.

tions nouvelles⁽⁸⁾. De plus en plus on considérait la Libye comme un prolongement de l'Italie, comme une province italienne : les discours officiels l'affirmaient. Or, en Italie, la mise en valeur rapide et le peuplement de territoires incultes et marécageux depuis des siècles est au premier plan du programme de renaissance de l'Italie fasciste ; la tendance est aussi de mieux répartir la population et de déplacer la main-d'œuvre des régions surpeuplées vers celles qui le sont moins. Ces « migrations intérieures », cette colonisation active des terres restées incultes dans la péninsule, permettent de maintenir dans le pays les capitaux et la main-d'œuvre qui autrefois s'exportaient trop facilement. La Libye, province italienne de la « quarta sponda », doit donc être elle aussi activement mise en valeur et surtout rapidement peuplée. La conception coloniale s'intègre dans la conception nationale. D'ailleurs il s'y ajoute une question de prestige et de politique : il faut montrer au monde que l'Italie est un peuple colonisateur, qu'elle est digne de la Rome antique, et que ses colonies, pauvres et peu étendues, sont insuffisantes à sa surpopulation et à son activité de grande nation.

C'est ainsi qu'en Tripolitaine les questions politiques et démographiques — elles se confondent d'ailleurs — ont pris le pas sur l'économie. De cette conception nouvelle sont nés la loi du 7 juin 1928 et le règlement ministériel du 30 juillet de la même année qui la complète.

Le principe de la loi est nettement précisé dès l'article premier : « Les terrains du patrimoine domanial en Tripolitaine et en Cyrénaïque sont concédés pour la mise en valeur agricole destinée au peuplement des terres avec des familles de paysans italiens... » Le but est donc le peuplement. Il est précisé plus loin que la main-d'œuvre indigène ne peut être que salariée ou intéressée seulement aux cultures annuelles, ou à l'élevage au pâturage. Or les cultures annuelles, c'est-à-dire essentiellement les céréales, et l'élevage des moutons sont destinés à reculer progressivement et à disparaître presque complètement des concessions vouées à l'arboriculture et au peuplement.

Le pays est divisé en deux groupes de régions, car en dehors d'une zone assez limitée l'installation de nombreuses familles italiennes

(8) 44 contient le texte des décrets et des lois en application en 1929.

deviendrait une gageure. Les précisions sont données sur les plans de colonisation et de lotissement; les acquéreurs peuvent y trouver tous les détails relatifs à la région où ils vont s'installer, en même temps que les principales obligations auxquelles ils devront se soumettre.

La zone destinée à la mise en valeur agricole moyennant le peuplement des terres avec des familles de paysans italiens comprend toute la zone littorale Ouest et Centre, et la région côtière orientale que limitent les immenses champs de dunes qui moutonnent au Sud-Est de Tadjoura et les collines de Homs; elle s'étend aussi sur la région montagneuse de Tarhouna et sur une partie de la Djeffara centrale entre Fondouq ech Chérif et Souq es Sebt. Dans toute cette zone de peuplement, les concessionnaires ont le devoir d'installer au moins une famille italienne par cent hectares; sur la côte, dans certains cas, la proportion peut aller jusqu'au double. Le prix moyen des terres est fixé à 40-50 liras, sauf à Tarhouna, région montagneuse, où il n'est que de 20 à 30 liras.

Les régions situées au Sud de la zone de peuplement appartiennent à la zone dite de mise en valeur agricole, pastorale et industrielle. Elle comprend le littoral de Zliten à Misrata et la Djeffara centrale. Là le terrain ne coûte que 20 à 30 liras l'hectare et il suffit d'installer une famille italienne par trois à quatre cents hectares dans la première région et par cinq cents hectares dans la seconde. C'est qu'avec quelques cultures arbustives dont l'avenir n'est pas certain, l'élevage sera pendant longtemps la principale ressource. D'ailleurs le gouvernement peut aussi faire des concessions pastorales provisoires dont la durée ne peut dépasser dix années: les concessions pastorales ne doivent pas immobiliser de grandes surfaces qui seront peut-être un jour recherchées pour une colonisation moins extensive. Enfin des concessions alfatières ont été également consenties, mais elles ne nous intéressent pas directement ici.

Les garanties demandées aux colons et les obligations qui leur sont imposées sont celles de 1923, mais renforcées et augmentées d'obligations relatives à l'installation de paysans italiens. De sérieuses garanties financières (elles sont énumérées en premier lieu), morales,

politiques et techniques sont exigées des acquéreurs qui doivent résider dans la colonie ou s'y faire représenter. L'acquisition des terres est obtenue soit par le versement immédiat de la moitié du prix d'achat et, dix ans après, le paiement du reste, — soit par le paiement d'une redevance annuelle avec faculté de rachat. De toutes façons, on ne peut devenir propriétaire que si toutes les conditions requises ont été remplies.

Ces conditions sont énumérées dans chaque contrat. En une période qui varie généralement de cinq à sept ans, le concessionnaire doit avoir creusé des puits, construit des réservoirs et des habitations, aménagé une surface variable destinée à l'irrigation et planté une importante surface en arbres. De plus il est obligé d'installer progressivement le nombre de familles italiennes fixé par le contrat, de les loger et de leur assurer du travail. Les ouvriers agricoles doivent être intéressés au travail et le but du concessionnaire doit être, autant que possible, de préparer la constitution de petites propriétés. Les modèles de contrat proposés à titre d'exemple par le gouvernement sont le colonat partiaire, bien connu en Italie où il est pratiqué surtout sous la forme de la « mezzadria » (métayage à moitié), et la location à charge d'amélioration, bien adaptée à l'arboriculture. Le gouvernement recommande aussi deux contrats locaux : l'*enzel*, contrat de vente moyennant paiement d'une rente perpétuelle, et la *mgharsa* : après une mise en valeur en commun où l'un apporte le fond et l'autre son travail, la terre est partagée quand les arbres plantés commencent à produire. C'est la *mgharsa* qui a permis le magnifique développement des plantations d'oliviers de Sfax par l'association du travail indigène et des capitaux français; ce contrat, connu par les indigènes de Tripolitaine, était peu employé. La loi ajoute également que les concessionnaires qui ne rempliront pas les conditions requises seront révoqués, mais que le montant des dépenses utilement faites leur sera remboursé.

Ainsi les obligations et les charges imposées à la colonisation sont très lourdes. Mais le peuplement ayant un intérêt essentiellement national, c'est évidemment l'Etat qui doit en supporter les frais. Les concessionnaires ne peuvent installer plusieurs familles italiennes en quelques années, sans avoir de très grosses dépenses à engager.

D'où la loi du 29 juillet 1928 sur les contributions ⁽⁹⁾ de l'Etat et le règlement gouvernemental du 15 avril 1929 qui la complète et la précise.

Indépendamment de l'aide par le crédit, l'Etat prend à sa charge non seulement les frais inhérents à la formation des centres ruraux, mais une fraction importante des dépenses de mise en valeur et d'installation des familles paysannes. C'est là une innovation qui n'a son égale, à ma connaissance, dans aucun pays colonial et qu'il est intéressant d'examiner d'un peu près.

Voici quel est le pourcentage des dépenses que prend à sa charge le gouvernement :

- 15 à 30 % pour les constructions et 10 à 20 % pour les travaux de clôture.
- 25 à 50 % pour la construction des puits, citernes, réservoirs, abreuvoirs et tous les travaux relatifs à l'eau.
- 20 à 30 % du prix d'achat, augmenté des frais de transport jusqu'à Tripoli, des machines agricoles et autres reconnues utiles.
- 30 à 50 %, avec un maximum de 8.000 livres, pour l'installation rationnelle d'une magnanerie.
- 30 à 50 % également pour l'aménagement de voies « vicinales » par des colons associés.

D'autre part le gouvernement donne :

- de 1.000 à 1.500 livres par hectare irrigué, avec ses canalisations et ses réservoirs;
- de 200 à 300 livres par hectare de terrain sérieusement défoncé et planté d'arbres ou de vigne; 400 livres s'il s'agit d'oliviers, avec un supplément de 50 livres s'il s'agit d'une région buissonneuse et de 150 livres en terre marécageuse;
- de 300 à 500 livres par hectare de dunes reboisées (art. 2).

(9) Je traduis l'italien « contributi » par contribution, bien que ce mot ait parfois en français un sens opposé.

Des contributions sont également prévues, mais non fixées, pour favoriser l'élevage du gros bétail, des vers à soie, des abeilles et des bêtes de basse-cour (art. 4).

Enfin le pourcentage attribué sera d'autant plus important que la concession sera bien tenue et que les difficultés y seront plus grandes ; mais il sera surtout en relation avec le nombre de familles paysannes installées et la teneur des contrats de travail : la préférence est toujours donnée à ceux qui ont pour but la création de petites propriétés.

Le 1^{er} mars 1929, un nouveau décret permettait aux concessions antérieures à 1928 de jouir également de la loi sur les contributions, à condition, bien entendu, que leurs possesseurs se soumettent aux obligations des lois de 1928, en particulier aux articles qui concernent le peuplement. En fait, tous ont fini par accepter les conditions nouvelles, même les plus hostiles à l'emploi immédiat de la main-d'œuvre italienne, parce qu'ils y ont trouvé leur avantage. Les contributions se montent en pratique à 25 à 30 % des dépenses : si l'on ajoute que les prêts de la Caisse d'épargne peuvent atteindre jusqu'à 50 % de la valeur du fond, on se rendra compte que l'aide financière directe ou indirecte de l'Etat est extrêmement importante. Il m'a été répété de différents côtés, par les personnes les plus compétentes, que la loi sur les contributions avait sauvé la colonisation. Aucun pays colonisateur n'a fait autant de frais, de propos délibéré, pour mettre en valeur et peupler une colonie.

LES EFFETS ET LES RÉSULTATS DES LOIS DE 1928

Les lois de 1928, faites sous le proconsulat du Général de Bono, ont été mises en application par son successeur, le *Maréchal Badoglio*, nommé gouverneur de Libye en décembre de la même année. Ayant à appliquer dans des circonstances difficiles une loi très délicate, le Maréchal, qui s'est intéressé de très près à la colonisation et aime à rappeler ses origines paysannes, a montré beaucoup de prudence et de mesure.

Il commença par une révision générale des cadres : il était nécessaire d'examiner la situation de chaque colon avant que l'Etat ne lui imposât de nouvelles charges et ne lui apportât une aide financière importante : ceux qui n'avaient pas des moyens techniques suffisants

ou dont les ressources étaient beaucoup trop faibles furent expulsés; d'autres virent l'extension de leur concession réduite. Il s'agissait là d'une œuvre patiente et sans éclat, mais qui avait le mérite de consolider sérieusement la situation générale.

D'autre part on continua à distribuer des concessions; mais la crise économique mondiale a obligé le gouvernement à ralentir beaucoup le mouvement. Par ailleurs il a entrepris avec prudence une œuvre de petite colonisation, dite démographique, faite sous son contrôle plus direct et dans des conditions assez particulières: ce sont les pénitenciers agricoles, l'entreprise des miliciens fascistes de Souani ben Adem et surtout la culture du tabac par des paysans des Abruzzes à Tegrinna, sur le Djebel, au voisinage de Ghariân.

A la fin de l'année de 1933, époque du départ du Maréchal Badooglio, que remplace aujourd'hui l'ancien ministre de l'Air, le Maréchal Balbo, les résultats généraux de l'œuvre de colonisation, entreprise en somme depuis 11 ans, étaient les suivants ⁽¹⁰⁾:

202.827 hectares avaient été domanialisés (dont 40.317 durant les cinq dernières années);

109.858 hectares étaient livrés à la colonisation (dont 29.696 de 1929 à 1933);

53.946 hectares étaient mis en valeur par culture irriguée ou par culture sèche arbustive;

513 colons, dont 135 propriétaires, étaient en plein travail; ils utilisaient environ 1.300 familles de paysans italiens, tandis que 230 autres cultivaient le tabac à Tegrinna. 1.530 familles paysannes, soit environ 7.000 à 7.500 personnes, vivaient de la culture du sol, — presque toutes arrivées dans la colonie depuis 1929.

Il faut noter que ces beaux résultats étaient obtenus malgré les trois dernières années de crise. On peut ajouter aussi que les communications étaient de plus en plus facilitées par le prolongement de la voie ferrée d'Azizia au pied du Djebel Ghariân (1928-1929) et surtout par

(10) Chiffres dans *Tripolitania economica*, à la fin de la revue *Trip.*, janvier 1934 et janvier 1933.

l'aménagement d'excellentes routes macadamisées qui tendent à rendre de plus en plus inutiles les petits trains mal commodes et peu nombreux.

Mais les résultats de la seule colonisation, surtout l'installation des familles de paysans, avaient coûté très cher. On calculait à la fin de 1932 que les contributions versées par l'Etat étaient de :

1.806 livres par hectare mis en valeur dans les petites concessions
(moins de 75 hectares);

828 livres par hectare mis en valeur dans les concessions moyennes
(de 75 à 400 hectares);

572 livres par hectare mis en valeur dans les grandes concessions
(plus de 400 hectares).

C'étaient les petits concessionnaires qui avaient le plus travaillé puisqu'à cette date ils avaient cultivé 71,5 % de leurs lots, tandis que la surface mise en valeur était de 58,8 % dans les concessions moyennes et de 40,8 % dans les plus grandes. Le travail du petit colon est donc le plus rapide mais c'est celui qui, de beaucoup, coûte le plus cher à l'Etat.

Or cette aide, dont tout le monde reconnaît l'importance, a été considérée par beaucoup comme encore insuffisante. Dès le 13 décembre 1930 un décret établissait un prêt « de manutention » destiné à permettre aux colons de faire face aux dépenses d'entretien des plantations à rendement tardif : il montait à 130 livres par hectare d'arbres plantés et à 200 livres par hectare de vigne; ces chiffres furent portés ensuite à 180 et 280 livres (décret du 5 mai 1932). Enfin, par décret du 15 avril 1933, un prêt agraire spécial, sans intérêt et amortissable en 15 ans, était consenti — dans la mesure des fonds disponibles — pour permettre aux agriculteurs d'attendre l'entrée en production de leurs plantations : il leur est avancé annuellement cent livres par hectare de terre plantée en oliviers, en amandiers ou en vigne. Pour empêcher les abus, le décret du 30 novembre 1933 et plusieurs autres décrets ultérieurs précisent les conditions techniques que doivent présenter les concessions pour pouvoir jouir des différents prêts.

Ainsi la colonisation selon les lois de 1928 s'est révélée efficace, malgré la crise : de grandes surfaces sont cultivées où vivent et tra-

vaillent de nombreuses familles italiennes. Ces résultats sont payés très cher par l'Etat; cependant celui-ci se préoccupe de plus en plus de la question du peuplement : « la colonisation démographique progressive », qui a été inaugurée en mars 1933 et dont il sera question plus loin, accuse cette tendance; c'est aussi, semble-t-il bien, celle de l'actuel gouverneur le *Maréchal Balbo*.

CHAPITRE II

PROBLÈMES AGRICOLES

1° LES CULTURES SÈCHES

La Tripolitaine septentrionale fait partie de ces régions steppiques, déjà très sèches, où les hommes se trouvent aux limites extrêmes du domaine de l'agriculture. Aussi la colonisation se présente-t-elle d'abord comme un problème de technique agricole. Et comme l'irrigation ne s'étendra jamais que sur des surfaces restreintes, la mise en valeur de la Tripolitaine n'est possible qu'en pratiquant les plus rigoureuses méthodes du *dry-farming*. Il est absolument nécessaire de rendre le sol apte à absorber le maximum d'eau de pluie et d'humidité atmosphérique et à s'opposer à tout prix à une évaporation qu'accélèrent, à certaines époques, les vents violents ou les chaleurs torrides. Les terres du pays, sablonneuses et très légères, se prêtent heureusement très bien, on l'a vu, à un travail facile, et il est relativement aisé d'y rompre la capillarité par l'entretien d'une couche superficielle meuble.

Le facteur technique est donc un élément essentiel de la réussite de la colonisation. Actuellement, à défaut de données agro-météorologiques très précises, on ne peut juger de la valeur exacte des diverses régions colonisées que par l'aspect des concessions; mais l'aspect des concessions dépendant surtout, actuellement du moins, du travail accompli, il est encore difficile de dire si telle zone où travaille un bon noyau de colons est vraiment plus favorable que telle autre où l'on voit les oliviers et les amandiers plus chétifs et les céréales plus maigres. Cette diversité due au travail humain tend d'ailleurs à s'effacer progressivement au fur et à mesure de la généralisation des bonnes méthodes de travail.

Au début, la plupart des colons ne donnaient pas à la terre avide de travail les soins nécessaires: beaucoup, par exemple, plantaient les jeunes arbres dans de simples trous, sans labourer l'ensemble de

la superficie plantée, tout comme ils l'auraient fait dans l'Italie du Nord ou du Centre. Des Siciliens cependant, habitués à des régions assez semblables, savaient mieux cultiver. Or les techniciens agricoles eux-mêmes ont été parfois embarrassés pour donner des conseils : dans les premières années, il y eut quelque flottement dans leurs directives.

L'arrivée d'un assez fort contingent d'Italiens de Tunisie, encouragés, on l'a vu, par la Direction de la colonisation, a fait faire à l'agriculture tripolitaine les progrès indispensables. Beaucoup étaient originaires de l'Italie méridionale et de la Sicile : plusieurs décades de laborieux travail en Tunisie, le contact avec des vigneron du Midi de la France, la connaissance des méthodes sfaxiennes de travail de l'olivier et des magnifiques résultats obtenus par les planteurs français, il n'en fallait pas plus pour assurer aux « Tunisiens » une évidente supériorité technique sur les colons frais émoulus d'Italie. On comprit alors l'importance capitale du travail fréquent et répété de toute la surface cultivée ou plantée ; dès lors on vit un peu partout les charrues passer et repasser entre les jeunes arbres et les façons superficielles au cultivateur ou à la « *maâcha* » ⁽¹⁾ sfaxienne se multiplier. Peu à peu il apparut évident qu'une bonne culture valait un arrosage et qu'il était moins coûteux de pulvériser la terre superficielle et d'en supprimer toute mauvaise herbe que de transporter des bidons d'eau à dos de chameau ou sur des charrettes.

De même que la Tunisie a profité de l'expérience algérienne, la Tripolitaine a tiré parti des progrès accomplis par l'agriculture tunisienne. L'installation, à l'Est de la Petite Syrte, de cinquante à soixante familles originaires de la Régence voisine a épargné à la jeune colonie italienne de coûteux tâtonnements.

Il serait injuste, pourtant, de ne pas faire état des très grands services qui ont été rendus à la colonisation par l'Office pour les services agraires de la Tripolitaine, auquel s'attachent les noms de MM. de Cillis et Leone ⁽²⁾. Sa section d'expérimentation agraire possède

(1) La *maâcha* est formée par une lame subhorizontale, large de soixante centimètres, adaptée à un bâti de charrue élémentaire : elle pulvérise le sol superficiel et coupe le chiendent.

(2) DE CILLIS, 47.

aux portes de la capitale, à Sidi Mesri, une très belle station expérimentale qui couvre environ 70 hectares; elle comprend une vaste pépinière pour le boisement des dunes, un champ d'expérience à Castel Benito et un verger expérimental à Ghariân. La très belle œuvre de boisement des dunes mériterait une mention particulière si elle ne sortait un peu de notre sujet. L'Office pour les services agraires a aussi une section phytopathologique et une section zootechnique; cette dernière est installée à côté de Sidi Mesri; elle possède aussi un terrain à Castel Benito et une station céréalico-pastorale près de Tarhouna.

L'OLIVIER

C'est l'olivier qui transformera le paysage tripolitaïn : ce sont les olivettes aux formes géométriques qui en habilleront un peu les stepes nues ⁽³⁾. L'olivier est en effet particulièrement adapté au sol et à la faible pluviométrie; de plus, il résiste au vent et supporte assez bien les fortes chaleurs; enfin sa culture est relativement facile. La constitution d'une olivette plus ou moins vaste apparaît comme le but essentiel de chaque concessionnaire et les autres cultures ne sont que des cultures d'attente ou d'appoint. Les beaux oliviers que l'on cultive encore sur le Djebel, les vestiges d'olivettes antiques que l'on peut voir près de la côte (en arrière de Sabratha par exemple où les colons retrouvent les trous creusés dans la croûte calcaire voisine de la surface) et les quelques jardins secs des indigènes confirment les aptitudes à l'oléiculture d'une partie au moins de la Tripolitaine septentrionale. Quelques Italiens, sceptiques ou découragés par des débuts trop lents ou trop difficiles, sont allés reprendre espoir à la vue des belles olivettes sfaxiennes qui ont grandi dans un milieu semblable et peut-être encore plus défavorable.

Dès l'origine se sont posées deux grosses questions : celle des variétés à choisir et celle des travaux de préparation du sol et d'entretien. L'accord s'est à peu près fait sur la seconde tandis que la première est encore l'objet de fortes discussions, même chez les gens les plus avertis des choses agricoles.

(3) DE CILLIS, 45 et 46; VIVOLI, 55.

Dans un milieu malgré tout différent de l'Italie, même de l'Italie méridionale, la prudence eût peut-être conseillé de commencer par les variétés locales : l'Enduri des oasis produit de petits fruits riches en huile semblables au Chemlali sfaxien ; les variétés du Djebel Msel-lata donnent d'excellents résultats malgré une culture médiocre ; de même certaines variétés au moins du Djebel Ghariân. D'autre part, les indigènes de l'Afrique du Nord ont l'habitude de planter par souchets et non par semis ; leur expérience peut n'être pas négligeable : la forêt sfaxienne s'est faite avec des souchets de Chemlali.

Cependant presque tous les colons italiens ont planté et plantent encore des oliviers de variété nationale obtenus par semis dans des pépinières. Pourquoi ont-ils couru ce double risque ?

C'est d'abord qu'il leur était difficile de se procurer de nombreux souchets indigènes ; bien des concessions sont trop éloignées des oliveraies du Djebel ou des oasis, et de toutes façons les arbres du pays étaient trop peu nombreux pour satisfaire aux demandes des colons ⁽⁴⁾. Or, ceux-ci étaient obligés, par leurs contrats, de planter rapidement de grandes surfaces. Quelques-uns cependant ont fait venir des souchets sfaxiens ; mais beaucoup arrivaient complètement secs et d'ailleurs, devant le massacre des oliviers de la Régence, le gouvernement tunisien dut interdire l'exportation des souchets. La plupart des colons n'eurent donc d'autre ressource que l'adoption presque générale d'arbres italiens.

Ceux-ci avaient et ont encore presque toujours nettement leur préférence. Les petites arbres de pépinière qu'ils ont plantés ont cependant du mal à partir avec leur tronc grêle, leur enracinement insuffisant, et leur développement est relativement lent. Mais ce sont des arbres de leur pays, ils les connaissent et ils les plantent comme ils ont l'habitude de le faire chez eux. Préférer en principe les variétés et les méthodes de son pays est une faiblesse aussi naturelle que dangereuse qui a coûté bien des déboires aux colons français d'Algérie et de Tunisie.

Il faut souhaiter qu'il n'en soit pas de même en Tripolitaine. Mais quand on voit, dans des steppe arides et brûlées par le soleil et le guibli, de petits oliviers dont on a vu les frères aînés couverts de

(4) Un décret interdit d'abattre un olivier sans le remplacer par un jeune.

mousse dans les régions les plus humides de la Toscane, on ne peut se garder d'un certain scepticisme. Or ce sont justement les variétés toscanes (Frantoio, Leccino, Moraiolo, etc...) qui ont été adoptées partout : la principale raison est que seuls les pépiniéristes de Toscane étaient organisés pour satisfaire aux commandes urgentes de milliers de jeunes plants. Les oliviers toscans sont des arbres excellents en Italie et ils végètent bien en Tripolitaine ; mais la floraison et la fructification se feront-elles toujours normalement dans un pays si différent ? Déjà, dans les plus anciennes concessions de la côte, on croit observer que les variétés indigènes résistent mieux à la sécheresse. La question n'est pas de discuter la supériorité évidente de l'olivier italien sur l'olivier tripolitain, mais bien de savoir comment se comportera l'olivier de la verte Toscane dans les steppes arides de l'Afrique. C'est l'inconnue qui pèse sur l'avenir de l'oléiculture en Tripolitaine : or le destin de la colonisation est lié à celui de l'olivier et il faut vingt ans à l'olivier pour être en pleine production !

En attendant on est maintenant à peu près d'accord sur les soins à lui donner. Les arbres, disposés en carrés, à 18 ou 20 mètres de distance sur la côte et à 20-25 à l'intérieur (ils sont à 24×24 à Sfax), sont plantés dans de grands trous approchant un mètre cube ; ils sont arrosés durant la première année ; puis on fait des labours en ligne de part et d'autre des rangées d'oliviers et on maintient la terre meuble ; s'il y a des touffes de jujubier, il faut les enlever immédiatement car ses racines profondes épuisent le terrain et aspirent toute l'humidité. Les lignes labourées iront en s'élargissant et se rejoindront la troisième ou la quatrième année.

En pratique, cependant, les travaux laissent souvent à désirer : autrefois surtout, notamment dans les petites concessions voisines de Tripoli, les arbres étaient trop serrés ; des colons plantent encore trop hâtivement et sur des terrains insuffisamment préparés, avec l'espoir d'avoir droit plus rapidement aux contributions ou à un prêt de la Caisse d'épargne ; on peut voir aussi, assez exceptionnellement il est vrai, des olivettes croître irrégulièrement au milieu de touffes énormes de jujubier : l'arrachage d'un gros jujubier avec ses formidables racines est aussi onéreux qu'indispensable ; enfin, assez fréquemment et faute d'argent, le travail de la terre est plus ou moins insuffisant,

Quelques concessionnaires ont l'habitude d'arroser les arbres, soit au moyen de bidons portés par des chameaux, soit avec des conduits souterrains et des tubes mobiles. Certains veulent activer ainsi la période de production; d'autres y voient une simple précaution en prévision des périodes de sécheresse exceptionnellement prolongées. Il est évident que l'arrosage favorise la croissance des arbres et plus tard la production des fruits; mais il n'est pas du tout certain que les frais d'arrosage soient payés un jour par le rendement des oliviers. Faire de la culture sèche avec l'obligation d'aider les plantes par plusieurs arrosages annuels n'est-il pas une opération anti-économique? C'est la question qui se pose dans la région de Misrata où les terres, un peu lourdes pour la faible pluviosité, ne semblent pas susceptibles d'être mises en valeur par le seul dry-farming.

L'AMANDIER ET LA VIGNE

Les amandiers, qui parfois forment des plantations spécialisées, sont le plus souvent associés aux oliviers; on les intercale entre les oliviers, généralement sur une seule ligne, pour laisser des espaces suffisants à la culture intercalaire des céréales. Les amandiers sont très bien adaptés aux conditions naturelles: ceux qu'on peut voir, mal soignés, dans des jardins secs indigènes sont généralement très beaux. Ils sont cependant très sensibles aux vents violents et aux abaissements de température à l'époque de la floraison: de plus ils souffrent du voisinage trop immédiat de la mer. Mais ils ont le grand avantage de porter des fruits la cinquième année, d'entrer en pleine production au bout de sept à huit ans et d'augmenter les contributions du gouvernement. Comme ils profitent des façons données aux oliviers et que les semis d'amandes amères, puis les greffes entraînent d'assez faibles dépenses, l'association des amandiers aux oliviers est une opération à peu près gratuite. Au bout de vingt à vingt-cinq ans, quand l'olivette sera en pleine production, les amandiers seront arrachés.

Fréquemment aussi on associe la culture de la vigne à celle des oliviers⁽⁵⁾: le travail du sol profite à la fois aux deux cultures et la

(5) MAUGINI et FERRARA, 54.

vigne a le gros avantage d'entrer en production au bout de deux ou trois ans. Les vignobles spécialisés ne sont pas rares aux environs de la capitale. Mais la vigne est-elle bien adaptée au pays ? La plupart des colons ont grande confiance en elle et la fraîche verdure des vignobles, l'été, leur belle végétation, est une joie pour les yeux. Si le sol n'est pas trop pauvre en calcaire et si le sous-sol argileux retient l'eau la production même est intéressante. Mais la culture de la vigne restera forcément limitée à la seule région littorale; encore a-t-elle à souffrir beaucoup du guibli qui, il est vrai, élimine les autres maladies; les jeunes plants craignent aussi beaucoup les vents de sable: les Tunisiens ont apporté l'usage des semis d'orge en ligne qui font des brise-vent appréciables au début. Mais la culture de la vigne devient impossible dès que l'on s'éloigne de la côte et que les températures d'été deviennent suffocantes.

Les variétés sont très nombreuses: l'Alicante et le Carignan dominant comme vigne à vin; les raisins de table sont le Zebibbo, le Chasselas, le Muscat; la Sultanina donnera de bons raisins secs. La culture est presque toujours bien faite: l'Italien est un vigneron né. Les plants sont espacés et taillés très bas, comme on le fait en Sicile et en Tunisie où la taille sicilienne a été améliorée. Les boutures viennent d'Italie ou de Tunisie; elles proviennent aussi maintenant de la taille des plants locaux. Il ne pouvait être question d'adopter des espèces indigènes: on sait que les musulmans, auxquels l'islam interdit la consommation des boissons fermentées, n'ont pas de vignoble. Les magnifiques plants, très arrosés, qui enlacent les arbres des oasis ou y forment de magnifiques tonnelles et dont l'origine est très variable, ne produisent que du raisin de table. Nous verrons plus loin que le problème de la vigne n'est pas tant agricole que social et économique.

Oliviers, amandiers, vigne: telles sont les trois plantes que l'on peut voir à peu près exclusivement, alignées à perte de vue dans les concessions en dehors des surfaces irriguées. Quelques autres cependant ont attiré l'attention de certains colons, soit à cause de leur rusticité, soit à cause de leur utilité. Ainsi les caroubiers, qui ont le défaut de pousser lentement et de ne produire qu'au bout de douze à quinze ans, mais dont les fruits peuvent être un précieux appoint pour l'alimentation des chevaux et des mulets. Pistachiers et figuiers

sont beaucoup plus rares : cependant les figuiers des jardins arabes paraissent vigoureux. Le figuier de Barbarie (*Opuntia*), si employé dans la clôture des jardins de la Tunisie orientale et si utile à l'alimentation de la main-d'œuvre indigène, a encore peu attiré l'attention des Italiens ; mais il semble bien qu'il soit destiné à souffrir des très fortes chaleurs d'été. Par contre et jusque vers 1929, les mûriers ont eu la faveur des colons : ils végètent bien sur la côte et bien des gens du Veneto, habitués à l'élevage du ver à soie, projetaient la construction de magnaneries. La chute effroyable des prix de la soie brute naturelle et la concurrence de plus en plus victorieuse de la soie artificielle ne permettent pas d'espérer une autre utilisation des mûriers plantés que l'emploi du feuillage comme fourrage.

LES CÉRÉALES

La culture des céréales est à peu près l'unique culture annuelle dont on puisse espérer quelques résultats. Malgré la pauvreté du sol, le guibli, l'insuffisance et surtout l'irrégularité des pluies, il n'est pas impossible d'en tirer quelques bénéfices. Mais la céréaliculture ne peut être considérée que comme une culture d'appoint ; elle ne peut supporter à elle seule les frais d'un défrichement sérieux, dans une région à jujubier par exemple ; le blé et l'orge ne sont semés qu'en bandes entre les files d'oliviers ou d'amandiers et ces bandes sont appelées à se rétrécir, puis à disparaître quand les arbres auront atteint un certain développement.

En effet, pour être à peu près assuré d'avoir un résultat passable tous les ans, il serait utile de ne semer qu'avec une rotation : jachère — jachère cultivée — céréale, c'est-à-dire une année sur trois. D'autre part il est nécessaire d'adopter des variétés précoces : l'orge local, que l'on appelle en Tunisie orge de Tripoli, est mûr en plaine entre le premier et le 15 mai ; le blé, qui n'arrive à maturité que trois à quatre semaines plus tard, est beaucoup plus exposé aux guibli du printemps : des variétés très précoces comme le Mentana paraissent assez adaptées. Enfin il faudrait pouvoir semer toujours assez tôt, mais les pluies d'automne, souvent très tardives, ne le permettent généralement pas. Naturellement il est nécessaire de semer très clair et la réussite des brise-vent d'orge pose le problème de la culture en

lignes espacées. On sait d'autre part que des fumures, même légères, sont un gros danger en pays aride; d'ailleurs les rendements, forcément très faibles, ne peuvent en supporter les frais.

Ce n'est qu'avec l'orge qu'on est assuré d'avoir toujours au moins quelques épis à ramasser. L'orge seul, en effet, supporte mieux que le blé, le climat et la pauvreté du sol; sa précocité est un gage de réussite et sa paille est plus précieuse que celle du blé. Très peu de colons font la rotation précédemment indiquée, soit qu'ils n'en aient pas encore compris l'intérêt, soit qu'ils aient été absorbés par la culture arbustive: beaucoup en effet font de la culture indirecte avec des paysans italiens ou des indigènes.

La question de la culture du blé, céréale trop exigeante et insuffisamment précoce, n'est pas du tout au point, d'autant plus que le blé dur indigène est sujet à la rouille. Peut-être l'adoption et l'amélioration des variétés très précoces et résistantes à la rouille et à la verse comme le Mentana permettront-elles un jour à la culture du blé d'avoir les mêmes espoirs que la culture de l'orge. Mais actuellement il est triste de voir des colons, dont la situation de début est forcément difficile, s'obstiner à vouloir produire du blé, hypnotisés par les résultats d'une année exceptionnelle. L'étude du problème doit être laissée aux pouvoirs publics: un champ d'expérience a été installé à Castel Benito, dans une région légèrement argileuse et propice — en bonne année — à la culture du blé

L'avoine ne donne pas de résultats plus mauvais, mais il faut la couper avant maturité pour éviter l'égrenage et sa vente aux indigènes qui l'ignorent n'est pas possible. Des essais de cultures de lin pour la production de la graine ont donné quelques résultats. Mais le lin, comme l'orge ou le blé, ne peut être qu'une culture intercalaire et d'intérêt secondaire.

2° LES CULTURES IRRIGUÉES

Les Italiens avaient mis de grands espoirs dans les cultures irriguées, notamment après la découverte de la deuxième nappe aquifère qui est très abondante et légèrement sous pression. Mais beaucoup ont eu des déboires qui tiennent les uns à l'économie et les autres à la culture. Malgré le double avantage de la richesse et du bon

marché de l'eau et de la possibilité de produire des primeurs plus précoces encore que celles de Sicile et de l'Afrique française du Nord, les conditions naturelles de la Tripolitaine ne sont pas très favorables aux cultures irriguées, notamment vers l'intérieur où, au surplus, la profondeur croissante des eaux entraîne de gros frais.

Il a été question précédemment de la brutalité des changements climatiques et des sautes de température : tantôt elles provoquent la floraison et la nouaison des fruits hors saison ; tantôt elles abîment, en février surtout, des plantes délicates comme les tomates. Ensuite les chaleurs de l'été font monter trop vite les végétaux et réduisent l'époque de production à l'automne, à l'hiver et au début seulement du printemps. Enfin le guibli peut dessécher le pollen des fleurs des arbres fruitiers et arrêter le développement de l'ovaire ; d'où l'obligation, comme pour la céréaliculture, d'avoir des variétés précoces dont la floraison ait lieu au plus tard à la mi-avril. D'autre part, sur le littoral même, les vents marins sont nettement défavorables à certaines plantes.

L'obstacle le plus grave est certainement le vent : froid ou chaud il est trop souvent violent et desséchant. Mais l'obstacle n'est pas insurmontable et les Italiens l'ont affronté avec méthode et expérience ⁽⁶⁾ ; le gouvernement a lui-même planté de longues files d'eucalyptus le long des routes. Les colons ont aussi souvent bordé leurs propriétés et leurs principaux chemins avec des eucalyptus : les variétés *Rostrata* et *Resinifera* poussent très vite et fournissent rapidement une précieuse provision de bois, mais leurs racines sont très envahissantes. Une barrière de cyprès forme un obstacle à peu près infranchissable au vent, mais leur croissance est lente et les racines sont également assez épuisantes pour les cultures voisines. Des expériences ont été faites avec le ricin ⁽⁷⁾ et le myoporum dont la croissance est rapide ; mais leurs racines sont encore dangereuses et le ricin a perdu de son intérêt depuis la baisse des cours des graines. Les meilleurs résultats sont obtenus avec le tamaris (*Tamarix articulata*) qui, avec un peu d'eau, se développe admirablement ; en

(6) LEONE, 48.

(7) I. BALDRATI, *Il ricino e la sua coltivazione ed utilizzazione nelle colonie italiane*, Rass., 1933 (avec bibliographie).

deux ou trois ans on peut avoir une magnifique haie, un vrai mur; de plus le tamaris résiste aux vents salés de la mer et ses racines ne portent pas tort aux cultures voisines. Les haies de tamaris se généralisent de plus en plus et partagent en carrés ou en rectangles les surfaces irriguées. Les talus de terre ou « tabia », les nattes mobiles sur piquets en claies de roseaux ou en palmes fixées sur fil de fer, les roseaux, le *Pennisetum purpureum* qui en six mois monte à trois mètres, parfois aussi le guettaf (*Artiplex halimus*) forment des brise-vent commodes pour la première année d'irrigation ou pour les pépinières. La force mécanique du vent a donc été combattue avec méthode et succès.

Il est par contre bien difficile de lutter contre la pauvreté du sol : le fumier naturel est très rare, les engrais chimiques, qui coûtent cher, sont dévorés par la terre trop meuble; la culture de légumineuses, l'enfouissement de fèves au moment de la floraison peuvent cependant enrichir le sol en azote.

De plus les cultures irriguées exigent des soins très minutieux et attentifs : il y faut des spécialistes. Beaucoup d'Italiens connaissent l'irrigation, mais il en est trop qui irriguent à tort et à travers; la terre est heureusement assez légère pour corriger souvent les abus ou les fautes d'irrigation.

Enfin ces cultures exigent des travaux relativement coûteux d'aplanissement du terrain, de pompage et de distribution d'eau. Fort heureusement la région est assez plate pour que l'aplanissement du sol, qui doit être presque parfait, avec une pente très légère, puisse se faire sans déplacer un trop grand nombre de mètres cubes de terre. Fort heureusement aussi le pompage de l'eau n'est pas trop onéreux par suite de la remontée des eaux de la seconde nappe, la plus riche et la plus précieuse, au niveau de la première.

La plupart des concessions ont généralement un ou plusieurs puits ordinaires permettant de puiser l'eau nécessaire à l'arrosage des jeunes plants et à l'alimentation du bétail, et un ou deux, parfois trois ou quatre forages qui atteignent la seconde nappe et l'utilisent pour l'irrigation. L'eau est remontée autant que possible par des moulins à vent métalliques capables de fournir, par bon vent, de cinq à huit mètres cubes à l'heure. Mais l'irrigation nécessite toujours l'adjonction d'une pompe à moteur. Les voisins immédiats de Tripoli utili-

sent le courant électrique, mais la commodité ne compense pas les dépenses; quelques grandes concessions fabriquent elles-mêmes leur électricité, généralement à grands frais. Presque toutes les pompes sont actionnées par un moteur à explosion ou à huile lourde : ces derniers sont plus robustes et beaucoup plus économiques.

La station de pompage est signalée par une petite construction cubique qui abrite le moteur. Souvent un moulin métallique, qui double le moteur, se dresse tout à côté. A quelques mètres, un ou deux grands réservoirs en ciment capables de contenir de 60 à 100 mètres cubes d'eau, d'où partent des canaux à ciel ouvert ou des tubes enterrés : les uns mènent à d'autres réservoirs, d'autres vont porter l'eau à un hectare voisin sans danger d'évaporation, ni d'infiltration. L'usage des canaux à ciel ouvert en briques et surtout en ciment est absolument général.

L'irrigation est donc à la fois, surtout pour un débutant, coûteuse et délicate. Aussi les avis sont-ils encore très partagés sur l'importance relative des diverses cultures irriguées. Mais la préférence de presque tous va aux arbres, mieux protégés par leurs racines profondes et leur nature même contre les inconvénients du climat que les plantes herbacées.

Les cultures maraîchères demandent trop de soins ⁽⁸⁾ et sont trop délicates, en effet, pour pouvoir prendre une grande extension. Elles se sont cependant développées sur la côte et en particulier aux environs de Tripoli, seul centre de consommation important et seul port d'exportation de la colonie. Les légumes les plus variés sont cultivés au cours des diverses saisons, sauf en été, pour l'alimentation du marché de la capitale. Mais pour la production de primeurs destinées à l'exportation, on ne peut cultiver que les plantes les mieux adaptées au climat et surtout au sol léger : les pommes de terre réussissent bien, de même les haricots, les petits pois, les courgettes et les melons; la culture des asperges pourrait se développer; celle des tomates reste délicate. Bien entendu ces produits souffriront d'autant plus qu'on s'éloignera de la côte où l'humidité amortit les sautes de température. Mais, de même que pour la vigne, le problème est plus commercial encore qu'agricole.

(8) LEONE, 49, et MAUGINI, 52.

On repose les terres et on les enrichit par la création de luzernières ⁽⁹⁾. C'est d'autre part un aliment vert de premier ordre pour le bétail de travail et l'on obtient dix et même douze coupes par an. On voit peu de trèfle d'Alexandrie, de maïs vert et de sorgho vert qui produisent moins, et il y aurait sans doute intérêt à développer la culture des carottes fourragères que le bétail apprécie.

Enfin il n'est guère de concession importante, dans la plaine, qui ne cultive un ou deux hectares de tabac pour le compte de l'Etat. Les variétés *Erzegovina gigante* et surtout *Salento*, qui poussent très haut et ont de belles et larges feuilles, viennent très bien sur des terres préalablement défoncées et fumées; le gouvernement en fait des cigarettes communes.

Les colons qui ont une grande surface irrigable ont intérêt à reposer la terre en y semant des plantes qui n'ont besoin que d'un arrosage ou deux dans l'année: ainsi les fèves qui, sans eau, ne donnent à peu près pas de fruits; ainsi le blé, céréale peu adaptée à la culture sèche: semé sur un terrain préalablement défoncé et fumé pour la culture du tabac, ou antérieurement couvert de luzerne et un peu arrosé, il donne de beaux résultats. Bien entendu il n'est intéressant à cultiver de la sorte que s'il s'intègre dans une rotation de cultures plus exigeantes.

Pour beaucoup de colons, les cultures herbacées sont surtout des cultures d'attente; une grande partie de la surface irriguée est destinée à la création d'un verger et de-ci, de-là, on voit grandir de petits arbres au milieu des cultures annuelles.

Comme en Afrique française du Nord, les espèces tropicales sont à bannir, même les bananiers qui peuvent fructifier mais qui souffrent du vent. D'ailleurs avec beaucoup de soins, des espèces très variées paraissent devoir prospérer: le grand verger et les belles pépinières de la concession de Micheli, en pleine steppe d'Azizia, où les températures dépassent presque tous les étés 50° à l'ombre, en sont la meilleure preuve.

(9) Une légende, longtemps tenace, voulait que la luzerne épuisât terriblement les terres au lieu de les enrichir. Elle provenait de l'habitude indigène d'arracher les racines dont ils ne connaissent pas la richesse en azote.

Le poirier et le pommier, même greffés sur cognassier, ne sont pas des fruits d'Afrique : ils prospèrent et produisent ; mais leur floraison tardive est un perpétuel danger et les fruits semblent perdre très vite leurs qualités originelles. De même le prunier. Le pistachier, le pêcher, l'abricotier produisent mieux et sont évidemment mieux acclimatés, le dernier surtout. La culture la plus répandue, celle qui a sans doute le plus d'avenir, est la culture des oranges. La variété indigène, *demmi*, donne des fruits de qualité tout à fait supérieure qui concurrencent même les meilleures espèces siciliennes ; avant la guerre on en exportait à Hambourg. Mais les orangers, généralement plantés à 4×4 ou 5×5 mètres, ont besoin de beaucoup d'eau et de bons et nombreux brise-vent. On cultive par contre très peu de mandariniers — les espèces indigènes sont médiocres — et très peu de citronniers : le marché n'est pas organisé.

Il n'est pas rare de voir aussi quelques lignes de plants de vigne destinés à la production du raisin de table, quelques oliviers pour olives de conserve et quelques amandiers : l'arrosage accélère naturellement beaucoup la croissance de ces arbres et en augmente très sensiblement la production.

Enfin plusieurs parmi les petits concessionnaires des environs de Tripoli ont créé des pépinières. On les reconnaît immédiatement aux brise-vent nombreux et serrés, souvent mobiles, qui protègent et masquent les milliers de petits pots et de vieilles boîtes de conserves où commencent à grandir les futurs arbres : oliviers et arbres de reboisement dominant, mais on y rencontre aussi les espèces les plus variées.

Nombreuses sont cependant les concessions qui ont créé leur petite pépinière dans un coin particulièrement bien abrité de leurs champs irrigués. La multiplicité des pépinières s'explique naturellement par la nécessité de planter en quelques années des centaines de milliers d'arbres ; mais malgré les frais de transport, beaucoup de colons ont préféré se faire envoyer les jeunes plants par les pépiniéristes généralement moins improvisés de l'Italie et en particulier de la Toscane.

Au milieu des immenses espaces où les oliviers et les amandiers encore petits et très espacés ne cachent rien de la nudité de la steppe, les carrés verts des champs irrigués et leurs arbres parfois déjà grands apparaissent comme des oasis de verdure et de fraîcheur où se dis-

simulent la maison d'habitation et les communs, mais que dominent les roues disgracieuses des moulins métalliques. 2.155 hectares étaient irrigués au début de 1934, soit 4 % de la superficie cultivée par les colons.

3° L'ÉLEVAGE

L'élevage était autrefois la ressource essentielle des Tripolitains, notamment en arrière des oasis côtières : le troupeau était le capital du bédouin, tandis que la céréaliculture n'était qu'un jeu, un jeu avec le ciel. Mais le troupeau a fortement diminué au cours des deux conquêtes et de l'anarchie intermédiaire. Ensuite l'extension de la colonisation italienne, avec l'obligation de planter un terrain qui n'était autrefois qu'un maigre pâturage, exclut les moutons et les chèvres de zones de plus en plus étendues. Mais pour le colon débutant, le troupeau est un revenu immédiat qui diminuera, il est vrai, avec l'extension rapide des olivettes ; d'autre part, l'entretien de bêtes de travail est une nécessité tandis qu'il peut être intéressant d'élever des bovins soit pour la production du lait, soit pour la boucherie ⁽¹⁰⁾.

Toute concession a besoin de bêtes de travail : la motoculture — l'expérience est faite maintenant en Tripolitaine — est ruineuse en pays de culture très extensive : nombreux sont les colons qui ont remis leurs coûteuses machines ; d'autres, qui disposent de très grandes surfaces, ont conservé quelques tracteurs légers, à peu près tous américains, pour accélérer le défrichement, le défoncement et la plantation. Mais c'est avec des chevaux, des mulets, des bovins et des chameaux que les terres légères et pauvres de la colonie sont travaillées.

La préférence est généralement donnée aux chevaux et aux mulets. Le cheval barbe est une bête rustique et résistante qui laboure assez vite, attelé à la petite charrue type « vigneronne ». Mais les mulets paraissent mieux résister à la chaleur et transpirent moins : il ne peut être question de mulets indigènes puisque le croisement baudet-jument n'était jamais pratiqué en Tripolitaine. On sait que les indi-

(10) TUCCI, 58, et DUCROS, 59, donnent les renseignements relatifs aux caractères des différentes races et aux possibilités d'amélioration.

gènes ont un certain mépris, une certaine répulsion même, pour ces bêtes hybrides incapables de se reproduire.

Beaucoup de cultivateurs n'attellent que des bœufs aux charrues tandis que d'autres les trouvent trop lents et pas assez forts. Les bêtes locales sont en effet très petites; mais elles sont très rustiques, mangent moins que les chevaux et les mulets et donnent plus de fumier. On a cherché à améliorer les bêtes du pays par des croisements avec des zébus: on obtient de bons résultats, mais des animaux peu maniables, trop sauvages. Les bœufs siciliens, importés ou croisés avec la race indigène, sont assez forts et souvent employés pour les labours de défoncement. Il n'est guère de province, d'ailleurs, dont on n'ait fait venir quelques animaux; mais les bœufs italiens sont naturellement plus gros mangeurs que ceux du pays. Il est du reste assez probable qu'après des essais de croisements variés, on en arrivera à l'amélioration de la race locale qui, sélectionnée et bien nourrie, sera certainement la mieux adaptée.

Le dromadaire, bête à tout faire pour les indigènes, est utilisé comme animal de bât dans la plupart des concessions: il sert au transport des matériaux de construction, des jeunes arbres et surtout de l'eau: c'est avec deux bidons qui s'équilibrent de chaque côté de sa bosse unique qu'on arrose les jeunes arbres la première année. Plusieurs colons les emploient pour les labours; mais il est toujours nécessaire que ces bêtes délicates et fantasques soient maniées par les indigènes qui les connaissent bien.

La diversité du bétail de travail employé dans les concessions traduit le désaccord de l'opinion relative aux qualités et aux défauts réciproques des chevaux, des mulets, des bœufs et des chameaux.

L'élevage des bovins pour la spéculation sur la viande ou le lait est exceptionnel: la Tripolitaine n'est pas — évidemment — un pays d'élevage pour le gros bétail. Cependant plusieurs colons tirent quelques bénéfices de l'engraissement de veaux ou de bêtes maigres indigènes qui sont revendues pour la boucherie au bout de six à huit mois, après avoir vécu de la propriété et l'avoir enrichie de leur fumier. Le marché local seul se contente de la viande médiocre de ces bêtes. Plus exceptionnel encore est l'élevage pour la vente du lait: il faut le voisinage d'un centre — et il n'y a guère de centre européen important que Tripoli — pour l'écoulement quotidien de la produc-

tion. Mais on peut alors supporter les frais de l'importation et de l'alimentation de belles bêtes laitières, même de vaches suisses, que l'on abrite dans de bonnes étables. Aux produits de la concession, à sa paille, à ses luzernes, à son foin — s'il y en a — il faut ajouter divers résidus comme la pulpe de betterave qu'il est nécessaire de faire venir. La spéculation laitière est limitée à un petit nombre de propriétés des environs de la capitale. Quelques grosses entreprises ont aussi des vaches laitières pour l'alimentation du personnel et, le cas échéant, des voisins.

L'entretien des bêtes de travail — sauf des chameaux — et des bêtes destinées à la boucherie ou à la production du lait est toujours confié à des Italiens. L'élevage des moutons et parfois de quelques chèvres, élevage destiné à perdre de plus en plus d'importance avec la mise en valeur des concessions, est au contraire laissé à des indigènes; une famille italienne, chargée de la transformation du lait en fromage, se réserve la surveillance générale. On ne peut trouver bête mieux adaptée au pays que le mouton barbarin, animal très rustique dont la grosse queue grasseuse est une réserve alimentaire à l'égal de la bosse du dromadaire. Il s'accommode des méthodes d'élevage élémentaire des indigènes qui ne soignent que les agneaux et laissent les brebis sans abri, quel que soit le temps; les indigènes se contentent de les abriter des vents les plus froids en les tenant derrière des touffes de jujubiers. Un simple enclos entouré d'un *tabia* de terre ou d'une *zriba* de branches épineuses de jujubier les protègent la nuit. Seules les concessions de la région de Tarhouna, qui ont de vastes surfaces rocheuses incultivables, et quelques grandes concessions de la Djeffara intérieure, dont une fraction seulement doit être plantée, font quelques améliorations, construisent des abris, réservent des pâturages, creusent une fosse pour les bains et sélectionnent plus ou moins les bêtes. Les concessions destinées à la mise en valeur par l'arboriculture ne font pas de dépenses pour une ressource destinée à disparaître. Il est rare de voir un colon s'associer à un indigène ou lui confier un troupeau hors de sa concession. D'autre part le bétail ne transhume pas, même le bétail indigène, qui reste toujours dans la même région, ne se déplaçant au plus que de quelques

dizaines de kilomètres : où aller, d'ailleurs, dans un pays qui n'a pas de région tellienne ?

La vente des agneaux et du fromage, souvent les deux ensemble, assure des bénéfices qui ne sont pas négligeables. Tous les éleveurs font du « pecorino », fromage cuit assez grossier bien connu en Italie ; quelques-uns seulement, ceux qui sont à proximité d'une gare ou d'un courrier automobile, expédient quotidiennement à Tripoli de la « ricotta », fromage blanc cuit fait avec le petit lait.

L'élevage, comme l'irrigation, n'a donc le plus souvent qu'une importance secondaire par rapport à la culture sèche des arbres ; celle-ci est certainement la forme de culture la mieux adaptée aux conditions naturelles et la seule capable de transformer la vie et le paysage de grandes surfaces dans les régions côtières et une partie de l'intérieur ⁽¹¹⁾.

(11) Chaque ferme a aussi une basse-cour ; mais celle-ci n'a jamais qu'une importance tout à fait secondaire. Pour la production en grand des œufs il n'est pas possible de concurrencer l'élevage indigène des poules qui, pratiquement, ne coûte rien. On trouvera quelques indications sur l'élevage de la volaille dans E. DUCROS, *L'avicoltura in Tripolitania*, Rass., sett.-ott. 1933, p. 996. D'autre part, les chaleurs de l'été sont un sérieux obstacle à l'élevage du porc dont la viande n'est du reste consommée ni par les musulmans, ni par les juifs.

CHAPITRE III

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES

Si la colonisation d'un pays n'était qu'une question technique, elle réussirait toujours après une époque d'essais et de tâtonnements plus ou moins longue. Dernière venue comme pays colonisateur de l'Afrique du Nord, l'Italie peut faire l'économie de la coûteuse expérience des autres, de la France en particulier, bien que son domaine, par ses conditions défavorables, demande une adaptation des méthodes déjà éprouvées ailleurs.

Mais les problèmes économiques, ceux de la vente en particulier, ne tardent pas à surgir, redoutables et changeants. Il est vrai que la vente préoccupe encore peu la Tripolitaine, colonie dont la mise en valeur commence à peine et dont les principales cultures sont à production tardive. Mais c'est là qu'est la difficulté actuelle. Le grand problème de l'heure présente est de pouvoir attendre que les oliviers soient en pleine production. Pendant de longues années il faut vivre et faire vivre les familles que le gouvernement oblige à installer sur des terres qui ne rapportent encore à peu près rien. Toutes les autres cultures sont en somme des cultures d'attente et l'économie de la concession est orientée de telle sorte que d'année en année, le plus rapidement possible, des rentrées croissantes d'argent puissent partiellement combler le gouffre des dépenses qu'occasionne la mise en valeur d'ensemble d'une vaste surface de terre nue.

CONTRIBUTIONS ET PRÊTS

Ce gouffre, il est vrai, l'Etat lui-même en comble une bonne partie par ses contributions; on l'a dit plus haut.

Mais ces facilités, qui sont considérables, sont par cela même un danger; pour ceux du moins qui ont manqué de prévoyance ou qui tiennent une insuffisante comptabilité. Ne parlons pas des gens sans scrupules, aventuriers inséparables de la première génération de colons, qui espèrent plus ou moins vivre aux frais de la collectivité ou

qui ne comptent que sur le gouvernement pour les tirer d'affaire : la plupart ont été éliminés par le travail de révision du Maréchal Bado-glio et ceux qui sont passés entre les mailles du filet devront partir un jour. Mais pour presque tous, les dépenses ont dépassé les prévisions ; et comme, dans l'ensemble, les terres accordées étaient un peu trop grandes pour les disponibilités financières des concessionnaires, l'inexpérience, les tâtonnements du début, les erreurs de culture ou d'administration ont vite épuisé des ressources déjà insuffisantes. Il faut ajouter que la crise mondiale actuelle a diminué sérieusement les disponibilités financières de certains capitalistes.

Beaucoup de colons, dont la comptabilité est trop élémentaire, ne se rendent pas compte que les contributions de l'Etat n'étant versées qu'une fois, on ne peut les employer en totalité sous peine de se trouver subitement sans argent : si, par exemple, on dépense toute la contribution accordée pour les plantations arbustives, on n'a plus d'argent pour les entretenir. C'est précisément ce qui a obligé le gouvernement à accorder, après la loi de 1928, des prêts supplémentaires, le dernier gratuit. Un colon sérieux cependant, mais dont la comptabilité ne devait pas être très rigoureuse, me démontrait que puisque l'Etat avait beaucoup aidé les colons, il devait être amené, par la force des choses, à les aider de plus en plus : le raisonnement était curieux mais il traduisait la réalité des faits. Or l'aide de l'Etat se fait aussi sous la forme de prêts : il y a des intérêts à payer et si le taux de 2 1/2 % pour les prêts à longue échéance est faible, ceux de 6 à 6,5 % pour les autres peuvent être aussi dangereux qu'utiles : à notre époque il n'est plus besoin d'insister sur les inconvénients de l'abus du crédit.

Il n'en reste pas moins que les contributions et les prêts sont l'élément primordial qui permet aux concessions de vivre. Sans eux, neuf sur dix seraient en faillite.

ASSOCIATION DES CULTURES

Cependant les colons eux-mêmes ne sont pas dépourvus de moyens, purement agricoles ceux-là, pour pouvoir attendre l'entrée en production des oliviers : l'association des diverses cultures sèches, de l'irrigation et de l'élevage n'a pas d'autre but.

L'olivier, d'ailleurs, n'est pas lui-même sans soulever un sérieux problème économique d'avenir — indépendamment du problème de production précédemment posé. L'huile d'olive sera-t-elle suffisamment rémunératrice à une époque où la concurrence des huiles tropicales se fait de plus en plus sévère ? Il n'est pas possible de répondre avec certitude à cette question ; il est probable que l'huile d'olive aura toujours pour elle son évidente supériorité. D'autre part l'Italie, grande commerçante d'huile d'olive, importe actuellement un fort contingent d'huiles étrangères, d'huiles tunisiennes en particulier ; elle pourra, dans l'avenir, demander à la Libye ce qu'elle demande aujourd'hui à la Tunisie, et d'ailleurs la production italienne baisse sensiblement d'année en année : beaucoup d'oliviers, vieux et épuisés, sont quotidiennement abattus dans la péninsule où on ne les remplace guère : les jeunes poussent trop lentement et le paysan n'aime pas attendre ou n'en a pas les moyens. En tous cas s'il y a un jour une grande concurrence des huiles tropicales, l'Italie sera particulièrement bien armée pour lutter.

On a vu qu'entre les rangées des jeunes oliviers on intercale fréquemment de la vigne et, plus souvent encore, des amandiers et des bandes de céréales. Dans un cas comme dans l'autre le travail de la terre profite à la fois aux diverses cultures : il y a donc là une économie sérieuse.

Le succès de la vigne, il est bon de le redire, vient surtout de sa rapide production. La vigne commence à « payer » au bout de trois ans ; après cinq à six ans elle est en pleine production : c'est une qualité enviable. De plus c'est une culture connue et bien pratiquée par presque tous les paysans : elle contribue donc grandement à résoudre le problème démographique. Elle est aussi utile au petit concessionnaire qu'à la grande entreprise qui doit employer de nombreux ouvriers agricoles de la métropole. Songeons à l'expérience algérienne : il n'y a rien de tel que la vigne pour fixer une nombreuse population métropolitaine ⁽¹⁾.

Mais l'expérience algérienne et la situation actuelle enseignent aussi qu'il y a surproduction du vin. Que deviendra le vignoble tripolitaïn handicapé par un climat médiocre ? Il n'est dans l'idée de

(1) MAUGINI et FERRARA, 54.

personne de faire de la Tripolitaine un pays vinicole. Actuellement la vigne rend les plus grands services parce qu'elle fait vivre une nombreuse main-d'œuvre et produit rapidement ; d'autre part le marché local est très loin d'être saturé par une production encore très faible. Il y a donc encore une marge sérieuse avant la mévente, et d'ailleurs la vigne sera arrachée quand elle gênera le développement des oliviers. Dès maintenant du reste, on s'oriente vers la production du raisin de table qui arrive à maturité un mois avant le raisin italien, et quelques agriculteurs songent à la culture du raisin à sécher avec les variétés Zebibbo, Muscat et surtout Sultanina. Il ne peut s'agir bien entendu que d'un développement très restreint. En principe la vigne en Tripolitaine n'est et ne doit être qu'une culture d'attente — la meilleure.

Le succès de l'amandier ne tient pas seulement à sa remarquable adaptation au pays et au supplément de contributions qu'il entraîne. Il est intéressant d'avoir des arbres qui entreront en production au bout de sept à huit ans et que l'on pourra d'ailleurs enlever sans trop de regrets au bout de vingt ou vingt-cinq années.

Quant aux céréales, dont les longues bandes s'allongent comme des rubans verts ou jaunes entre les oliviers, elles souffrent trop du climat, on l'a vu, pour pouvoir être une vraie culture d'attente capable de rapporter des bénéfices : elles n'ont d'intérêt que comme culture accessoire s'intégrant dans l'économie de la propriété.

Lorsqu'on fut assuré de l'extension et de la richesse de la deuxième nappe d'eau, beaucoup ont cru que l'irrigation serait le salut de la jeune colonisation et que les cultures maraîchères et fruitières deviendraient les cultures d'attente rêvées ⁽²⁾. L'Etat les a même indirectement encouragées par de fortes contributions destinées à l'aménagement d'importantes surfaces irriguées. Mais on a bien déchanté et les causes de la désillusion ne sont pas aussi simples que beaucoup le disent.

Le problème économique des cultures irriguées est posé brutalement par deux faits : l'aménagement d'un hectare irrigué nécessite quatre fois plus de capitaux que l'aménagement d'un hectare de

(2) MAUGINI, 52.

cultures sèches et coûte six à huit mille lires au lieu de quinze cents à deux mille. Ensuite les cultures irriguées sont des cultures chères et délicates qu'on ne peut pratiquer qu'avec l'assurance de vendre bien et vite.

Dans plusieurs concessions anciennes, orientées presque exclusivement vers la culture sèche, le budget a été déséquilibré par le développement de l'irrigation. Des colons, et le cas n'est pas rare, ont donné tous leurs soins aux cultures délicates, négligeant les jeunes oliviers et les jeunes amandiers, cultures fondamentales de la concession. Et depuis deux ou trois ans, la chute brutale des prix de certaines denrées a donné à réfléchir sérieusement à ceux qui avaient consacré à la fois trop de temps et trop d'argent aux cultures irriguées.

La cause essentielle de cette situation est, évidemment, la crise économique actuelle; les rares produits que pouvaient vendre les colons tripolitains ont subi une crise de mévente comme partout. Mais il faut aussi tenir compte d'une autre cause, moins immédiate mais peut-être plus grave parce que plus générale. Les produits tripolitains pourront-ils lutter contre les fruits et les légumes de l'Italie et de la Sicile, cultivés dans des régions plus riches, mieux abritées des vents, habitées par une main-d'œuvre spécialisée parfois depuis plusieurs générations et depuis longtemps organisées pour la vente? La latitude est la seule supériorité de la Tripolitaine qui peut trouver en période normale à vendre des primeurs. Mais cette culture des primeurs souffre de conditions difficiles, vent, écarts de température, sol pauvre, etc..., dont il a été précédemment question.

Les débouchés des cultures irriguées seront donc probablement longtemps limités à la production de quelques primeurs spécialement adaptées au pays, et à l'alimentation du marché de Tripoli. Les autres marchés locaux ne comptent pas: la clientèle, presque exclusivement indigène, achète à meilleur compte les produits des maraîchers des oasis. Aussi la culture irriguée de la plupart des concessions s'arrête maintenant à quelques cultures spécialisées et à l'alimentation des familles paysannes qui y vivent. Celles-ci cultivent un peu de tout pour leur usage personnel. Souvent quelques carrés de luzerne, de blé, de fèves, parfois une petite pépinière sont destinés aux seuls besoins de la concession. A côté, sont cultivées une ou deux espèces d'arbres fruitiers, en particulier des orangers, dont la

culture est délicate mais dont les fruits de qualité remarquable sont faciles à vendre au dehors et, parfois, quelques pêcheurs et quelques abricotiers destinés au marché local. D'ailleurs l'importance des cultures irriguées varie, indépendamment des conditions climatiques, avec le prix de l'eau et surtout le voisinage de Tripoli. Mais presque toutes comprennent le tabac et les principales concessions lui réservent toujours un demi, un et si possible deux hectares. C'est que le tabac, culture minutieuse et exigeante, est acheté à bon prix par le gouvernement. Les concessionnaires s'appliquent à bien faire une culture qui pourrait leur être interdite, car ils la considèrent comme une bonne opération financière : et c'est somme toute une forme de contribution de l'Etat.

L'élevage est un moyen d'attente beaucoup plus sûr et infiniment moins onéreux que la plupart des cultures irriguées. Il ne transforme évidemment par autant le paysage ; il ne donne pas lieu à cette belle végétation, à cette belle verdure qui prête au centre des concessions l'aspect d'une petite et fraîche oasis. Mais l'élevage absorbe très peu de temps et de capitaux et permet de pousser plus vite le défrichement et la plantation des oliviers et des amandiers qui sont les cultures d'avenir. Les moutons gardés par des indigènes vivent sur la partie non encore plantée de la propriété ou destinée à l'élevage : la vente des agneaux et du fromage, celle de la laine aussi, sont une rente sûre et régulière. Plusieurs agriculteurs, on l'a vu, retirent un petit bénéfice de l'engraissement de quelques bovins et d'autres, beaucoup plus rares, de la vente du lait à Tripoli.

L'ÉCONOMIE DES CONCESSIONS — DIVERSITÉ RÉGIONALE

En somme la tendance actuelle de la plupart des colons sérieux est de donner tous leurs soins, d'abord et avant tout, aux oliviers et aux amandiers qui les accompagnent, parce qu'ils sont l'avenir même de la propriété : ceux-ci couvrent généralement les neuf dixièmes de la surface. En attendant, il faut réduire toutes les dépenses et pour cela se consacrer à des cultures de rendement rapide comme la vigne. Surtout il faut orienter ses cultures d'attente de telle sorte que la propriété se suffise à elle-même : le but est une économie aussi fermée que possible qui réduise au minimum les sorties d'argent.

Les bêtes de travail qui labourent les grandes olivettes sont nourries sur place : le grain et la paille de l'orge cultivée en bandes intercalaires entre les oliviers, l'herbe — s'il y en a — de ces mêmes bandes laissées en jachère au moins une année sur deux, la luzerne, l'orge en vert, les fèves en vert que l'on irrigue suffisent généralement. Quelques vaches, mieux nourries, surtout en luzerne, fournissent le lait aux ouvriers. Le bétail donne son fumier, indispensable dans une terre légère et pauvre ; le fumier est absorbé par les cultures irriguées qui contribuent à nourrir les familles ; il enrichit le sol de la petite pépinière qui dispense d'acheter de jeunes plants au dehors pour remplacer les arbres qui ne se développent pas. On cherche à utiliser aussi les défauts mêmes de la propriété : des fonds trop argileux sont transformés en petites briquetteries ; on extrait de la pierre de mamelons rocheux. Les eucalyptus, premiers brise-vent, donnent le bois de construction ou les piquets indispensables aux jeunes arbres. Bref on s'ingénie à acheter le moins possible.

Cependant, peu à peu viennent les premières recettes : la vente des agneaux et du fromage apparaît d'autant moins négligeable qu'elle procure, avec celle du tabac, les premières rentrées d'argent ; puis c'est la vigne qui commence à rapporter, dont la production augmente vite et donne de jolis bénéfices. Déjà les amandiers se mettent à fructifier : ils seront vite en pleine production ; et bientôt les quelques arbres fruitiers de la surface irriguée, les orangers notamment, rapporteront à leur tour plusieurs milliers de lires : rien n'est négligeable. Mais il faut encore pas mal d'années avant qu'enfin les oliviers se couvrent eux aussi de fruits. Alors, mais alors seulement, s'ils donnent bien et si les cours des huiles ne sont pas trop bas, on pourra espérer combler un déficit considérable, creusé par les inexpériences et les difficultés du début, par les gros travaux préparatoires, par des années de travail non rémunéré, mais cependant un peu bouché déjà par les contributions de l'Etat et les ventes variées qui, chaque année, augmentent d'importance.

Il s'agit ici, bien entendu, d'un schéma théorique et idéal. Les colons qui tâtonnent sont encore nombreux et le but des autres peut n'être pas toujours exactement le même : l'un a donné une grande extension à la vigne et en espère beaucoup ; l'autre s'est spécialisé dans certaines cultures irriguées ; cet autre a préféré ne demander

de ressources complémentaires qu'à l'élevage et a déjà planté toute sa propriété; son voisin fait de l'élevage de vaches laitières, etc... L'économie des concessions dépend de leurs dimensions, des qualités et des défauts de ceux qui sont à leur tête, de leurs conceptions; elle a varié selon les années avec les tâtonnements. Mais actuellement apparaissent quelques différences régionales qui sont déjà sensibles et qui, certainement, iront en se précisant et en s'accroissant (carte 4).

La région côtière, qui s'étire avec une largeur de dix à quinze kilomètres depuis Sabratha, où l'on rencontre le premier grand ensemble de concessions ⁽³⁾, jusqu'à l'approche des collines qui s'élèvent à l'Ouest de Homs, a un très grand nombre de lots dont l'économie se rapproche du schéma qui vient d'être tracé. Vers l'Ouest, les concessions sont généralement moyennes et elles sont nombreuses; quelques grandes se partagent au contraire la zone orientale, séparée de la région de Tripoli par le plus puissant massif de dunes de la Djef-fara. Ceux qui ont beaucoup développé leurs cultures irriguées les réduisent de plus en plus, diminuent leurs frais et consacrent le meilleur de leurs efforts aux oliviers qui se suivent en lignes géométriques de part et d'autre de la route littorale.

Dans la zone côtière, il faut mettre à part la région qui entoure l'oasis de Tripoli-Tadjoura avec un rayon d'une dizaine de kilomètres au maximum. Ce sont généralement les plus anciennes concessions, les seules où l'on puisse voir parfois des arbres en pleine production. Aux portes mêmes de Tripoli, s'étendent les premières propriétés cultivées, celles que l'on a commencé à travailler avant 1922; la plupart n'atteignent pas cinquante hectares. Les autres sont plus grandes mais dépassent assez rarement deux cents hectares: c'est une région de petite et de moyenne propriété ⁽⁴⁾. La culture y est moins extensive qu'ailleurs: l'eau peu profonde et le voisinage de la ville ont permis aux petits colons, qui travaillent avec leur famille et quelques indigènes, de développer les cultures maraîchères et frui-

(3) Les quelques concessions de Mellita sont à l'Ouest de Sabratha. Mais le sous-sol salé semble condamner l'avenir de cette petite région.

(4) La nouvelle carte à 1/25.000 de la région de Tripoli permet d'en étudier la répartition.

tières dont l'écoulement est assuré. Le vignoble est relativement étendu; les amandiers se mêlent presque toujours aux oliviers; çà et là, un pépiniériste. Les autres, qui disposent de plus de place, ont cependant une importante surface irriguée: la vente des légumes et des fruits à Tripoli, inégale par suite du climat et de la variation des prix, permet d'attendre la production des oliviers, chez ceux du moins qui ne se sont pas laissé entraîner à trop de dépenses et qui disposaient de capitaux suffisants. Pour beaucoup la solution apparaît dans la variété de la production car la vente au marché s'échelonne sur toute l'année. Mais tous attendent avec impatience et angoisse que les oliviers se couvrent de fruits.

Dans l'ensemble, la région côtière, favorisée par le climat maritime, la faible profondeur de l'eau et le voisinage de Tripoli, est la seule où, à côté des cultures sèches, on pourra développer, prudemment et en des temps meilleurs, la culture de quelques primeurs destinées à l'exportation. Mais les concessions les plus voisines de la ville accapareront sans doute toujours la plus grosse part de l'alimentation de la capitale.

La Djefara n'est colonisée que dans la partie centrale, au Sud de Tripoli: les concessions se suivent le long des routes de Ghariân et de Tarhouna, limitées à l'Ouest par les steppes de plus en plus sèches de la Djefara occidentale et, à l'Est, par les grands massifs de dunes qui rendent inutilisable toute une portion de la plaine. A vingt kilomètres au Sud de Tripoli, la région de Souani ben Adem forme la transition entre la zone littorale et ce qu'on peut appeler la zone intérieure. Là, les concessions sont généralement de plus grandes dimensions que sur le littoral: l'une d'elles avait même à l'origine 15.000 hectares; elle a été réduite d'ailleurs à 10.000 et récemment à environ 5.000. Le climat très rude et nettement continental, la profondeur de l'eau et l'éloignement croissant de Tripoli réduisent et surtout réduiront de plus en plus l'importance de l'irrigation. La vigne même souffre des étés brûlants et les céréales viennent plus irrégulièrement encore que sur la côte. Ici c'est le mouton qui sera pour longtemps le principal revenu de la concession. Les olivettes ne doivent couvrir au maximum que les deux tiers, parfois même la moitié seulement de la superficie. Cependant une méthode très rigoureuse de culture sèche, lorsque la terre est légère, permet d'espérer un dé-

veloppement normal des oliviers et même parfois quelques rendements appréciables en céréales : on peut faire ces observations dans quelques concessions qui bordent la route de Tarhouna. La plus mauvaise région est certainement celle d'Azizia qui est la plus sèche et qui a les sols les plus lourds : les céréales viennent bien en année très pluvieuse mais ne donnent rien les autres années et les oliviers grandissent lentement.

Enfin depuis environ cinq ans, quelques concessions ont été mises en culture dans la région dénudée du Djebel Tarhouna et l'on a même installé de petits cultivateurs des Abruzzes dans la région riche en vieux oliviers de Ghariân. Laissons de côté, pour l'instant, cette petite colonisation de cultivateurs de tabac dont l'intérêt est surtout démographique ⁽⁵⁾. La région bordière du Djebel sera également une région de cultures sèches et d'élevage, mais plus favorable que la plaine car plus arrosée et moins brûlante l'été. Les sources y sont trop pauvres et les puits trop profonds pour qu'on puisse y développer l'irrigation. Mais les moutons et les chèvres qui paissent les surfaces rocheuses ou caillouteuses permettent d'attendre l'entrée en production des oliviers, des amandiers également qui se développeront normalement.

L'adaptation de plus en plus étroite aux conditions naturelles et économiques fait ainsi ressortir quelques différences régionales qui ne sont pas négligeables. Mais partout, en somme, la culture sèche est le but essentiel et presque exclusif de toutes les concessions, et partout le problème économique actuel est un problème d'attente.

La crise mondiale n'a pas atteint très profondément une colonie si jeune et qui n'a encore à peu près rien à vendre au dehors. Il n'y a eu et il ne pouvait y avoir de mévente que pour quelques produits d'importance encore secondaire, les primeurs. Il est à prévoir d'ailleurs que l'Etat développera les organismes coopératifs de vente. Le Consortium coopératif fasciste, réformé en janvier 1930, a déjà construit une cave coopérative et il s'occupe de la vente et de l'expédition des fruits et des légumes pour lesquels une marque a été adop-

(5) La zone de Ghariân n'a qu'une grande concession, celle du général Graziani. Voir, sur Tegrinna, p. 98.

tée; en même temps il favorise l'importation des machines agricoles et des engrais. Une entente récente avec des commerçants de Milan a pour but l'organisation du transport direct des primeurs d'hiver de Tripoli à la capitale lombarde et leur exportation vers la Suisse et l'Allemagne du Sud.

En Tripolitaine, la crise a pris surtout la forme d'une crise financière: des capitaux sur lesquels pouvaient compter des particuliers ont été « gelés », diminués ou anéantis. L'Etat lui-même, qui a entrepris une colonisation très coûteuse, se trouve gêné, et c'est évidemment l'une des causes essentielles du ralentissement de la colonisation depuis quatre ans.

Cependant, dans l'ensemble et grâce à l'aide de l'Etat, la colonisation paraît surmonter une crise qui en réalité tient autant d'une crise de jeunesse que de la crise mondiale: c'est l'inexpérience du début, ce sont les erreurs et les tâtonnements, parfois un emploi irrationnel des contributions et des prêts, une administration trop compliquée ou trop coûteuse des concessions, bref, ce sont les erreurs d'une économie encore mal orientée qui, autant que la mévente, ont causé l'échec ou les difficultés de la plupart des concessionnaires. Presque tous traversent en ce moment une crise financière très sérieuse, mais le gouvernement est derrière eux qui les aidera, du moins ceux qui le méritent, car il veut la réussite à tout prix.

CHAPITRE IV

PROBLÈMES DÉMOGRAPHIQUES

Une population métropolitaine surabondante mais pauvre, peu de capitaux, une colonie médiocrement peuplée, mais où il faut attendre pendant des années que les arbres plantés entrent en production : telles sont les données du problème démographique. Nous avons vu que deux solutions ont été données tour à tour par les dirigeants de la colonie. Les lois de 1928, inspirées par des idées plus politiques qu'économiques, ont fait du peuplement le but essentiel de la colonisation de la Libye.

COLONS ET MAIN-D'ŒUVRE

Les demandes de concessions ont toujours été beaucoup plus nombreuses que les offres, surtout ces dernières années ; mais il est assez difficile de trouver des candidats remplissant toutes les conditions requises et en particulier suffisamment pourvus de capitaux. Le monde actuel des colons n'est pas dépourvu de pittoresque. On pourrait en brosser une large fresque, haute en couleur, où les meilleurs voisinent avec les mauvais, les apôtres avec les aventuriers, ceux qui ont une foi, raisonnée ou irraisonnée, avec ceux qui ne cherchent qu'un placement pour leurs capitaux. Quelques types apparaîtraient en relief, très différents les uns des autres : ce jeune et brillant amiral qui, par amour filial, a abandonné la marine pour continuer l'œuvre de boisement commencée par son père et diriger une petite pépinière ; ce vieux directeur de banque à la retraite qui, d'origine vénitienne, a pris un lot dans un marécage, l'a drainé, planté, et qui utilise les canaux pour faire de l'élevage de poissons ; cet autre aussi qui se lamente sur les dépenses occasionnées par l'irrigation et perd son temps à des expériences coûteuses ; cet autre encore qui, Piémontais d'origine, fait du blé parce qu'il faut faire du blé quand on est Piémontais, ou encore ce paysan sicilien, enrichi par trente années de viti-

culture en Tunisie, qui arrive avec plus d'un million en poche, achète une concession, voit grand, mène large vie et se trouve ruiné avec une propriété remarquablement bien plantée. Et je ne parle pas de ceux qui vous promènent en auto à toute vitesse dans leur concession pour que vous ne voyiez pas leur mauvaise culture et vous arrêtent seulement en un ou deux points, les seuls qu'ils ne soient pas honteux de vous montrer ; de ceux encore qui passent plus de temps dans les cafés de Tripoli que sur leurs terres. Il faudrait tenir compte de l'origine des gens : agriculteurs de profession, fils d'industriels, d'avocats, etc..., et de la province d'où ils sont originaires : Piémontais, Toscans, Napolitains, Siciliens, si différents les uns des autres et raisonnant si diversement... presque tous ne voyant que leurs intérêts particuliers, aux prises avec une Administration qui doit ne voir que l'intérêt général, avec des fonctionnaires dont on prétend qu'ils ne connaissent rien et que l'on critique ouvertement... bien qu'on soit en régime fasciste ! En somme tout ce qui fait la variété et le pittoresque d'une première génération de colons, de celle qui affronte la rude expérience du début, qui parfois échoue, mais qui crée et montre aux suivants les voies à suivre et à éviter.

Ces colons trouvent en abondance une main-d'œuvre italienne que le Bureau du Commissariat pour les migrations, fondé en 1930 à Tripoli, se charge actuellement de faire venir. Les paysans de la péninsule s'adaptent facilement à la vie tripolitaine, les Siciliens en particulier qui sont de beaucoup les plus nombreux parmi les ouvriers agricoles comme parmi les concessionnaires. Ils ont à peine l'impression d'être expatriés, à proximité de leur pays d'origine, avec un climat peu différent en somme de celui auquel ils sont habitués. S'ils ne connaissent pas toutes les méthodes de travail exigées par la nature africaine, ils n'en est guère qui ne soient familiers avec les cultures du pays, avec l'olivier, la vigne, l'amandier. Et ceux du Sud, habitués à une vie difficile et parfois à la misère, sont capables de supporter un niveau de vie très bas, pas trop éloigné en somme de celui des indigènes.

Malheureusement ce ne sont souvent pas les meilleurs qui sont venus et surtout ce ne sont pas toujours des paysans. Les plaintes sont nombreuses à l'égard de contre-maîtres ou d'ouvriers qui ignorent la culture, massacrent la vigne au lieu de la tailler, n'ont aucune

notion de l'irrigation. L'ignorance est particulièrement grave pour la culture arbustive. Puis il y a quelques petites difficultés qui tiennent à l'origine régionale différente des ouvriers et des patrons ou des ouvriers entre eux : le caractère, les habitudes, le genre de vie même différent souvent.

Or les difficultés s'accroissent par le fait que la plupart des concessionnaires ne savent que faire des familles trop nombreuses que le gouvernement les a obligés d'installer sur des terres qui ne produisent encore à peu près rien. L'administration exige des contrats de co-participation et recommande, on l'a vu, l'*enzel*, la *mgharsa*, le métayage ou la location à charge d'améliorer. En fait l'*enzel*, ou rente perpétuelle, n'est jamais appliqué, et le contrat de *mgharsa*, bail à complant qui a fait des merveilles à Sfax, s'est révélé inapplicable ici, aussi bien avec les indigènes qu'avec les Italiens. Les indigènes tripolitains manquent des qualités des Sfaxiens, et les Italiens originaires de Tunisie qui ont voulu l'appliquer s'en sont vite rendu compte ; d'ailleurs la loi de 1928 interdit d'intéresser l'indigène à une culture qui le rendrait propriétaire. L'Italien, de son côté, ne peut être mgharsiste car son niveau de vie, supérieur à celui de l'indigène, ne lui permet pas de vivre avec une famille nombreuse pendant de longues années, sans recevoir du propriétaire des avances telles qu'il ne pourra jamais les rembourser. Même la *mezzadria*, métayage à moitié très employé en Italie et particulièrement en Toscane, n'a pas donné les résultats sur lesquels on comptait, et la raison en est simple : la *mezzadria* sera un bon contrat quand il y aura quelque chose à partager, c'est-à-dire qu'elle est actuellement inapplicable aux cultures sèches et qu'on ne peut la pratiquer qu'avec les cultures irriguées qui elles-mêmes ont causé des déboires ; la céréaliculture est trop aléatoire pour que le produit partagé puisse être un revenu suffisant et surtout régulier. Je ne connais guère qu'un propriétaire qui ait pu intéresser tout de suite ses paysans à leur travail ; mais il s'agit d'un vignoble, culture malgré tout un peu exceptionnelle.

En fait, la plupart des colons doivent payer le plus grand nombre de leurs ouvriers au mois, c'est-à-dire en faire des salariés. Autant que possible on leur donne en plus, en métayage, une surface irriguée d'un ou deux hectares où seul le tabac rapporte régulièrement. Beaucoup leur concèdent simplement un demi-hectare pour leur

usage personnel. Mais l'ouvrier qui s'adonne à la culture irriguée a peu de temps pour faire autre chose, ou s'il fait autre chose, les cultures irriguées en souffrent. La *mezzadria* ne peut fonctionner régulièrement et à la satisfaction de l'employeur et de l'employé que si d'abord le métayer est bon, puis si les cultures maraîchères et fruitières rendent régulièrement et se vendent facilement, c'est-à-dire au voisinage de Tripoli. Le même contrat avec un fromager, qui en même temps a la haute surveillance sur le troupeau, donne aussi de bons résultats; de même avec le vacher chargé de l'étable si l'on s'intéresse à la production du lait.

Mais pour les cultures sèches, le paiement le plus répandu est la mensualité ou une somme fixe par hectare labouré. Ainsi la plupart des ouvriers sont à la fois métayers et salariés, régime bâtard qui est un régime de transition.

Cependant quelques colons se sont ingéniés à intéresser malgré tout les Italiens qui travaillent avec eux. Il en est qui ont adapté et déformé le contrat de *mgharsa*, avançant une somme X, 50.000 livres par exemple, pour la plantation et le travail de 50 hectares d'oliviers et payant pendant trois ans une mensualité de 500 livres. Quand les arbres seront en production, le mgharsiste aura dix hectares pour lui. D'autres fois l'ouvrier est payé au mois, mais avec l'obligation de planter une surface donnée et il deviendra propriétaire d'une fraction au bout d'un certain temps. La difficulté est que, d'année en année, la situation économique de la concession change et que souvent les contrats que l'on croyait bien adaptés ne donnent plus les résultats attendus au bout de trois ans car les ouvriers ne peuvent plus vivre ou gagnent relativement trop.

Ainsi, et malgré les efforts réels de quelques colons pour s'adapter à une situation difficile, l'emploi d'une assez nombreuse main-d'œuvre italienne serait une gêne très sérieuse — sans compter les frais qu'elle occasionne — si les contributions de l'Etat n'étaient si avantageuses. Il n'est pas possible d'intéresser toute la main-d'œuvre dans une propriété qui ne produit encore à peu près rien. Ce n'est qu'après plusieurs années de salariat plus ou moins masqué ou atténué, sur lequel l'administration doit fermer les yeux, qu'on parviendra à intéresser les paysans italiens à la production et à en faire de petits

propriétaires : la constitution de la petite propriété est l'idéal, le but que se propose de plus en plus le gouvernement.

Quant à la main-d'œuvre indigène, complément indispensable à la colonisation parce qu'elle est bon marché et qu'on n'a pas à la loger, elle est presque toujours salariée. On la paye à la journée pour les divers travaux de la ferme et souvent pour le travail de la terre. Parfois elle est rémunérée à l'hectare labouré. C'est aux indigènes, souvent, qu'on laisse le soin de confier au sol des semences d'orge et plus rarement de blé, qui, peut-être, donneront une récolte. Ils en perçoivent généralement les trois quarts s'ils ont fait tout le travail, les deux tiers si l'employeur a fait un labour préparatoire d'été, la moitié seulement si l'employeur a aussi fourni la semence. Les gardiens de troupeaux sont aussi des indigènes ; l'élevage se fait souvent à moitié.

Toute l'attention des colons et du gouvernement s'est portée sur la main-d'œuvre italienne que souvent on ne sait comment employer. On s'est peu préoccupé de la main-d'œuvre indigène qui évidemment est assez médiocre, mais que l'on paye peu et qui est généralement docile. On ne fait rien pour la fixer. Cependant on a intérêt à lui faire faire tous les travaux qui ne demandent pas de connaissances particulières, quitte, bien entendu, à la surveiller de près.

LA « COLONISATION DÉMOGRAPHIQUE »

Mais le but cherché est le peuplement italien et non le dressage d'une main-d'œuvre bon marché. C'est pour accélérer l'immigration italienne que l'État a lui-même tenté quelques expériences intéressantes de ce qu'on appelle la « colonisation démographique »⁽¹⁾.

L'expérience la plus intéressante est sans conteste celle de la *culture du tabac de Tegrinna*, dans le Djebel Ghariân. Pendant près de dix ans, des essais de culture de tabacs orientaux avaient été faits dans les régions de Msellata et de Ghariân avec de la main-d'œuvre indigène. Deux variétés avaient été retenues comme particulièrement intéressantes, l'une bulgare, la *Perustitza* et l'autre macédonienne, la

(1) Renseignements dans *Tripolitania economica*, annexé à *Trip.*, notamment dans le numéro de janvier 1933. Sur la culture du tabac, cf. PRINZI, 57.

Xantj Yaka. La culture du tabac est intensive et sa vente en est assurée, car l'Etat est acheteur : ces deux conditions très particulières ont permis au Maréchal Badoglio d'organiser, sur une assez grande échelle, une petite colonisation paysanne, de faire de la vraie « colonisation démographique ».

L'Etat n'est pas lui-même à la tête de l'affaire : le fascisme n'aime pas le vrai socialisme d'Etat. A la suite du décret du 22 février 1932 a été constituée une société anonyme, la Société des tabacs italiens pour la culture des tabacs dans les terres de Ghariân. Le gouvernement de la colonie met à sa disposition un millier d'hectares choisis dans la meilleure région de Tripolitaine ; elle doit y installer cinq cents familles en cinq ans, assurer leur transport et leur subsistance au début, faire les avances d'argent nécessaires, acheter le tabac et verser à l'Etat une lire par kilogramme de tabac vendu. Le gouvernement prend à ses frais la construction des routes, les travaux d'adduction d'eau et la construction des maisons « coloniales » qui comprennent chacune deux appartements de quatre pièces. Au bout de trente ans les cultivateurs deviennent propriétaires de leur petit lot qui est de deux hectares à deux hectares un quart.

La région de Tegrinna s'étend sur un plateau raviné de 700 mètres d'altitude moyenne ; ses belles terres rouges sont fertiles et c'est là que les précipitations sont maxima (350 millimètres par an). Les indigènes vivaient dispersés en petits villages presque tous troglodytes, au milieu de jardins secs et de magnifiques et vénérables oliviers. Ils ont été expropriés contre argent — bien que le pays fût le type des terres « vivifiées ». On a rasé les *tabias* ou talus qui divisaient les jardins et nivelé la surface. Les nombreuses taches blanches des maisons nouvelles égayent aujourd'hui le paysage.

Des deux hectares de terrain, l'un doit être obligatoirement planté en tabac. Les variétés cultivées sont légères et n'épuisent pas le sol comme le Salento de la plaine ; on le repique en mars-avril et on fait la récolte des feuilles en été. On peut sans inconvénient le replanter à la même place plusieurs années de suite. L'autre hectare est laissé à la disposition du petit colon qui y cultive presque toujours du blé ou de l'orge, des fèves, des pois, des pommes de terre et, sur le pourtour, quelques plants de vigne. Les colons disposent en outre des fruits des vieux oliviers qui profitent du travail de la terre.

Il est évidemment trop tôt pour juger des résultats que cette petite colonisation pourra donner. Mais toutes les précautions semblent avoir été prises. On a fait venir des familles de paysans des Abruzzes, déjà habituées au travail du tabac et à un climat un peu rude : vingt-deux étaient installées à la fin de 1931, cent trente-deux sont arrivées en 1932 et une centaine d'autres en 1933. Elles vivent des produits de l'hectare librement cultivé et de la vente du tabac, remboursant peu à peu la Société de ses avances. Il faut remarquer que cette entreprise est un excellent exemple d'adaptation : on n'a pu faire de peuplement dense que parce qu'il a été possible de faire une culture intensive et, chose rare, la culture des tabacs orientaux n'est en rien rivale des cultures métropolitaines : elle dispensera au contraire la péninsule d'importer un assez fort contingent de tabac des Balkans.

Très différente est l'entreprise des « *chemises noires* » de *Souani ben Adem*, dans la steppe, à quelques kilomètres au Sud de Tripoli. Son but est toujours le peuplement, mais elle part d'une conception différente. Les contributions que reçoivent les colons et les prêts de la Caisse d'Épargne de Tripoli montent à peu près aux trois quarts des dépenses nécessitées par la mise en valeur complète des concessions. Or le gouvernement donne toute sa préférence au petit cultivateur qui n'occupe qu'une faible superficie et la travaille plus intensément qu'un grand concessionnaire ; le petit cultivateur n'a pas de capitaux, c'est vrai, mais en somme il n'a besoin que du quart des dépenses à faire. Il suffit que le gouvernement, plus exactement la Caisse d'Épargne, les lui avance, pour que grâce à son travail il puisse devenir petit propriétaire et rembourser ses dettes. D'où l'expérience de *Souani ben Adem*. En mars 1931, 350 hectares de steppe sablonneuse ont été mis à la disposition de 30 soldats de la milice fasciste, soit un manipule, commandés par un centurion. Tous sont d'origine paysanne, vivent en soldats aux frais de l'État pour une période de cinq ans, et doivent tout faire d'eux-mêmes en commun : voies d'accès, maisons, cultures. Au bout de cinq ans, la concession sera divisée en lots de 10 hectares qui seront attribués aux trente miliciens et à leur chef. Les maisons seront terminées, les principaux travaux exécutés et les plantations faites sous la haute surveillance

de l'Ufficio agrario. En 1932 un deuxième noyau de 45 miliciens a été installé à proximité sur 550 hectares.

Ces miliciens agriculteurs rappellent la colonisation militaire de Bugeaud en Algérie. Il est naturellement beaucoup trop tôt pour prévoir les résultats de cette forme curieuse de colonisation en Tripolitaine. On peut avoir confiance dans l'esprit de discipline et dans l'énergie des miliciens italiens. Mais il est certainement impossible que les anciens miliciens, mariés et pères de plusieurs enfants, puissent vivre des revenus d'une propriété de 10 hectares de steppe médiocre, malgré la possibilité de faire un peu d'irrigation et, bien entendu, sans un secours particulier du gouvernement.

Je ne ferai que signaler l'œuvre du *Pénitencier agricole de Sghedēda*, près de Tripoli, qui a eu pour résultat la mise en valeur complète de 175 hectares dont 145 ont été vendus en cinq lots. Un autre est en création un peu plus loin, à Aïn Zara ⁽²⁾.

Ainsi des moyens variés sont employés pour arriver au même but : le peuplement intensif et rapide de la Tripolitaine septentrionale au moyen de familles de paysans italiens. Au 1^{er} janvier 1934 on comptait, on l'a vu, environ 1.530 familles groupant 7.000 à 7.500 personnes. Le résultat est important, surtout si l'on tient compte des difficultés inhérentes à la pauvreté de l'Italie en capitaux.

TENDANCES ACTUELLES

L'Etat cherche en somme à installer des paysans et les paysans n'ont pas d'argent et manquent de l'expérience voulue. Tout se ramène alors à un problème de cadres : il faut une organisation, que ce soit des particuliers ou l'Etat, pour implanter les paysans de la péninsule, les encadrer, leur faire des avances, les plier à la technique agricole locale. La petite colonisation placée sous la surveillance de l'Etat comme à Tegrinna ou à Souani ben Adem coûte trop cher et ne peut d'ailleurs être qu'exceptionnelle. Aussi l'Etat se sert-il

(2) La concession de 120 hectares, accordée au début de 1934 à la Section gènoise de l'Institut colonial fasciste dans le voisinage de Tripoli, doit apporter une solution un peu différente du même problème. La section ligure fait l'avance des fonds et doit subvenir aux besoins des paysans amenés d'Italie jusqu'au jour où la seule culture leur permettra de vivre ; chaque paysan deviendra propriétaire.

des colons, de leurs capitaux et de leur expérience pour implanter des familles d'Italie. Il est plus économique de faire installer par un colon possesseur de 1.000 hectares douze familles paysannes, même en l'aidant fortement, que de les installer directement sur douze lots qu'ils ne sauraient et ne pourraient cultiver, faute d'argent et d'expérience. Sans doute les colons ne créent pas toujours la petite propriété; mais il est fort possible que ce qui n'est encore actuellement qu'encouragement deviendra obligation un jour.

Déjà en mars 1933 a commencé l'application du projet dit de « colonisation progressive » et du « pacte agraire pour vingt ans » ⁽³⁾. Elle a débuté dans la région d'Azizia sur une partie des terres d'un très grand domaine qui ne donnait pas satisfaction. On en a soustrait un vaste lot de 3.430 hectares partagé en six concessions. Chaque concession forme un tout indépendant qui peut jouir des contributions de l'Etat et des divers prêts de la Caisse d'Epargne; elle est elle-même divisée en parts un peu inférieures à 60 hectares dont une peut être réservée par le concessionnaire; dans chaque autre sera installée et logée une famille de paysans. Le concessionnaire signe avec l'Etat et ses fermiers un contrat de vingt ans. C'est lui qui dirige le travail et la mise en valeur des terres selon des règles prévues et très précises, tandis que les travaux sont à la charge des paysans. Ceux-ci sont d'abord, et pour trois ans, des salariés; pour trois autres années ils auront en salaire ce que n'aura encore pu leur rapporter la moitié qui leur revient des produits de leur travail; ils seront ensuite métayers à moitié, mais ils devront rembourser les avances qui leur auront été faites. Enfin au bout de vingt ans ils seront propriétaires de cinq hectares complantés en jeunes oliviers et amandiers; en cas de mise en vente par le concessionnaire du petit domaine cultivé par les paysans, ceux-ci auront la préférence comme acheteurs. Le but poursuivi par le gouvernement est donc d'obliger les concessionnaires à l'aider à la constitution de la petite propriété paysanne. Les auteurs du projet prétendent qu'il résulte de l'expérience de cinq années de colonisation démographique. On peut se demander cependant si la réglementation par le gouvernement n'est pas trop précise et trop exigeante, si elle ne limite pas trop complètement l'initiative privée.

(3) *Trip.*, avril-mai 1933, *Notiziario economico*, pp. 3-24.

Il existe même dans la péninsule un courant d'opinion favorable à la formation d'une *Ente* semblable à celle qui fonctionne en Cyrénaïque, pour supprimer plus ou moins vite la grande propriété et morceler les grands domaines en petites propriétés cultivées par des paysans italiens. Le peuplement actuel de la Tripolitaine est déjà une affaire politique. Ne serait-il pas vraiment antiéconomique d'accélérer outre mesure un mouvement fort onéreux bien qu'il ait été jusqu'ici dirigé par un gouverneur prudent ? Le peuplement de la Tripolitaine septentrionale est tout de même fonction de la production locale et il ne pourra s'intensifier qu'avec le développement des cultures irriguées. Or celles-ci ne sont possibles que dans une zone relativement restreinte et l'on a vu plus haut que l'irrigation se trouve, en Tripolitaine, dans des conditions techniques et économiques qui sont loin d'être toutes favorables. Cependant un projet de décret tout récent (septembre 1934) envisage d'étendre à la Tripolitaine le champ d'activité de l'Ente de Cyrénaïque.

Les quinze cents et quelques familles qui vivent à travers les campagnes tripolitaines vivent dispersées au milieu des terres cultivées. Dans un pays de culture extensive surtout il serait absurde de constituer un habitat aggloméré. Les taches blanches des fermes et des habitations de paysans, généralement rehaussées par la verdure des cultures irriguées qui les entourent, paraissent se disperser en désordre dans la campagne. En réalité leur emplacement n'est pas quelconque. La ferme centrale est toujours à proximité d'une route ou d'une piste ou au milieu de la propriété. Les divers bâtiments s'ordonnent autour d'une cour dont l'enceinte est généralement fermée. Parfois la maison du propriétaire est à part. Le site des maisons paysannes dépend de l'économie de la propriété : l'une, avec la fromagerie, est à proximité des pâturages, les autres au milieu des cultures sèches. Parfois elles se groupent un peu, donnant l'impression d'un hameau.

Les concessions elles-mêmes sont plus ou moins groupées autour de centres anciens ou tout nouveaux comprenant la gare, l'église, les bâtiments publics. Ce sont les oasis qui, sur la côte, sont les centres économiques locaux. Cependant quelques points de cristallisation apparaissent aussi ailleurs : à Gasr Khiar et à Gasr Garaboulli

à l'Est, aux Fornaci près de Tripoli, à Zaouïa ou à Sabratha à l'Ouest : mais à Sabratha, le Comte Volpi a créé un petit centre indépendant de l'oasis. Tegrinna est un village dispersé important bien qu'à proximité de Ghariân. Ainsi on peut voir déjà se créer, germer des centres nouveaux, tandis que les villages indigènes se doublent d'un quartier administratif italien. Mais leur avenir restera limité car le développement de l'automobile et la construction de bonnes routes rapprochent toujours plus les concessions de l'unique ville importante qui est Tripoli. Les centres de colonisation ne seront donc jamais que de très modestes satellites autour de la capitale dont la population — toute urbaine celle-là — augmente rapidement.

TROISIÈME PARTIE

LA COLONISATION EN CYRÉNAIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA COLONISATION JUSQU'EN 1932

LES DIFFICULTÉS

La Cyrénaïque n'est pas seulement très différente de la Tripolitaine. Jusqu'en 1931, la rébellion et la guerre ont interdit toute colonisation dans la meilleure région. Cependant les environs de Benghazi et le plateau de Barkè-El Abiar ont vu naître des concessions au milieu de l'insécurité et ont acquis une avance et une expérience précieuses. Les événements militaires sont venus accentuer momentanément les différences régionales, avec ce résultat curieux de faire débiter la colonisation dans la plus mauvaise région cultivable. Il est donc absolument impossible de traiter des questions d'ensemble comme il a été fait pour la Tripolitaine. Etudions d'abord ce qui a été fait jusqu'ici, puis nous verrons les problèmes que pose la mise en valeur du Djebel Akhdar et la solution originale qui a été proposée.

Jusqu'en 1932, la colonisation s'est limitée à deux régions elles-mêmes assez différentes : la plaine littorale de Benghazi-Tocra et le Nord-Ouest du premier gradin, d'El-Abiar à Barkè. Mais toutes deux ont connu les mêmes difficultés et traversé les mêmes épreuves.

D'abord les premières concessions sont nées et se sont développées au milieu de l'insécurité. Celles du plateau surtout devaient se garder du brigandage et des razzias des rebelles. Les colons de Barkè ont planté leurs premiers arbres à l'abri des fils de fer barbelés et les grandes fermes d'El Abiar étaient des fermes fortifiées, munies de

tours d'angle et de mitrailleuses. Il fallait évidemment un certain cran pour travailler dans ces conditions. Mais si l'on pouvait se défendre et se protéger sur place, la circulation était extrêmement laborieuse. C'est exposé aux attaques et au milieu des plus grandes difficultés que, sans routes ni voies ferrées, on allait et venait de Benghazi aux concessions de la plaine et surtout du plateau.

Quand enfin le pays a connu la sécurité, il a traversé deux années de sécheresse qui ont été terribles pour la plaine côtière et la région d'El Abiar où les céréales, même les mieux cultivées, n'ont rien donné. La sécheresse a moins affecté la région toujours meilleure de Barkè. En même temps la crise économique sévissait et se traduisait, comme en Tripolitaine, par une crise de crédit.

Pour triompher de ces conditions extrêmement défavorables, il aurait fallu des colons à l'âme fortement trempée, aux connaissances très poussées et au portefeuille bien garni. Or la Cyrénaïque a vu défiler jusqu'en 1930, et tout particulièrement dans les environs de Benghazi, trop d'incapables ou d'aventuriers, de pauvres bougres qui ont englouti le petit capital dont ils disposaient, des gens sérieux sur qui la malchance s'est acharnée, des fantaisistes qui ont commencé par la construction d'une somptueuse maison. Mais plusieurs colons ont heureusement triomphé de toutes les difficultés et sont arrivés, malgré tout, à mettre en valeur une partie de leur propriété.

Les échecs peuvent aussi un peu s'expliquer — ou s'excuser — par l'insuffisance de direction administrative et de doctrine technique dans un pays trop neuf et où l'activité des premières années a surtout été militaire ou urbaine⁽¹⁾. Jusqu'en 1926, les services sont à peine organisés et la colonisation se fait uniquement par achat de particuliers aux indigènes. Quelques sociétés naissent qui ont pour but l'exploitation d'une vaste surface par la céréaliculture et l'élevage. Une seule a un but démographique net : l'Union coloniale italo-arabe d'El Gouarscha qui se forme à la fin de 1924. Cependant dès 1919 était créée, tout près de Benghazi, la station expérimentale d'El Féouhiat ; elle a été rattachée à l'Ufficio agrario fondé en avril 1921 et a eu pour chefs des hommes de valeur, le professeur Maugini et

(1) [PICCIOLI], 35, 1, pp. 538 à 552.

le Docteur Piani. Des champs d'expérience ont été également installés en 1922 et 1923 à Barkè, à Cyrène et au-dessus de Derna, à El Feteyah; mais, par suite des troubles, ils ont dû être abandonnés quelques années après. Enfin en 1925 était instituée la Caisse d'Épargne de Benghazi dont les prêts réguliers, semblables à ceux de la Caisse de Tripoli, remplacèrent ceux du gouvernement.

Fin 1926, on ne comptait encore que 13 colons possédant 630 hectares; neuf étaient à proximité de Benghazi. A partir de 1926, et à la suite de l'établissement d'un plan cadastral et de la réorganisation des services de la colonisation, les premières concessions domaniales furent mises en vente par le gouvernement dans les régions de Benghazi et de Barkè. En même temps on multipliait les primes destinées à encourager et à aider les agriculteurs. De plus les lois de 1928, dont il a été question au sujet de la Tripolitaine et qui sont applicables à toute la Libye, sont venues donner une organisation précise à la colonisation et imposer des obligations strictes de mise en valeur et de peuplement. Mais par suite des circonstances, l'application de ces lois jusqu'en 1932 n'a été que partielle. D'ailleurs la Cyrénaïque a longtemps hésité sur les dimensions à donner aux concessions: celles de la région d'El Abiar, qui datent de 1926-28, sont très grandes et ont de 2.000 à 2.600 hectares; celles de Barkè, acquises à des dates variées, sont moyennes ou petites. Cependant la Cyrénaïque se prête mieux au peuplement et à la petite colonisation que la Tripolitaine et l'application des lois de 1928 y était théoriquement plus facile; mais l'insécurité est un facteur essentiel dont il a fallu tenir compte jusqu'en 1932. D'ailleurs, à côté de la colonisation officielle, des achats directs de propriétés indigènes avaient continué à se faire aux environs immédiats des centres, à Barkè, dans l'oasis de Derna et aux environs de Benghazi. Aujourd'hui la domanialisation, par l'Ufficio fondiario, des terres non mises en valeur ou acquises contre remboursement et la confiscation des biens de la Senoussya ouvrent le champ libre à la colonisation.

Les expériences faites jusqu'ici au milieu des pires difficultés, les échecs comme les réussites, sont fort instructifs⁽²⁾. On peut juger

(2) MAUGINI, 63, et PIANI, 68.

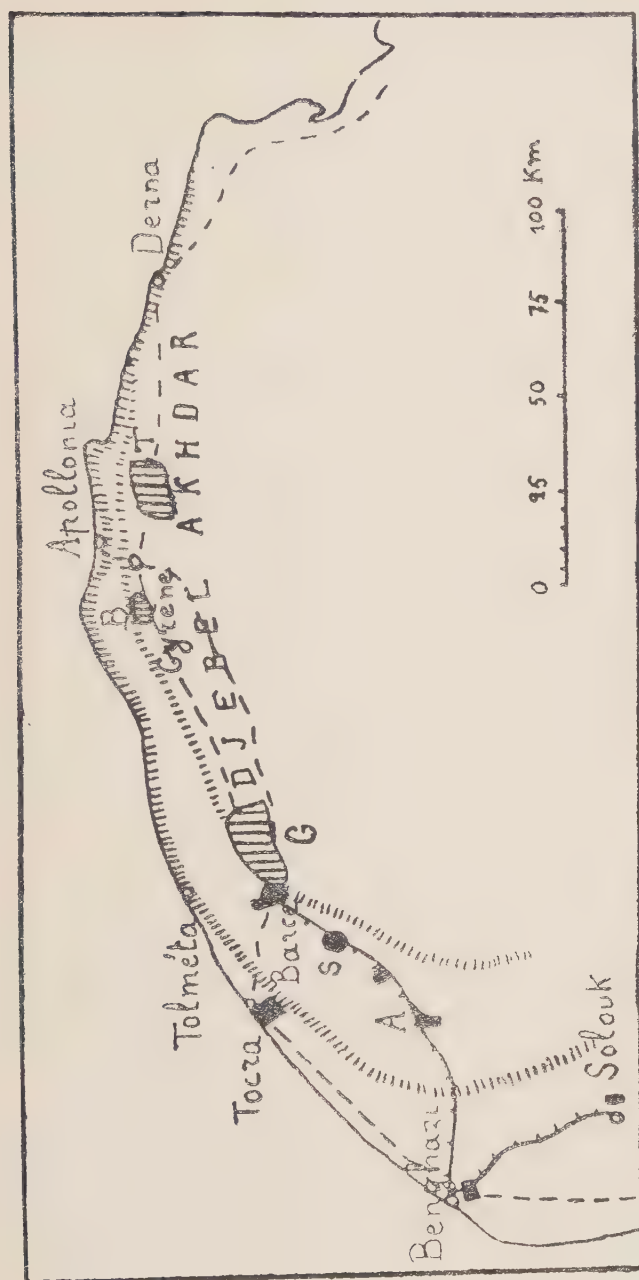
dès à présent, non seulement de ce qui a été fait, mais de ce que l'on peut faire en Cyrénaïque, en tenant compte — et ceci est essentiel — des possibilités différentes des diverses régions (carte 5).

RÉGION LITTORALE

La plaine de Benghazi-Tocra, la première cultivée parce que la plus voisine du centre principal de la colonie et du point de débarquement, est la plus mauvaise région de la Cyrénaïque « utile » : elle a beaucoup contribué à sa mauvaise réputation. Elle est souvent trop rocheuse, elle est la plus exposée au guibli et sa pluviométrie est insuffisante.

Les expériences faites par les colons et surtout par l'Institut expérimental d'El Féouhiat montrent que la culture sèche est difficile et que le développement de la colonisation, en grande partie subordonné à des travaux hydrauliques, restera limité, du moins dans les environs de Benghazi.

La culture sèche, en effet, possible vers Tocra, devient très aléatoire vers Benghazi : 200 millimètres de pluviométrie annuelle sont absolument insuffisants sur une terre argileuse. D'ailleurs les jardins indigènes de toute la plaine sont toujours arrosés au moyen de puits. Les cultures arbustives souffrent sans eau ; les expériences d'El Féouhiat l'ont nettement prouvé. L'olivier même a besoin de plusieurs arrosages durant les premières années ; plus tard, en année sèche, il est nécessaire, si l'on veut que l'arbre fructifie, de lui donner de l'eau au moins une ou deux fois dans l'année. La vigne ne peut se passer d'irrigation ; d'ailleurs le raisin de table seul est intéressant (Zebibbo, Muscat...) ; malgré les très nombreuses variétés expérimentées, la vigne à vin ne donne jamais qu'un produit médiocre : le terrain en est certainement la principale cause. L'aman-dier, le figuier, le grenadier — ce dernier peu intéressant — viennent bien, mais toujours à la condition qu'ils soient arrosés. Les pommiers, les poiriers, les pruniers, les pêchers et même les abricotiers paraissent médiocrement adaptés au milieu. Le mûrier a une belle végétation avec un peu d'eau, mais on sait que ses feuilles n'ont plus d'intérêt que comme fourrage vert d'été. Les céréales, le blé surtout qui ne donne guère qu'une bonne récolte tous les quatre ou cinq ans,



CARTE 5. — LA SITUATION EN CYRÉNAIQUE

En noir : concessions et propriétés cultivées par des colons. A : el Abiar ; S : Sléaia.
 En noir et blanc : terrains actuellement concédés à l'Ente. T : zone de Zaouiet Tort ; B : zone de Zaouiet el Béda ; G : zone d'El Garib.
 On a indiqué les voies ferrées et, en trait discontinu, les routes.

ne peuvent intéresser l'Européen. L'expérimentation agricole doit porter surtout sur le choix des espèces et des variétés les mieux adaptées au sol et au climat. Mais si l'arrosage des arbres est toujours nécessaire, le coût de la production risque fort de rester trop élevé. Vers Tocrâ et Tolmeta, où la pluviométrie est un peu plus forte et les terres meilleures, la culture sèche sans aucun arrosage sera probablement possible⁽³⁾. Mais partout les vents violents du Nord-Ouest sont dangereux pour les arbres au voisinage immédiat du littoral et l'aménagement de brise-vent est une nécessité.

Très médiocre, la plaine de Benghazi a cependant pour elle deux avantages : la richesse en eau de son sous-sol, richesse encore mal connue mais qui semble importante, et d'autre part le voisinage même de Benghazi. Aussi sa mise en valeur est-elle essentiellement liée au développement de l'irrigation. Mais celle-ci exigera de coûteux travaux d'installation et de canalisation, car on trouve généralement l'eau assez loin des régions où la terre est suffisamment profonde ; il ne faudra du reste irriguer qu'avec précaution : l'eau est un peu saumâtre et la terre argileuse forme croûte et se fendille dès qu'elle se dessèche. De toute façon il semble que la mise en valeur de l'arrière-pays de Benghazi restera limitée en surface. Mais le marché de la ville absorbera facilement, en attendant l'éventualité encore lointaine d'une exportation appréciable, les légumes et fruits des jardins irrigués.

Les expériences faites jusqu'ici étayent fortement cette conclusion. Dans les environs de *Benghazi*, la plupart des tentatives de colonisation ont échoué. L'échec tient à la fois au facteur humain et surtout aux conditions naturelles : les colons les plus sérieux ont voulu faire de la culture sèche, notamment des céréales : ils s'y sont pour la plupart ruinés.

L'expérience la plus utile a été celle d'El Gouarcha, toute petite oasis située à huit kilomètres au Sud de Benghazi⁽⁴⁾. L'« Union coloniale italo-arabe », créée en 1924, avait pour but la mise en valeur et le peuplement d'une surface assez limitée : c'était la première ini-

(3) SCAETTA, 72, passim.

(4) MAUGINI, 65.

tiative agricole sérieuse après une « longue et pénible période d'absolute inactivité dans le champ de la colonisation » (Maugini) et elle fut largement aidée par l'Etat. Quatorze familles siciliennes de vignerons furent installées comme mgharsistes sur un terrain qu'elles devaient planter en vigne ; des maisons, groupées en un petit village, des puits et des voies d'accès furent aménagés par la Société et en partie remboursés par l'Etat. La Société avait une vacherie qui fournissait du lait à Benghazi et un troupeau de moutons important ; mais les troubles ont fait échouer l'élevage des ovins. Les colons siciliens qui avaient l'espoir de devenir propriétaires ont travaillé activement. Malheureusement la vigne non irriguée a beaucoup souffert et l'on n'avait pas assez d'eau pour l'arroser. Plusieurs colons se découragèrent, d'autres firent en même temps un métier plus lucratif en ville, et lorsqu'on adjugea les lots en 1930, ceux qui avaient persévéré étaient surchargés de dettes. Depuis peu le gouvernement est venu au secours de ceux qui restent, et de sérieux et coûteux travaux d'adduction d'eau permettent maintenant l'arrosage nécessaire à la vigne. L'expérience était faite, douloureusement, que la culture sèche de la vigne ne pouvait payer.

La nécessité de l'irrigation est démontrée aussi par les colonies pénitentiaires de la Berka et de Coefia qui, bien dirigées et avec une main-d'œuvre gratuite, produisent des fruits et des légumes qui se vendent facilement à Benghazi. L'irrigation permet aussi l'entretien de bœufs et de vaches pour la boucherie ou la production du lait et du fromage, le tout destiné à Benghazi.

La culture sèche devient possible vers *Tocra*, mais au prix de grandes précautions. L'échec de la concession de 1.600 hectares du « Fascio » de Milan n'est pas seulement dû à l'inexpérience du début, mais aussi aux conditions naturelles difficiles. Les céréales n'ont à peu près rien produit ; les amandiers et la plupart des arbres fruitiers, plantés près de la mer, n'ont pas résisté aux vents chargés d'humidité salée, et les oliviers ont végété. Depuis quatre ans l'affaire a été reprise par des miliciens fascistes sous la direction technique d'un ingénieur agronome. Non seulement le travail est mieux fait et les espèces mieux choisies, des figuiers remplaçant par exemple les amandiers trop délicats ; mais les arbres et la vigne sont un peu arrosés, les céréales ne sont plus cultivées que pour les seuls besoins de

la propriété, et l'élevage du mouton, beaucoup plus adapté au pays, procure d'intéressants bénéfices. La colonisation par les miliciens rappelle celle de Souani ben Adem en Tripolitaine; mais ici les miliciens ne travaillent que pour préparer la colonisation: la formule est différente. D'autre part, il est nettement apparu que l'élevage était la ressource la plus sûre et la seule qui permît de vivre pendant le développement lent et aléatoire des cultures arbustives et de la vigne.

De l'autre côté de la Cyrénaïque maritime, à *Derna*, quelques petits colons ont acheté ou loué des terrains de l'oasis pour faire des plantations de bananiers. Derna est une délicieuse petite oasis située à l'embouchure de l'oued du même nom qu'alimentent deux fortes sources: Aïn bou Mansour et Aïn Derna. Son originalité ne tient pas tant à sa belle palmeraie qu'à ses charmantes treilles de vigne et surtout à ses bananiers ⁽⁵⁾.

Le bananier de la variété *paradisiaca*, qui fournit un petit fruit court et assez savoureux, paraît avoir été importé d'Égypte à la fin du XVI^e siècle; il y en avait 9.000 en 1926. Le gouvernement en a encouragé la culture, et plusieurs propriétaires ou locataires italiens et quelques indigènes en ont fait de nouvelles plantations: il y en a près de 40.000 pieds actuellement. Une nouvelle variété, la *chinensis*, variété érythréenne acclimatée à l'Égypte qui fournit des fruits plus minces mais plus nombreux, a été récemment importée. Le bananier, plante tropicale, n'a pu s'acclimater à Derna qu'à cause de son sol léger et fertile, de son eau très douce, de ses hivers tempérés et surtout de l'abri qu'offrent contre les vents les 10.000 palmiers de l'oasis et la falaise dénudée qui la domine.

Ces conditions très particulières, plus encore que la concurrence des bananes de Somalie, limitent l'extension de la culture des bananes et de la petite colonisation à laquelle elle donne lieu. Les terres du plateau sont à la fois beaucoup trop lourdes et trop exposées au vent pour convenir à cette plante délicate. Seuls quelques points de l'étroite plaine côtière qui s'allonge au pied du premier plateau, comme l'embouchure de l'Oued Latroun ou la plaine d'Apollonia, pourront peut-être voir grandir quelques bananeraies.

(5) FALORSI et ROMAGNOLI, 73.

Cependant les expériences de la Station expérimentale de Derna semblent bien prouver que, si derrière les brise-vent serrés qui les abritent des vents marins diverses plantes arbustives prospèrent bien, il n'y a que dans l'oasis, à l'abri de nombreux palmiers, que les bananiers peuvent se développer normalement. D'ailleurs l'exiguïté de la plaine littorale, la nature rocheuse et caillouteuse de la plupart des terrains y limiteront toujours très étroitement la colonisation.

Le plateau d'El Abiar-Sléaïa et surtout celui de Barkè sont nettement plus favorables.

LE PREMIER PLATEAU — BARKÈ

La région d'El Abiar-Sléaïa a quatre grandes concessions de 2.000 à 2.600 hectares qui datent de 1926-28 : il s'agit donc de colonisation capitaliste par de gros propriétaires ou par des sociétés. Trois autres lots, moins grands, avaient été également concédés ; ils ont été rapidement abandonnés par suite de diverses difficultés et du manque d'eau. L'une des quatre concessions qui subsistent a été confiée, après l'échec de ses dirigeants, à la milice fasciste. Toutes ont eu à affronter trois ou quatre années d'insécurité, puis deux années désespérément sèches ; elles ont englouti des millions. Elles se trouvent d'autre part dans des conditions très difficiles au point de vue de l'eau. Les puits, quand il peut y en avoir, ont une profondeur de 40 à 45 mètres ; il a fallu construire de vastes citernes : l'une d'elles, la plus grande, je crois, de toute l'Afrique du Nord, a une capacité de 2.100m³.

Cependant la région n'est pas mauvaise, notamment vers Sléaïa. Les cultures arbustives ont une belle végétation, aussi bien les amandiers que l'on trouve par milliers dans l'une des concessions que les oliviers ; mais la vigne a besoin d'eau au départ et jusqu'ici n'a donné que de médiocres résultats. Les céréales prospèrent assez bien, à condition que l'année ne soit pas trop sèche.

En attendant que les arbres grandissent, c'est l'élevage seul qui permet de réaliser quelques bénéfices appréciables, notamment l'élevage des moutons dont chaque concession possède un nombreux troupeau ; les ovins trouvent, en dehors des concessions, de bons et vastes pâturages ; la laine et les agneaux se vendent facilement aux

indigènes ou à Benghazi et les fromages, pour l'instant du moins, s'expédient aussi dans la capitale. Les bovins sont moins adaptés et moins intéressants; leur travail sur de grands espaces est trop lent et l'écoulement des produits difficile. L'élevage du mouton sera toujours une rente sûre: le plus gros inconvénient de l'époque d'insécurité a été la razzia des troupeaux, c'est-à-dire la suppression du seul capital qui pût rapporter immédiatement. Une difficulté sérieuse est le problème de l'eau.

Originale est la concession de Mletania, récemment confiée à 34 miliciens fascistes (leur nombre doit monter à 60). Ici, c'est le même système qu'à Souani ben Adem: la concession doit être mise en valeur en commun, puis elle sera partagée en lots de 30 hectares: chaque milicien aura une maison, une citerne, des arbres variés et quelques têtes de bétail: le troupeau est en voie de constitution. L'entreprise s'annonce mieux qu'à Souani ben Adem car la région est moins mauvaise et la superficie concédée à chacun est supérieure. Il ne semble pas cependant que, dans l'ensemble, la région dont il vient d'être question soit très favorable à la petite colonisation, car la question de l'eau y est, jusqu'à présent du moins, très délicate.

Les conditions de la colonisation et du peuplement sont nettement meilleures dans la zone de Barkè. Avec sa vingtaine de concessions domaniales et de propriétés, Barkè est le seul vrai centre de colonisation de la Cyrénaïque. Les colons cultivent des lots qui sont souvent inférieurs à cent, quelques-uns même à cinquante hectares; quatre avoisinent trois cent cinquante ⁽⁶⁾; il s'agit donc ici d'une moyenne et d'une petite colonisation qui contrastent avec les grands domaines de la région d'El Abiar-Sléaïa. Les terres cultivées et plantées entourent l'ancien petit village indigène d'El Merdj qui s'est doublé d'une modeste et coquette agglomération italienne ⁽⁷⁾. Les terres y sont fertiles et profondes et la pluviométrie est dans l'ensemble suffisante; l'eau du sous-sol n'est pas trop loin. Cette région a en somme été le véritable champ d'expérience de la colonisation en Cyrénaïque: elle mérite de retenir notre attention.

(6) Il faut y joindre le grand domaine de l'I.N.C.L.E.

(7) MAUGINI, 66.

Il faut tenir compte, d'abord, des grosses difficultés passées. L'insécurité, qui n'a cessé qu'en 1931, a empêché l'élevage, si important, on l'a vu, comme ressource d'attente, et qui aurait été si nécessaire à des gens acharnés d'abord à cultiver des céréales à l'abri de l'enceinte de fils de fer barbelés qui entouraient l'agglomération à quelques centaines de mètres des maisons. Chacun voulant avoir une parcelle à l'abri des rebelles, les concessions s'allongent en éventail autour de Barkè; mais aujourd'hui l'inconvénient apparaît très grand : des concessions de 350 à 400 hectares, par exemple, ont de quatre à cinq kilomètres de long et les pertes de temps qui en résultent sont onéreuses.

La région a longtemps souffert du manque de communications aisées avec Benghazi et de l'insécurité : il fallait se joindre à des caravanes militaires et suivre des pistes boueuses et glissantes en hiver pour gagner la côte. Aujourd'hui on n'a que l'embarras du choix entre la voie ferrée, qui en réalité sert peu, et une bonne route qui gagne Benghazi par Tocra.

Les plus anciens colons — le premier est venu en 1923 — et la Station expérimentale agraire, à laquelle est annexée une pépinière, ont prouvé que la culture arbustive et l'élevage étaient les ressources les plus sûres de la région.

Actuellement le but de chaque concession est surtout la culture sèche qui doit être rémunératrice : oliviers et amandiers croissent bien et semblent devoir produire normalement ; d'ailleurs les amandiers existaient dans les jardins indigènes et le maquis du voisinage est plein d'oliviers sauvages. Mais, comme en Tripolitaine, on ne s'est pas occupé des oliviers locaux et on n'a pas utilisé leurs sou-chets. Des variétés étrangères, surtout italiennes, ont été importées, et l'expérience semble prouver que ce sont les arbres à petits fruits, par exemple le Chemlali sfaxien, le Moraiolo ou le Piangente italiens, qui sont les mieux adaptés. Par contre, on utilise fréquemment les variétés locales d'amandiers : les fruits sont petits mais très nombreux ; les variétés italiennes, à fruits plus gros, sont de production moins assurée.

La vigne végète bien, mais comme dans toute la Cyrénaïque fait du vin médiocre ; les vignobles ont donc une extension restreinte et sont orientés vers la production de raisins de table comme le Zebibbo

ou le Muscat. Les vignes indigènes, cultivées dans les jardins, exigent beaucoup d'eau.

Divers arbres fruitiers sont également intéressants : néfliers, figuiers, abricotiers, pêcheurs ; mais il est toujours préférable de leur donner de l'eau. On poursuit des expériences sur les poiriers, les cognassiers et les pruniers ; par contre l'oranger souffre du froid.

Les céréales croissent passablement, mais pas assez bien pour pouvoir devenir une vraie culture de spéculation, car la pluviométrie, suffisante en moyenne, est parfois très déficitaire. L'orge souffre moins, comme partout, de la sécheresse. Le blé y est plus sensible ; d'autre part les variétés précoces, comme le Mentana, peuvent pâtir du froid ; on leur préfère des variétés nord-africaines comme le Bidi et le Médéa.

L'irrigation est possible car on trouve l'eau à une profondeur de 30 à 45 mètres et la terre est fertile : chaque propriété a une surface plus ou moins grande de culture intensive, maraîchère et surtout fruitière, qui fait un cadre de verdure à la maison d'habitation. Mais l'eau, qui est profonde, revient assez cher et il apparaît nécessaire, après les tâtonnements du début, de donner une orientation particulière aux cultures irriguées : ceux qui s'adonnent à l'élevage des bovins, bœufs de labour ou vaches laitières, développent les luzernières ; d'autres n'y voient qu'un moyen de faire vivre les familles des ouvriers italiens ; d'autres encore, en particulier les petits colons, cultivent des fruits et des légumes pour le petit marché local ou pour Benghazi. Mais ces cultures ne pourront sans doute que difficilement alimenter un commerce d'exportation, à moins que ce ne soit dans les pays de la Méditerranée orientale : l'Italie est loin et l'altitude et le climat interdisent la culture des primeurs.

Ainsi la colonisation dans la zone de Barkè est relativement aisée car il ne se pose pas, comme en Tripolitaine, le problème de l'attente de la production. Les cultures irriguées et les céréales sont susceptibles de donner presque immédiatement de modestes bénéfices ; et surtout l'élevage, remarquablement bien adapté à un pays dont il faisait naguère la richesse, est une ressource d'attente toute indiquée.

Les moutons locaux à grosse queue, analogues à ceux de Tripolitaine et de Tunisie, ne sont pas seulement résistants ; ce sont de bons producteurs de viande et de laine, et ils sont appréciés des indigènes.

Il serait absurde de vouloir les croiser ou de les remplacer par d'autres espèces; personne n'y songe du reste. Le troupeau de moutons est, en Cyrénaïque, un capital à rente assurée; pour peu que l'on prenne quelques précautions, on n'a pas à redouter les hécatombes de troupeaux de l'aride Tripolitaine. Il est possible également d'élever des bovins et beaucoup de colons ont une étable de bœufs de labour et parfois une vacherie. On a fait des croisements plus ou moins réussis avec des bêtes d'Europe: la Modicana croisée avec la race locale a donné de médiocres résultats; avec la Suisso-sarde on a obtenu de meilleurs produits. Plusieurs colons ont également importé des bœufs des « marais », belles bêtes aux larges cornes qui sont vigoureuses et très bonnes travailleuses. Mais on s'est encore peu soucié d'améliorer la race locale qui est certainement la mieux adaptée. On lui reproche couramment son développement lent, sa petite taille, la médiocrité de sa production en lait. Mais il ne faut pas oublier que les bêtes qu'on voit aujourd'hui ont souffert de la sécheresse, du froid et surtout du manque total de soins et d'abris: l'indigène se contente de suivre son troupeau. Les bovins de Cyrénaïque sont singulièrement sobres et résistants et ils ont de remarquables aptitudes à l'engraissement; les vaches sont médiocres laitières, mais leur lait est d'excellente qualité et les bœufs sont de vigoureux travailleurs. Plutôt que de risquer de faire perdre ses qualités à cette race remarquablement adaptée aux conditions du pays, il est sans aucun doute préférable de la sélectionner; d'ailleurs les formes régulières et harmonieuses des individus et l'uniformité du type se prêtent particulièrement bien à la sélection. Celle-ci n'interdit pas l'importation de robustes bêtes de travail comme les bœufs des « marais »; mais les croisements risquent fort d'avoir plus d'inconvénients que d'avantages.

De toutes façons, l'élevage des bovins et surtout des moutons, qui a toujours fait la richesse essentielle de la Cyrénaïque et dont les produits étaient depuis bien longtemps appréciés sur les marchés d'Orient, doit rester l'une des ressources essentielles de la Cyrénaïque. Le cheptel a été affreusement décimé: il faut le reconstituer. La question dépasse le problème de la colonisation et intéresse toute la remise en valeur de la Cyrénaïque.

Les problèmes agricoles et économiques ne sont donc pas aussi redoutables ici qu'en Tripolitaine. Cependant la situation des colons n'est pas brillante : tous traversent une crise financière plus ou moins grave dont la cause première fut l'insécurité ; puis sont venues la sécheresse et la crise. Il faut y joindre aussi l'inexpérience du début et, pour plusieurs, des dépenses exagérées. Les petits cultivateurs qui ont moins de cent et parfois moins de cinquante hectares compensent difficilement les frais de creusement d'un puits profond, soit 25 à 40.000 liras, par la vente au marché de fruits et de légumes ; d'autres ont vu trop grand ou se sont acharnés à produire des céréales qui n'ont donné qu'irrégulièrement. Tous ont largement emprunté et ont accepté avec joie les contributions de l'Etat, malgré l'obligation d'installer des familles italiennes, aussi bien les concessionnaires que ceux qui avaient acheté directement leurs propriétés. Mais il a fallu tenir compte des circonstances anormales et la loi de 1928 n'a été qu'incomplètement appliquée en ce qui regarde l'obligation de peuplement.

L'expérience de Barkè est beaucoup plus intéressante et beaucoup plus instructive que celle du littoral, parce que Barkè est située à proximité du Djebel Akhdar, dont les conditions naturelles ne sont pas sensiblement différentes ; elles y sont même meilleures, par suite d'une pluviométrie plus abondante. Malgré les difficultés du début et parfois les échecs qui tiennent surtout, il faut le répéter, à des conditions anormales, il est prouvé que, dans la région de Barkè, les cultures sèches arbustives viennent bien et que, d'autre part, l'élevage est la ressource la plus sûre, surtout au début. Cette double démonstration permettait d'aborder avec une assez grande sécurité le problème de la mise en valeur du Djebel Akhdar, la région la plus riche de la Cyrénaïque, mais la dernière abandonnée par les rebelles.

CHAPITRE II

LE PROBLÈME DE LA MISE EN VALEUR DU DJEBEL AKHDAR

LE PROBLÈME

En 1932, vingt ans après le débarquement des premières troupes italiennes en Cyrénaïque, le Djebel Akhdar était encore une terre de colonisation vierge. Ses vallées profondes, son relief karstique, ses maquis et ses bois en avaient fait le paradis des rebelles et l'enfer des militaires. Complètement pacifiée et calme, elle apparaît maintenant comme la région d'avenir de la colonisation, la meilleure, sans aucun doute, de toute la Libye. Deux routes longitudinales la traversent, toutes deux tracées durant la guerre : l'une passe par le rebord du second plateau et s'enfonce dans la très pittoresque vallée de l'Oued el Kouf ; l'autre, la « route des fortins », longe approximativement la limite du maquis et des steppes. Elles se réunissent à Barkè et à Cyrène et se continuent vers Benghazi et Derna. Une seule transversale : la petite route qui descend de Cyrène à Apollonia.

La mise en valeur du Djebel pose naturellement des problèmes techniques, économiques et démographiques assez complexes.

Les problèmes techniques sont en partie résolus par l'expérience de Barkè. Sans doute la Montagne verte est-elle plus froide et plus venteuse, mais elle est sensiblement plus arrosée, notamment dans sa partie centrale, et les paysans italiens sont habitués à tirer parti de pays rocheux et à profiter des moindres poches de terre pour y planter des arbres : oliviers et caroubiers sauvages sont là pour montrer que la chose est réalisable. D'ailleurs la Montagne verte est frangée ou trouée de steppes très favorables à l'élevage et l'excellent bétail local donnera des revenus immédiats et importants. En somme les conditions naturelles permettent au plateau d'être à la fois un pays de cultures arbustives, d'élevage et même de céréaliculture. Seule la question de l'eau est délicate : les sources sont assez nombreuses mais souvent mal placées et trop basses, et de très vastes surfaces en sont complètement dépourvues.

Les difficultés économiques sont pour l'instant considérables. L'élevage et les céréales permettront bien d'attendre la croissance des cultures arbustives. Mais il faut beaucoup d'argent pour mettre sur pied une exploitation et la crise actuelle a encore resserré les cordons des bourses italiennes. Surtout le pays est vide : pas un village, pas un marché. Les populations massées dans les camps de concentration du fond de la Syrte, et qui sont rentrées peu à peu, ne sont que des bédouins pauvres et sans besoins. De plus Barkè et Derna sont loin ; du reste la première est largement approvisionnée par ses colons et la seconde par son oasis. Benghazi, la capitale, le seul centre important de consommation et d'exportation, est à 150 et 250 kilomètres !

Comment, dans ces conditions, installer des paysans italiens ? La Cyrénaïque centrale est favorable, par ses possibilités agricoles, au développement de la petite colonisation et elle apportera une solution partielle — très partielle bien entendu — au surpeuplement de l'Italie. Mais comment des paysans sans capitaux, même aidés fortement par le gouvernement, pourront-ils vivre dans une région où il n'est pas possible de vendre quoi que ce soit ?

Ainsi la question d'ensemble se posait curieusement : la meilleure région de la Libye, la seule qui se prêtât bien au peuplement, semblait la plus difficile à mettre en valeur. Or, le gouvernement voulait aller vite et était hostile à la grande colonisation, trop lente et d'ailleurs problématique, les gros capitalistes se faisant de plus en plus rares. Il était nécessaire de coloniser rapidement cette région que l'on avait mis tant de temps à occuper définitivement. Il y allait du prestige national : il fallait réagir contre la mauvaise opinion que l'on avait en Italie de la Cyrénaïque ; il fallait aussi effacer rapidement la mauvaise impression laissée à l'étranger par une pacification cruelle qui était sans doute nécessaire mais qui a ruiné le pays.

L' « ENTE » DE COLONISATION DE LA CYRÉNAÏQUE

La solution proposée et en cours de réalisation a le mérite d'aborder le problème dans toute son ampleur et sa complexité. Elle est assez large et assez souple pour inspirer confiance.

L'Ente de colonisation de la Cyrénaïque, créée par décret-loi du 11 juin 1932, est un organisme à autonomie administrative et financière chargé de mettre en valeur, en le peuplant de familles paysannes, le Djebel de Cyrénaïque. Son patrimoine est formé par les terrains que l'Etat met à sa disposition et qui s'étendent sur environ 900.000 hectares, et par la contribution financière du Commissariat pour les migrations et la colonisation intérieure et de diverses banques, caisses et institutions de crédit. L'Etat lui-même n'avance rien. Mais la moitié des membres du Conseil d'administration sont de hauts fonctionnaires et le Président est le Commissaire pour les migrations et la colonisation intérieure; les préoccupations démographiques sont, on le voit, au premier plan.

L'Ente n'est donc pas tout à fait un organisme d'Etat, le fascisme est hostile à l'extension du fonctionnarisme. Il entre en fait dans le système corporatif fasciste, et je laisse à d'autres le soin d'en préciser la définition juridique et de décider s'il s'agit vraiment d'un organisme « parastatal » ou de véritable colonisation corporative.

Sur place, en Cyrénaïque, se trouvent un administrateur et un directeur technique. Les travaux ont commencé en mars de l'année 1933. Parallèlement, et même un peu antérieurement, a commencé l'étude détaillée des deux régions actuellement assignées à l'Ente et qui comprennent 4.000 hectares de terres karstiques à Zaouïet el Beda et environ 30.000 où dominant les terres noires dans la zone de Safsaf-Zaouïet Tert. Des cartes de la répartition de la végétation naturelle et des sols ont été d'abord dressées: elles sont très précieuses non seulement au point de vue purement technique mais aussi pour la constitution des lots. Sources, puits, citernes ont naturellement fait l'objet d'un relevé complet. Un champ d'expérience de céréales a été immédiatement installé qui paraît donner d'intéressants résultats, tant en blé tendre qu'en blé dur ⁽¹⁾, tandis qu'une pépinière aménagée vers l'Est, à Aïn Mara, est destinée à fournir les nombreux jeunes arbres que réclamera la mise en valeur des lots.

Le programme établi et accompli en 1933 a été la construction de 150 maisons, généralement groupées deux à deux, avec cour et ci-

(1) PIANI et GIANNATASIO, 71.

terne communes, la délimitation de 150 lots et l'installation du même nombre de familles. Une partie du terrain devait être défrichée et défoncée. En même temps on a grossièrement délimité, sur le plateau qui domine Barkè à l'Est, dans la région d'El Garib-Teknis, une superficie d'environ 45.000 hectares actuellement utilisée comme pâturages par les troupeaux de l'Ente. Plus tard cette zone sera sans doute allotie à son tour ainsi que d'autres qui seront ultérieurement délimitées.

Les premières familles que l'on fait venir sont originaires des Pouilles, pays qui, par certains côtés et en particulier par son sol rocheux, s'apparente un peu à la Cyrénaïque. Ses paysans sont habitués au travail au pic et au dérochement. On fera aussi appel à des Calabrais, à des Sardes et d'une façon générale aux Italiens du Sud. Ils sont choisis soigneusement par le Commissariat des migrations. En été 1934, 150 chefs de famille, qui avaient travaillé à la mise en valeur du territoire de l'Ente et à la construction des maisons, sont allés chercher leurs femmes et leurs enfants en Italie. Ils viennent de s'installer dans les quatre villages aujourd'hui en voie d'achèvement de Beda Littoria (Zaouïet el Beda), de Luigi di Savoia (Safsaf), de Primavera (Zaouïet Tert) et de Giovanni Berta (El Goubba).

Lorsque les paysans arrivent d'Italie avec leurs familles, ils ne peuvent être dépayés par une région qui rappelle celle d'où ils viennent et qui, bien souvent, apparaît plus verte et plus fertile. D'ailleurs ils trouvent toute prête une petite maison très probablement plus confortable que celle qu'ils ont quittée, avec citerne, cour, écurie et le mobilier indispensable. Ces maisons sont isolées le long de la route ou groupées en petits hameaux à proximité des terres à cultiver.

A chaque famille est assigné un lot de 20 à 25 hectares en grande partie cultivable. On est obligé d'en planter la moitié en cinq ans, en oliviers et amandiers, ou oliviers et vigne associés : cette culture arbustive est destinée à fixer les gens au sol. On sait combien la vigne est intéressante pour le peuplement ; cependant l'altitude et la nature du sol ne lui sont pas favorables. Le reste du lot est destiné au pâturage et au labour : les céréales bien cultivées paraissent produire assez régulièrement. Un coin près de la maison deviendra un petit jardin : les lentilles, les pois chiches et surtout les fèves, la plu-

part des arbres fruitiers croissent facilement et produisent bien. Chacun trouve également sur place quelques bœufs de labour, généralement importés d'Italie, une vache laitière et parfois quelques chèvres; ces bêtes doivent pouvoir vivre sur le lot. Les instruments de travail nécessaires sont également prévus.

En somme, l'Ente fournit aux nouveaux colons tout ce dont ils ont besoin : il n'ont plus qu'à se mettre au travail. Les premiers temps, et pour cinq ans, ils sont salariés. Mais leur salaire va en diminuant, car ils jouissent dès le début de la moitié des produits du sol : ce sont des métayers. D'ailleurs chaque paysan sait qu'il deviendra propriétaire quand l'Ente se sera remboursé tous les frais avancés : construction, bétail, instruments et bêtes de travail...; et le prix du terrain sera évalué à cinquante francs l'hectare.

L'intervention directe de l'Etat se borne à prendre pour lui les mêmes charges que partout ailleurs. Voies de communication et travaux d'adduction d'eau sont faits par les Travaux publics; de même l'école, l'église, la poste qui marquent les centres des villages dispersés qui se forment rapidement. Les colons du Djebel auront le droit de jouir des mêmes contributions d'Etat que ceux de Barkè ou de Tripolitaine, mais bien entendu sont exclues les contributions relatives au peuplement.

Il n'en reste pas moins que les charges de l'Ente sont considérables, surtout pour le moment. Mais celle-ci se réserve deux ressources : l'élevage de la région d'El Garib et la vente des produits des concessions.

L'élevage que l'on fait actuellement dans la zone d'El Garib n'a pas seulement pour but, en effet, de fournir du bétail aux paysans : c'est aussi une spéculation dont l'Ente pourra tirer rapidement d'importants bénéfices. Les bêtes fournies aux paysans sont des chevaux du pays ou des chevaux sardes, des mulets et des bœufs. Les bovins proviennent du pays ou des « marais » d'Italie; ceux-ci ont l'avantage d'être plus robustes, de donner plus de fumier mais, en revanche, ils sont plus exigeants pour la nourriture. Vaches et chèvres sont destinées à fournir du lait aux familles, généralement nombreuses, que l'on fait venir.

Chevaux et bovins ne peuvent donner lieu, pour longtemps au moins, à un élevage de spéculation. Les ovins au contraire sont

beaucoup mieux adaptés au pays et les indigènes s'y intéressent ; la laine pourra être exportée en Italie et la viande dans les pays de la Mer Egée et l'Egypte. Autrefois, et même encore jusqu'à ces dernières années, l'élevage était presque l'unique grande ressource du pays, la seule en tout cas qui donnât lieu à une exportation assez importante : Alexandrie, Le Caire, Constantinople appréciaient les bêtes et notamment les moutons de Cyrénaïque et les gourmets de la cour du Sultan savaient en goûter la viande. Il serait absurde d'abandonner l'élevage qui est si aisé et d'un rendement si rapide et si sûr — surtout si l'on sait prendre quelques précautions — et de négliger la ressource qui a sans doute toujours été la principale du pays, pour l'arboriculture et la céréaliculture. Mais il est bien difficile de concilier l'élevage des moutons avec les exigences du peuplement : un paysan est berger ou cultivateur et ne peut être les deux. Les paysans ont donc des lots qu'ils plantent et cultivent, et c'est l'Ente qui fait de l'élevage.

Le développement de l'élevage est actuellement prévu dans la région de Zaouïet Tert. Il sera fait par des pasteurs indigènes sous la surveillance et la direction d'Italiens qui en transformeront les produits. Chaque famille de pasteur ou plus exactement de fromager italien aura un hectare de terre à sa disposition, c'est-à-dire une maison et un jardin.

Il est vraisemblable que l'élevage sera longtemps le principal revenu de l'Ente. Un autre sera la vente des produits. L'Ente est en effet un Consortium de vente et les paysans auront l'obligation de lui vendre leurs récoltes. Tout n'est pas au bénéfice de l'Ente, car avec les bénéfices elle aura les risques de l'opération, et il s'agira généralement de produits concurrents de ceux de la métropole. D'ailleurs les paysans seraient bien embarrassés pour les vendre et c'est un sérieux avantage pour eux que d'en voir l'écoulement assuré par l'intermédiaire d'une puissante organisation. L'été 1934 a vu la première arrivée, dans la métropole, de produits provenant de la Montagne verte (laine et blé dur).

En somme l'ingénieuse formule de l'Ente paraît bien résoudre le difficile problème de la mise en valeur du Djebel Akhdar et de son peuplement. Elle est assez souple d'ailleurs pour qu'on puisse modifier progressivement, si le besoin s'en fait sentir, l'orientation ac-

tuellement donnée. Par exemple les divers lots ne sont pas contigus par tous leurs côtés de sorte qu'on peut éventuellement les étendre; de même il est possible de varier un peu l'économie des concessions, par exemple d'y développer légèrement l'élevage. On peut aussi accroître l'importance de l'élevage de l'Ente ou la diminuer, selon les conditions d'avenir. Par ailleurs, l'affaire paraît bien conduite, avec fermeté et prudence.

Cependant il ne faut pas masquer les difficultés qui sont considérables. L'œuvre entreprise est immense et doit s'étendre à tout le Djebel Akhdar: ce sont des dépenses énormes que l'on doit faire et dont le revenu, s'il ne semble pas problématique, est à très lointaine échéance. D'autre part il y a un point noir: la question de l'eau. Pour alimenter tant de gens et tant de bêtes, on ne peut pas compter seulement sur les citernes et il sera indispensable d'utiliser les sources, heureusement assez nombreuses. Mais la plupart d'entre elles sont, on l'a vu, situées au-dessous du plateau. D'où la nécessité de faire des travaux considérables, de pomper l'eau pour la remonter; on a parlé d'amener, par une forte conduite, l'eau de l'Oued Derna. Tout cela entraînera des frais énormes qui sont à la charge de l'Etat.

Ainsi on en revient toujours à l'aide de l'Etat. L'argent des grandes institutions financières qui avancent les fonds est l'argent d'organismes d'Etat; c'est l'Etat qui fournit les contributions; c'est lui encore qui fait certains travaux et qui se trouve en face du redoutable problème de l'eau. Le régime fasciste a su communiquer aux Italiens — et c'est un de ses grands mérites — la foi et le désir de réussir: il faut réussir en colonie comme on réussit la colonisation intérieure en Italie. Mais tout cela est une charge énorme que s'impose le gouvernement. L'avenir du Djebel Akhdar dépend en fin de compte essentiellement des capacités financières de l'Etat et de sa santé budgétaire.

Il est naturellement imprudent et vain de parler de l'avenir, d'un avenir qui dépend surtout de la volonté et des ressources des hommes. Le domaine de l'Ente doit s'étendre à tout le Djebel. Dans quelle mesure la colonisation privée continuera-t-elle à se développer comme elle l'a fait jusqu'ici dans l'Ouest de la Cyrénaïque? C'est

déjà une petite Ente : l'*Incle* ⁽²⁾ qui a repris, à côté de Barkè, la vaste concession d'une société toscane l'A.S.T.I.C. qui n'avait à peu près rien fait. Ces questions sont beaucoup plus du domaine de la politique que de l'économie : les données en sont essentiellement changeantes.

Mais de toutes façons l'avenir de la colonisation est inséparable de la question indigène. L'Ente doit occuper tout le Djebel Akhdar, région que vingt ans de guerre et d'anarchie et une dure répression ont fortement dépeuplée. La colonisation s'étendra sans doute vers l'Est, sur le plateau qui domine Derna, bien que déjà les conditions y semblent un peu difficiles ⁽³⁾, et vers l'Ouest, dans la conque de Barkè et la région d'El Abiar. Vers le Sud, la colonisation ne peut dépasser la ligne de partage des eaux qui marque à peu près la limite des steppes.

Resteraient donc à la disposition des indigènes la plaine étroite entre Tocra et Tolmeta où quelques médiocres jardins arabes puisent l'eau douce des dunes maritimes, le premier gradin sous Cyrène, étroit et raviné, et toutes les steppes qui, progressivement, passent au désert : steppes du Sud de Benghazi interrompues seulement par quelques concessions irriguées et peut-être quelques concessions d'élevage, steppes du golfe de Bomba et de Marmarique où les *seguifa* permettent un peu de céréaliculture, steppes du Sud du Djebel, souvent fort arides, mais où les eaux venues du Nord s'épanchent dans de très larges cuvettes.

Les indigènes sont actuellement peu nombreux, mais leur nombre augmentera assez rapidement. Pourront-ils se passer complètement des meilleures régions de la Montagne verte ? Il faut noter d'abord que l'Ente emploiera pour son élevage et divers travaux une main-d'œuvre indigène relativement nombreuse et que les paysans italiens eux-mêmes auront besoin de salariés agricoles. Mais les autres ?

Pour les bédouins que sont les habitants des steppes de la Cyrénaïque, le Djebel Akhdar est le pays des sources et des pâturages d'été. Il n'est pas sûr que leurs bêtes, si résistantes soient-elles, puissent survivre à des années sèches si le Djebel leur est fermé. En

(2) Istituto nazionale di Credito per i lavori all'estero.

(3) ROMAGNOLI, 73.

1931-32 tout le bétail indigène de la région de Barkè a dû transhummer dans le Djebel Akhdar parce que les pâturages habituels étaient complètement épuisés dès la fin mai. Or la région de Barkè est l'une des meilleures de la colonie !

Il est nécessaire cependant de reconstituer le milieu indigène : ce n'est pas seulement une question d'humanité, c'est une question d'économie bien comprise. L'indigène seul peut tirer parti des steppes immenses qui encadrent la mince bande cultivable du Djebel et y vivre avec ses troupeaux. Mais ceux-ci ne pourront résister aux sécheresses parfois effrayantes que s'ils ont des points d'eau et des pâturages « de secours ». D'ailleurs les Italiens qui ne veulent pas former de prolétariat métropolitain n'ont pas seulement besoin des indigènes comme main-d'œuvre à bon marché pour certains travaux : le milieu indigène est aussi capable d'absorber une partie de la production agricole locale, à condition naturellement qu'il ait les moyens de vivre et quelques ressources à échanger.

Les problèmes d'avenir sont donc complexes. Mais il ne faut pas oublier qu'on est tout à fait au début de la colonisation de la Cyrénaïque et que depuis 1932 seulement la colonie ruinée connaît le calme et la tranquillité indispensables à sa mise en valeur et à son peuplement ⁽⁴⁾.

(4) Pour utiliser le littoral de la Grande Syrte et de la Marmarique, pays de steppes et même de déserts, les autorités italiennes songent à y installer des pêcheurs de la péninsule qui, à l'étroit chez eux, trouveraient là-bas de vastes surfaces d'eau qui semblent assez poissonneuses. Des points d'eau créés sur le littoral permettraient de cultiver quelques modestes jardins autour de leurs maisons, et l'élevage du mouton pourrait apporter un appoint non négligeable de ressources. L'intérêt de cette colonisation par des pêcheurs-agriculteurs serait à la fois économique et démographique ; il serait aussi stratégique puisque des Italiens assureraient la surveillance de centaines de kilomètres de côtes aujourd'hui presqu'inhabitées.

CONCLUSION

RÉGION SFAXIENNE — TRIPOLITAINE — CYRÉNAÏQUE

La méthode comparative en géographie humaine est aussi dangereuse qu'utile à manier : on ne peut encore s'en servir qu'avec une très grande prudence. Cependant il est permis de rapprocher entre elles des régions qui, soit par leurs conditions naturelles, soit par leurs conditions humaines, présentent une réelle parenté. On a insisté dans ce livre sur les différences que les facteurs physiques et la société indigène mettent entre la Tripolitaine et la Cyrénaïque, régions qui aujourd'hui dépendent d'un même pays colonisateur. Il est légitime d'essayer d'élargir la comparaison et de l'étendre à un pays très semblable à la Tripolitaine, mais dont l'évolution est liée à la politique coloniale française, le pays de Sfax dans le Sud tunisien. Région sfaxienne, Tripolitaine et Cyrénaïque vont être les trois termes d'une comparaison que l'on veut espérer suggestive et qui nous servira de conclusion.

RÉGION SFAXIENNE ET TRIPOLITAINE

La comparaison de l'arrière-pays de Sfax et de la Tripolitaine « utile » est d'autant plus légitime qu'il s'agit de deux régions dont les conditions naturelles sont aussi voisines que possible ⁽¹⁾.

Les températures de Sfax et de Tripoli, toutes deux villes maritimes, sont sensiblement les mêmes : la première a une température moyenne annuelle de 19° ; ses moyennes de janvier et de juillet sont de 11°7 et 26°6 ; à Tripoli on enregistre des chiffres tout voisins : 19°7,

(1) Cette courte étude de la région de Sfax résulte de plusieurs séjours que j'y ai faits moi-même ; LEONE, 50 et 51, et MAUGINI, 53, l'ont également comparée à la Tripolitaine.

12°2 et 26°4; et tandis que l'arrière-pays sfaxien a des températures moyennes de 9° à 11° et de 28° à 29° en janvier et en juillet, la plaine tripolitaine a 11° à 12° et 29° à 30°. Les chiffres accusent donc une chaleur légèrement plus forte de la région Sud de la Petite Syrte : la différence résulte de la latitude et de la plus grande influence des vents du Sud. En été, l'arrière-pays sfaxien n'atteint que tout à fait exceptionnellement 48°; presque annuellement au contraire Azizia connaît des températures supérieures à 50° et le thermomètre aurait même atteint une fois 58° : il ne faut pas oublier, en effet, que le guibli-foehn qui souffle dans la Djeffara est l'un des plus brûlants que l'on connaisse. De plus les moyennes ne traduisent pas les amplitudes plus fortes des températures quotidiennes en arrière du littoral tripoliteain.

Par contre certaines régions au moins de la Tripolitaine sont plus favorisées par la pluviométrie que l'arrière-pays sfaxien. Alors que Sfax reçoit en moyenne 211 millimètres et que les plaines qui l'entourent bénéficient bon an mal an de 180 à 250 millimètres d'eau, Tripoli est arrosée par 384,4 millimètres; le reste de la Tripolitaine septentrionale ayant de 70 à 350 millimètres selon les régions. Mais s'il pleut davantage, localement du moins, en Tripolitaine, le nombre de jours de pluie, qui est de 50 dans la capitale, est de 10 à 50 pour l'arrière-pays, avec seulement une moyenne de 30 jours répartis sur une courte période pour les parties cultivables. Sfax compte 45 jours de pluie par an et sa région de 40 à 50.

La comparaison de l'humidité des deux stations côtières ne révèle pas de différence importante. Tripoli est un peu plus humide que Sfax en été (69 au lieu de 66 en moyenne); c'est l'inverse en hiver (Sfax : 72, Tripoli 66). Mais en Tripolitaine l'influence directe de la mer ne dépasse pas une dizaine de kilomètres : la Djeffara est saharienne pendant six mois. L'action de la mer diminue au contraire plus progressivement en Tunisie et se fait encore sentir à 60 kilomètres.

Somme toute il n'y a que des nuances entre les climats des deux pays. Les caractères du sol les rapprochent plus étroitement encore. C'est la même terre légère, sablonneuse et pauvre mais si bien adaptée au climat : c'est la même superposition irrégulière de sols plus ou moins légers, la même stratification entrecroisée, lardée de croûtes cal-

caires. La végétation est souvent identique : jujubier dans les terres profondes, sparte et armoise champêtre sur les sols légers ; cependant l'asphodèle joue un rôle de premier plan en Tripolitaine.

La seule supériorité évidente de la Tripolitaine est due à la richesse locale en eau du sous-sol ; les terres sfaxiennes sont au contraire pauvres en eau et les puits, qui sont généralement très profonds, ne remontent trop souvent qu'une eau plus ou moins saumâtre.

Tripolitaine et région sfaxienne n'ont donc pas grand'chose à s'en-
vier. Localement cependant, par suite d'une pluviométrie plus abondante et de la richesse en eau du sous-sol, la Tripolitaine est moins défavorisée que la Tunisie sfaxienne.

Mais ces deux pays que la nature a faits semblables ont une population indigène diverse et la colonisation en fait, et surtout en fera deux étrangers : les hommes, Français d'un côté, Italiens de l'autre, ont tiré ou sont en train de tirer un parti très différent de possibilités qui sont à peu près les mêmes.

Le Sfaxien, qui est un citadin, est l'auteur ou le conservateur de cette excellente méthode de dry-farming qu'on appelle « méthode sfaxienne » ; elle a seulement été régularisée et étendue par nos compatriotes. Le Sfaxien est une exception en Tunisie ; nulle part ailleurs on ne retrouve chez l'indigène cette intelligence pratique, cette âpreté au gain, cette ténacité. Autour de leur ville et de la ceinture de jardins secs qui lui fait une maigre parure de verdure, les Sfaxiens avaient planté 380.000 pieds d'oliviers entre le début du XIX^e siècle et 1880. Ils pratiquaient beaucoup le contrat de *mgharsa*. Seuls l'insécurité et le manque de ressources empêchaient l'extension de leurs belles olivettes. Or les Français ont apporté à la Tunisie la paix et leurs capitaux et ont engagé des *mgharsistes* sfaxiens.

C'est le Sfaxien, c'est cet excellent oléiculteur qui manque à la Tripolitaine, car celle-ci n'était pas sans connaître le contrat, peu appliqué il est vrai, de *mgharsa*. Les difficultés que connaissent, avec la main-d'œuvre bédouine, les planteurs de Tunisie qui veulent créer des olivettes au loin dans la steppe, là où les Sfaxiens, citadins incorrigibles, ne veulent pas venir, ce sont celles que l'on rencontre partout en Tripolitaine. Quelques Italiens venus de la Régence ont

échoué même avec les jardiniers des oasis; à plus forte raison les bédouins de la Djeffara qui ignorent tout de l'arboriculture sont-ils incapables de planter une olivette, même s'ils sont surveillés. Et nous avons vu que l'Italien a trop de besoins, avec sa famille, pour pouvoir être *mgharsiste*.

Autant que l'indigène, sinon plus, diffère le colonisateur. Si l'Italie est aussi riche d'hommes que pauvre de capitaux, la France riche de capitaux est relativement peu peuplée. Il faut d'ailleurs ajouter ici qu'il y a trente à quarante ans, l'Algérie avait déjà absorbé un nombre appréciable de colons et que la Tunisie du Nord attirait seule l'attention et les capitaux des métropolitains: les steppes d'aspect aride et désolé qui s'étendent, monotones, en arrière du Sahel, étaient considérées comme vouées à la vie bédouine et impossibles à améliorer.

Un journaliste, Paul Bourde, qui fut Directeur de la Colonisation en Tunisie, a révélé les ressources de la steppe: il a lancé l'affaire *sfaxienne*. Dans son rapport au Résident général de juin 1893, Bourde démontrait que la stérilité des steppes n'était qu'apparente et que son aspect désolé était le fait des hommes; l'antique richesse de la Byzacène était prouvée par l'archéologie et les historiens musulmans: c'était une région de cultures fruitières et surtout d'oliviers. Une renaissance de ces plaines n'avait donc rien d'impossible: avec les capitaux français, la main-d'œuvre *sfaxienne* et le contrat de *mgharsa*, avec la condition juridique des terres *sialines* également, on pourrait planter en arbres d'immenses surfaces aujourd'hui nues et pauvres. La France, qui a voulu garder en Tunisie son rôle délicat de « protecteur », a toujours eu une certaine timidité vis-à-vis des problèmes fonciers; les terres *sialines*, heureusement, et Bourde attirait là dessus l'attention du gouvernement, étaient domaniales: rien ne s'opposait donc à ce qu'elles fussent livrées à la colonisation ⁽²⁾.

Aujourd'hui, près de deux millions et demi d'oliviers admirablement cultivés dessinent sur la steppe *sfaxienne* un réseau large et régulier que l'on suit à perte de vue et qu'on traverse pendant des

(2) P. BOURDE, *Rapport sur les cultures fruitières et en particulier sur la culture de l'olivier dans le Centre de la Tunisie*, Tunis, 1893; réimprimé en 1899.

dizaines de kilomètres. La « forêt » sfaxienne est une très belle réussite : elle crée la richesse dans une région désolée.

Mais elle est vide d'habitants : les bédouins et leur bétail ont reculé devant la marée montante des olivettes ; le Français capitaliste habite Sfax, Tunis ou la France, et le Sfaxien revient toujours à sa ville chérie. Au point de vue du peuplement français le résultat est nul : quelques gérants suffisent pour surveiller les propriétés, les ouvriers agricoles et les mgharsistes ; encore la plupart ont-ils maintenant une automobile et leur famille habite Sfax. D'autre part, soit après la guerre, soit à l'époque des hauts prix des huiles, les capitalistes français n'ont pas résisté aux offres extraordinaires des acheteurs et une partie importante des olivettes est passée aux mains des Sfaxiens. En fin de compte cette colonisation capitaliste s'est révélée la plus favorable aux indigènes : tandis que le port de Sfax et la voie ferrée étaient payés par les phosphates de Gafsa, l'huile a enrichi l'indigène sfaxien — du moins jusqu'à la récente chute des prix.

La crise actuelle est d'autant plus dure qu'on est ici dans un pays de monoculture. Cet inconvénient apparaissait déjà il y a quelques années à des esprits avertis : si la main-d'œuvre nombreuse nécessaire à la cueillette des olives était parfois si difficile à recruter, c'était parce qu'on n'avait rien fait pour fixer la population bédouine sur place : des jardins secs, à défaut d'une irrigation impossible, et des plantations de cactus auraient pu attacher au sol quelques groupes de familles bédouines. Vides de planteurs, les splendides olivettes sfaxiennes sont aussi vides de main-d'œuvre.

En Tripolitaine la question apparaît très différente : la pauvreté de l'Italie et sa richesse en hommes n'en sont pas tous les éléments. Tandis que la mise en valeur de la région sfaxienne était en somme d'importance secondaire pour la France qui avait à sa disposition dans le *Tell* algérien ou tunisien des terres beaucoup plus riches, le développement agricole de la Tripolitaine septentrionale par l'Italie est une nécessité : il faut bien tirer parti de ces terres médiocres puisqu'il n'y a ni mines, ni régions telliennes meilleures et il est nécessaire de chercher à y caser, tôt ou tard, une partie de la population trop nombreuses qui vit dans la péninsule.

En Tripolitaine, colonie acquise deux fois, il faut avant tout faire place aux Italiens. Le décret de 1923 a résolu avec une brutale simplicité le problème foncier. Les lois de 1928 font passer le peuplement au premier rang des préoccupations du gouvernement, et celui-ci consentira tous les sacrifices financiers nécessaires pour peupler rapidement le pays; la culture irriguée l'aidera là où elle sera possible.

Les Italiens de Tripolitaine ont tiré grand profit de l'expérience agricole sfaxienne et plusieurs d'entre eux ont été se réconforter au spectacle des beaux oliviers qui en sont la parure: il n'y a pas de raison, pensent-ils, pour que dans une quinzaine d'années leurs arbres ne présentent pas un aussi bel aspect. L'olivier fera la richesse d'une partie de la Tripolitaine septentrionale comme il fait celle de la Tunisie méridionale. Les belles plantations de Zarzis, au voisinage de Djerba, seront une sorte de relais entre les deux pays oléiculteurs.

En réalité, la Tripolitaine sera assez différente d'aspect parce que les méthodes et les buts de colonisation diffèrent. Sans doute l'olivier sera-t-il l'arbre-roi tout comme à Sfax. Mais ses vastes alignements seront fréquemment interrompus par la maison d'un paysan, la fraîche verdure d'un carré de cultures irriguées, le vert tendre d'une vigne. La Tripolitaine sera plus variée et surtout plus peuplée. Alors que toute la population se concentre à Sfax et reste à peu près exclusivement indigène, une population de paysans italiens assez nombreuse se disperse et se dispersera de plus en plus dans les campagnes de Tripolitaine, refoulant le bédouin indigène ou l'emprisonnant dans les oasis côtières.

Voilà donc deux pays naturellement semblables, mais dont les indigènes et les colonisateurs sont très différents: il en résulte deux types de colonies divers; ici une colonisation d'encadrement, comme dans les pays tropicaux, là une colonisation d'enracinement.

TRIPOLITAINE ET CYRÉNAÏQUE

Mais les Italiens sont eux-mêmes aux prises, en Libye septentrionale, avec deux pays dont nous nous sommes attaché à montrer les différences. D'un côté une steppe sablonneuse où les cultures sèches

très extensives et l'élevage du mouton sont les seules possibilités d'avenir; localement, un peu d'irrigation qui aidera au peuplement difficile du pays; sur la côte, une main-d'œuvre indigène passable. De l'autre, un pays nettement méditerranéen, excellent pour l'élevage des ovins et même des bovins et où les cultures fruitières et même les céréales peuvent donner de bons résultats; mais une population bédouine rare, pauvre et sauvage; la petite colonisation y sera mieux adaptée qu'en Tripolitaine, mais avec des débuts difficiles. Ces différences d'aptitudes paraissent exiger des méthodes diverses.

En Tripolitaine on a d'abord envisagé la mise en valeur du pays avec la main-d'œuvre indigène; le peuplement par les paysans italiens viendrait ensuite progressivement; et la société indigène, évoluant de son côté, serait utile à la fois pour les bras qu'elle apporte et comme consommatrice des produits locaux. Puis les lois de 1928 placent le peuplement au premier plan des préoccupations du gouvernement qui, de plus en plus, encourage et subventionne généreusement la petite colonisation auparavant jugée peu souhaitable; de plus il oblige les moyens et les grands concessionnaires à installer des familles paysannes, à en faire de futurs propriétaires ou au moins des métayers.

En Cyrénaïque, la période initiale a vu se développer, au milieu de conditions tout à fait anormales, la grande, la moyenne et la petite colonisation. Aujourd'hui l'*Ente* qui doit mettre en valeur et peupler la Montagne verte a pour idéal et pour but la petite colonisation. Cet organisme « parastatal » ou corporatif encadre très étroitement les familles paysannes dont l'initiative est réduite au seul travail de la terre.

Ce dernier système, de création essentiellement fasciste, mais qui est encore beaucoup trop jeune pour avoir fait ses preuves, est le plus cher aux milieux coloniaux italiens, le plus conforme à l'idéal politique et social du pays. Certains même voudraient le voir s'étendre à la Tripolitaine, où cependant la colonisation a déjà réalisé de sérieux progrès; mais tout en poursuivant une prudente politique de peuplement et en encourageant la petite colonisation, le Maréchal Badoglio et ses collaborateurs ont résisté jusqu'à la fin de 1933 à cette tendance. Il est trop tôt pour dire ce que fera le Maréchal Balbo, l'actuel gouverneur, une des têtes fortes du nouveau régime. Notons

seulement que l'institution d'exploitations autonomes mises en valeur et peuplées par des miliciens fascistes a été décidée par le Conseil des Ministres du 30 juin 1934, et que l'Ente de Cyrénaïque va pouvoir étendre son activité à la Tripolitaine (projet de septembre 1934).

La tendance à rapprocher les deux politiques de colonisation en faisant de plus en plus abstraction des conditions locales est donc évidente. Pour la plupart des coloniaux italiens, les colonies sont trop pauvres pour que leur mise en valeur puisse être un but en soi ; elles ne pourront même que résoudre très partiellement le problème du surpeuplement de la péninsule ; leur importance est donc essentiellement politique. Leur mise en valeur active et leur peuplement rapide, les travaux d'édilité souvent somptueux et luxueux qui embellissent Tripoli et plus encore Benghazi, modestes capitales de pays pauvres dont la mise en valeur commence à peine, tout doit montrer au monde que la nouvelle Italie sait être une puissance coloniale et qu'en particulier sa population nombreuse est une force que n'ont pas d'autres nations. On n'ajoute pas ouvertement, par prudence, que lorsque la Libye septentrionale sera peuplée et mise en culture, lorsque la réussite aura récompensé des efforts coûteux, on aura plus de poids pour affirmer que d'autres colonies sont nécessaires à l'Italie, que celle-ci en est digne et qu'elle y a droit.

Quoi que l'on pense de cette politique, elle n'en est pas moins un facteur géographique de premier ordre qui tend à transformer rapidement les paysages, l'économie et le peuplement de la Libye septentrionale. L'avenir dira dans quelle mesure cette force de volonté triomphera des obstacles et jusqu'à quel point elle est suffisamment adaptée aux conditions naturelles.

De part et d'autre de la Petite Syrte deux régions semblables évoluent diversement parce qu'elles sont liées à deux politiques coloniales étrangères l'une à l'autre. De chaque côté de la Grande Syrte deux pays éloignés et très différents semblent devoir connaître une destinée assez semblable sous la forte impulsion unificatrice d'une même métropole. Il est bien vrai qu'« il n'est rien de plus net que la colonisation comme phénomène de géographie humaine »⁽³⁾.

(3) G. HARDY, *Géographie et colonisation*, p. 27 ; j'ai emprunté à cet auteur les expressions de *colonisation d'encadrement* et de *colonisation d'enracinement* qui me paraissent très justes.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Il serait vain et sans intérêt d'essayer de dresser une bibliographie complète de la colonisation en Libye. D'innombrables articles dispersés dans les revues les plus diverses, un grand nombre de livres même sont dépourvus de la plus élémentaire compétence ou du moindre sens critique; c'est rendre service que de les laisser tomber dans l'oubli. D'autre part les études spéciales, et en particulier les articles de revue relatifs aux cultures ou à l'élevage, sont multiples et parfois contradictoires; la présente étude n'étant pas de pure technique agricole, il a fallu dresser une bibliographie choisie. L'essentiel de la documentation a d'ailleurs été pris sur place par des enquêtes orales.

I. — PÉRIODIQUES

Périodiques généraux

- AZ. *Azione coloniale*, hebdomadaire d'information générale.
- OLTR. *Oltremare* (a remplacé la *Rivista coloniale* qui a paru jusqu'en 1927); revue mensuelle d'inspiration politique.
- RIV. COL. *Rivista delle Colonie italiane* (depuis 1928), revue mensuelle très variée contenant des articles d'intérêt inégal.
- RASS. *Rassegna economica delle colonie* (ancien *Bollettino di informazioni economiche* qui a paru jusqu'en 1927); publie, tous les deux mois, des statistiques, des notes et les plus récents décrets, en même temps que des études parfois très bonnes dont on vend des tirages à part au Ministère des Colonies.
- AGR. COL. *Agricoltura coloniale*, revue mensuelle, organe de l'« Istituto agrario coloniale italiano » de Florence. Bons articles, en particulier de Maugini et de Leone.
- ANN. *Annuario delle Colonie italiane e dei paesi vicini*, Roma, depuis 1926.
- ATTI *Atti del primo congresso di Studi coloniali*, 6 vol., Firenze, 1931. Innombrables communications dont quelques-unes sont intéressantes. Un congrès semblable vient de se tenir en octobre 1934 à Naples.

Périodiques locaux

- TRIP. *Tripolitania*, revue mensuelle illustrée de la fédération fasciste de Tripoli. Ses articles ont peu d'intérêt, mais elle publie d'utiles annexes : le *Notiziario economico della Tripolitania* (mensuel) et l'*Annuario del R. Istituto sperimentale agrario di Sidi Mesri*.
Tripolitania paraît depuis 1930 : elle s'est appelée *Œa* en 1929 et a été précédée, de juillet 1926 à décembre 1928, par *Vigor di vita in Tripolitania*.
- RIV. TRIP. *Rivista della Tripolitania*, bonne revue qui a paru de 1924 à 1927, cette dernière année sous le nom de *Libia*.
- BOLL. *Bollettino geografico* de l'« Ufficio Studi » de Tripoli, semestriel, ne s'intéresse pas directement à la colonisation. De même l'homonyme qui paraît à Benghazi.
- CIR. *Cirenaica illustrata* (depuis 1932), revue mensuelle, généralement de peu d'intérêt, mais qui publie en 2^e partie une *Rassegna dei problemi economici* qui paraissait autrefois à part sous le nom de *Notiziario economico della Cirenaica*.

II. — OUVRAGES GÉNÉRAUX ET PRINCIPAUX TRAVAUX CONCERNANT LA PREMIÈRE PARTIE

1. H. W. AHLMANN. — *La Libye septentrionale. Etudes de géographie physique et humaine*. Geografiska Annaler, X, 1928, trad. en italien : *La Libia settentrionale*, Tripoli, 1930.
2. G. STEFANINI. — *I possedimenti italiani in Africa*. Firenze, 1932.
3. TOURING-CLUB ITALIANO. — *Possedimenti e colonie*. Milano, 1929. La Tripolitaine occupe les pages 169 à 396 et la Cyrénaïque les pages 397 à 517 ; importantes préfaces.
4. L. WITTSCHELL. — *Klima und Landschaft in Tripolitanien*. Königsberg, 1928.
5. MINISTERO DELL'AGRICOL. IND. E COM. — *Ricerche e Studi agrolgici sulla Libia*. I. *La zona di Tripoli*. Bergamo, 1912.
6. MINISTERO DELLE COLONIE. — *La Tripolitania settentrionale*. Roma, 2 vol., 1913.
7. FRANCHETTI. — *La missione Franchetti in Tripolitania. Il Gebel*. Firenze-Milano, 1914.
- 7bis. A. COMEL. — *Ricerche pedologiche sui terreni della Tripolitania*. Boll. della Società geologica italiana, 1932, p. 319.
8. G. HILDEBRAND. — *Cirenaika, das Gebiet Künftiger Besiedelung*. Bonn, 1904 ; trad. TOMEI, Roma, 1912.

9. J. GREGORY. — *Report of the work of the Commission of examine the territory proposed for the purpose Jewish settlement in Cyrenaica*, London, 1909.
10. O. MARINELLI. — *La Cirenaica geografica, economica, politica*. Milano, 1922.
11. [A. FANTOLI]. — *Atlante meteorologico della Libia*. Roma, 1930.
12. A. FANTOLI. — *Bibliografia meteorologica delle colonie italiane et delle isole italiane dell'Egeo*. Rass., 1932, n°s 7-8.
13. A. FANTOLI. — *L'ambiente fisico delle colonie libiche nei suoi riflessi demografici e nelle sue influenze sul lavoro indigeno* (bibliogr.), Rass., 1932, n°s 5-6.
14. *Bollettino meteorologico della Tripolitania*, annuel, Tripoli; id. *della Cyrenaica*, annuel, Benghazi.
15. G. LEONE. — *Osservazioni e deduzioni sulle possibilità agrarie in Tripolitania in dipendenza del clima*. Rass., 1931, p. 596.
16. A. FANTOLI. — *Gli studi agro-meteorologici in Libia* (bibliogr.). Rass., 1931, n°s 7-8.
17. A. FANTOLI. — *Le acque sotterranee in Tripolitania* (bibliogr.). Rass., 1931, n°s 5-6.
18. E. DE AGOSTINI. — *Repertorio delle principali località di acqua, pozzi, sorgenti e cisterne, riconosciuti in Cirenaica a tutto il 1926*. Benghazi, 1927.
17. A. TROTTER. — *Flora economica della Libia*, Roma, 1915.
20. L. TERLIZZI. — *I boschi della Cirenaica*, Libia, 1927, pp. 53 et 148.

Pour l'étude des conditions humaines il serait hors de propos d'établir ici une bibliographie de l'histoire de la Libye. Citons seulement :

21. A. FANTOLI. — *La Libia negli scritti degli antichi*. Roma, 1933.
22. ST. GSELL. — *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. 8 vol., Paris, 1913-1927.
23. ST. GSELL. — *La Tripolitaine et le Sahara au III^e siècle de notre ère*. Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, Paris, 1933, XLIII, 1^{re} partie, pp. 149-166.
24. L. HOMO. — *Expériences africaines d'autrefois et d'aujourd'hui*. Paris, 1914.
25. R. ROMANELLI. — *Leptis Magna*, Roma, 1926.
26. R. BARTOCINI. — *Le antichità della Tripolitania*. Aegyptus, 1926.
27. WILLAMOVITZ-MOELLENDORF. — *Cirene* (Bergamo, 1930).
28. A. RAINAUD. — *Quid de natura et fructibus Cyrenaicae Pentapolis antiqua monumenta cum recentioribus collata nobis tradiderint*, Parisiis, 1894.
29. E. ROSSI. — *Considerazioni generali sulla storia della Libia durante il dominio degli Arabo-Berberi e dei Turchi*, Boll. geogr., Tripoli, n° 2, pp. 197-307, avec bibliographie sommaire.
30. G. MARÇAIS. — *Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle*, Paris, 1913.

31. L. CHARLES FÉRAUD. — *Annales Tripolitaines*, Tunis-Paris, 1927.
32. E. DE AGOSTINI. — *Le popolazioni della Tripolitania*, 1 vol. et 1 album, Tripoli, 1917.
33. E. DE AGOSTINI. — *Le popolazioni della Cirenaica*, id. Bengasi, 1925.
34. F. VALENZI. — *La Senussia in Cirenaica ed il suo patrimonio*, Riv. Col., 1932, p. 425.

III. — LA COLONISATION

Généralités

35. [PICCIOLI]. — *La nuova Italia d'Oltremare*. 2 vol., Milano, 1933; énorme compilation officielle où la Libye tient une grande place (bibliogr.).
- 35^{bis}. *La Libia in venti anni di occupazione italiana*, 1932; recueil d'articles par différents auteurs, dans la Rassegna italiana.
36. H. SCAETTA. — *Nozioni di agricoltura libica*, Bengasi, 1926.
37. A. MAUGINI. — *Tripolitania e Cirenaica di fronte al problema della colonizzazione*. Atti, III.

Tripolitaine

38. A. PICCIOLI. — *Tripolitania scuola di energia*, Roma, 1932. Anthologie reproduisant diverses études, entre autres de de Cillis.
39. [G. VOLPI DI MISURATA]. — *La rinascita della Tripolitania*. Milano, 1926. Importantes études du Comte Cavazza, pp. 187-237 et de de Cillis, pp. 417-459.
40. F. CAVAZZA. — *Inizi e sviluppi della colonizzazione agraria in Tripolitania*, Annali della società agraria di Bologna, LX, 1932.
41. P. BIGNAMI. — *Tra i colonizzatori in Tripolitania*, Bologna, 1931.
42. A. SINISCALCHI. — *Le concessioni domaniali in Tripolitania*, Rass. 1931, p. 576.
43. *Situazioni statistiche della colonizzazione agraria in Tripolitania*, 1914-1929, Tripoli, s.d. A été continué par *Tripolitania economica* qui, depuis 1932, paraît en annexe dans *Tripolitania*.
44. *La nuova legislazione sulla valorizzazione agraria della colonia*, Tripoli, 1929.

Sur les diverses cultures et les questions particulières de la colonisation, nombreux articles dans *Agr. col.*, *Rass.* et les revues locales, notamment de de Cillis, Leone et Maugini. Voici les plus importants :

45. E. DE CILLIS. — *Gli aspetti e le soluzioni del problema della colonizzazione agraria in Tripolitania*, Rass., 1929, p. 249.

46. E. DE CILLIS. — *Aspetti e problemi dell'avvenire agricolo della Tripolitania: l'olivicoltura*. Riv. col., 1928 (janvier).
47. E. DE CILLIS. — *I compiti e il programma della sperimentazione agraria in Tripolitania*. An. R. Istituto sperimentale Si Mesri, Tripoli, 1928.
48. G. LEONE. — *La difesa dal vento nella bonifica agraria delle steppe tripolitane*. Agr. col., 1930, p. 155.
49. G. LEONE. — *Le coltivazioni irrigui in Algeria ed in Tripolitania*. Agr. col., 1929, p. 47.
50. G. LEONE. — *L'olivicoltura in Tunisia ed in Tripolitania*, Agr. col., 1924, n° 11-12.
51. G. LEONE. — *Agricoltura e colonizzazione nella Tripolitania settentrionale e nel Sud-Tunisino*, Rass., 1922.
52. A. MAUGINI. — *Nuove prospettive dell'agricoltura irrigua nella Tripolitania settentrionale*. Atti della R. Accad. gergofili, Firenze, 1929, p. 130.
53. A. MAUGINI. — *Olivicoltura nella Tunisia e nella Libia*, Agr. col., 1927, pp. 1, 46 et 83.
54. A. MAUGINI et FERRARA. — *La coltura della vite ed il problema del popolamento della Libia*, id., Firenze, 1928.
55. G. VIVOLI. — *L'olivicoltura in Tripolitania*, Rass., 1931, p. 606.
56. D. G. PRINZI et E. NEGRETTI. — *Possibilità economiche dell'irriguo in Tripolitania*, Agr. col., 1934, pp. 304 et 353.
57. D. G. PRINZI. — *La coltivazione e lavorazione del tabacco in Tripolitania*, Rass., 1933, p. 986.
58. FR. TUCCI. — *Gli allevamenti del bestiame in Tripolitania*, Roma, s.d. [1930].
59. E. DUCROS. — *Il problema zootecnico in Tripolitania*, Tripoli, s.d. [1931].

Cyrénaïque

60. *Cirenaica nuova*, Bengasi, 1933 (travaux publics).
61. E. SAVARESE. — *Le terre della Cirenaica secondo la legislazione fondiaria ottomana e le consuetudini delle Tribù*, 2 vol., Bengasi, 1926 et 1928.
62. A. MAUGINI. — *Appunti sulla vegetazione della Cirenaica e sulla sua utilizzazione agraria*. Agr. col., 1919, p. 515; 1920, pp. 14 et 116; 1921, pp. 223, 275, 326 et 373.
63. A. MAUGINI. — *Relazione sull'attività dell'Ufficio per i servizi agrari della Cirenaica e considerazioni sul problema della valorizzazione agricola della colonia*, Bengasi, 1923.
64. A. MAUGINI. — *Osservazioni sull'olivastro della Cirenaica*. Agr. col., 1929, p. 406.

65. A. MAUGINI. — *Un interessante esperimento di colonizzazione: l'Unione coloniale italo-araba, nella Cirenaica*. Agr. col., 1928, p. 369.
66. A. MAUGINI. — *La pianura di Merg.*, Riv. trip., 1924-5, p. 245.
67. G. PIANI. — *La colonisation rurale de peuplement en Cyrénaïque*, Congrès de la colonisation rurale, Alger, 1930.
68. G. PIANI. — *Per la colonizzazione agricola della Cirenaica*. Annali della Società agraria di Bologna, 1933.
69. G. PIANI. — *Le risorse agrarie della Cirenaica*. Rass., 1931, n°s 5-6.
70. G. PIANI. — *L'olivicoltura in Cirenaica*. Rass., 1931, p. 86.
71. G. PIANI et V. GIANNATTASIO. — *Ripresa sperimentale sul Gebel Cirenaico*. Agr. col., 1934, pp. 172 et 238.
72. H. SCAETTA. — *Rilievo agrologico della regione di Tocrà*. Bengasi, 1924.
73. G. FALORSI et M. ROMAGNOLI. — *L'oasi di Derna e il suo problema idrico*. Agr. col., 1928, p. 282.
74. M. ROMAGNOLI. — *Sperimentazione agraria in Cirenaica. Feteyah. — Fattoria delle grotte*. Agr. col., 1924, p. 169.
75. A. FRANCHI. — *La Cirenaica dal punto di vista zooeconomico e zootecnico*, Bengasi, 1926.
-

TABLE DES CARTES

	PAGES
1. — La position de la Libye septentrionale.....	4
2. — Carte des pluies en Tripolitaine.....	9
3. — Carte des pluies en Cyrénaïque.....	24
4. — Carte des terrains concédés aux colons de Tripolitaine en 1933.....	49
5. — La colonisation en Cyrénaïque.....	109

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

AVERTISSEMENT.....	1
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Les conditions naturelles et humaines

CHAPITRE PREMIER. — <i>La Tripolitaine</i>	6
Le climat.....	6
Les sols.....	10
L'eau.....	14
La végétation et les régions naturelles.....	16
CHAPITRE II. — <i>La Cyrénaïque</i>	22
Le climat.....	22
Les sols.....	25
L'eau.....	27
La végétation et les régions naturelles.....	28
CHAPITRE III. — <i>Les conditions humaines</i>	34
L'antique contraste entre la Tripolitaine et la Cyrénaïque.....	34
Les conséquences des conquêtes arabes.....	37
Les Italiens et les Indigènes.....	42

DEUXIÈME PARTIE

La colonisation en Tripolitaine

CHAPITRE PREMIER. — <i>Les conceptions et l'aide du gouvernement</i>	47
Le problème.....	47
Période préliminaire (1911-1921).....	50

	PAGES
La colonisation économique (1922-1928).....	51
Les lois de 1928 : la colonisation démographique.....	56
Les effets et les résultats des lois de 1928.....	61
CHAPITRE II. — <i>Problèmes agricoles</i>	65
1° Les cultures sèches.....	65
L'olivier.....	67
L'amandier et la vigne.....	70
Les céréales.....	72
2° Les cultures irriguées.....	73
3° L'élevage.....	79
CHAPITRE III. — <i>Problèmes économiques</i>	83
Contributions et prêts.....	83
Association des cultures.....	84
L'économie des concessions. Diversité régionale.....	88
CHAPITRE IV. — <i>Problèmes démographiques</i>	94
Colons et main-d'œuvre.....	94
La colonisation « démographique ».....	98
Tendances actuelles.....	101

TROISIÈME PARTIE

La colonisation en Cyrénaïque

CHAPITRE PREMIER. — <i>La colonisation jusqu'en 1932</i>	105
Les difficultés.....	105
La région littorale.....	108
Le premier plateau. Barkè.....	113
CHAPITRE II. — <i>Le problème de la mise en valeur du Djebel Akhdar</i>	119
Le problème.....	119
L'« Ente » de colonisation de la Cyrénaïque.....	120
CONCLUSION. — <i>Région Sfaxienne, Tripolitaine, Cyrénaïque</i>	129
Région sfaxienne et Tripolitaine.....	129
Tripolitaine et Cyrénaïque.....	134
ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE.....	137
TABLE DES CARTES.....	143

Vu le 5 juillet 1934.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

••

Imp. J. ALOCCIO

◦ 6, Rue d'Italie ◦

◦◦◦ TUNIS ◦◦◦

••